

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

GARNIR Georges, *A la boule plate brasserie-estaminet : moeurs bruxelloises*, 2^{ème} édition, Bruxelles : Editions de La Belgique artistique et littéraire, 1908.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Garnir_07-11-2018_09-16_50_corrected.abbyy.pdf

10 rue - M. J. ...
C

GEORGE GARNIR

A la Boule Plate

BRASSERIE-ESTAMINET

Mœurs Bruxelloises

ILLUSTRATIONS DE A. LYNEN & G. FLASSCHOEN

DEUXIÈME ÉDITION



BRUXELLES

26-28, Rue des Minimes

—
1908

ÉDITIONS DE
LA BELGIQUE
ARTISTIQUE
ET LITTÉRAIRE



A LA BOULE PLATE

MŒURS BRUXELLOISES

DU MÊME AUTEUR :

Les Charneux, roman (Lacomblez, éditeur).

Contes à Marjolaine, un volume de nouvelles (Lacomblez, éditeur).

La Ferme aux Grives, roman, 2^e édition (chez Paul Ollendorf, à Paris).

La Défense du Bonheur, un acte en vers (chez Paul Ollendorf, Paris).

Nouveaux Contes à Marjolaine, (Félix Juven. éditeur, Paris).

« **Zievereer!** » (4^e édition) (Etablissements Généraux d'Imprimerie, Bruxelles).

Pour paraître prochainement :

La Chanson de la Rivière, roman de mœurs mosanes.

GEORGE GARNIR

A la Boule Plate

Mœurs Bruxelloises



Bruxelles

26-28, Rue des Minimes

1907

ÉDITIONS DE
LA BELGIQUE
ARTISTIQUE
& LITTÉRAIRE

*A mon cher Ernest Wouters-Dustin,
en affirmation d'une vieille Amitié.*

G. G.

A LA BOULE PLATE

MŒURS BRUXELLOISES

CHAPITRE PREMIER

Au milieu de l'étalage d'un magasin de tabacs et cigares, dans le bas de la chaussée de Waterloo, à Saint-Gilles-lez-Bruxelles, un écriteau jaune portait en lettres noires :

QUARTIER GARNI

A LOUER

PRÉSENTEMENT

Charles Lévé de Gastynes, ce clair matin de juillet 189..., s'arrêta, l'œil attiré par l'écriteau, et contempla le magasin. Il était enseigné : « *A la bonne source. — Odon Flagothier-Neerinckx* ».

C'était une ancienne boutique, avec quelque luxe, un air avenant de propreté laborieuse : croisées de fenêtres divisées par une armature de fer, carreaux de vitre — et non glaces, comme les devantures de la plupart des autres maisons commerçantes de cette vieille chaussée de faubourg, déjà aux trois quarts rebâtie et modernisée. La porte d'entrée, à deux vantaux, s'ouvrait entre les deux vitrines.

Charles poussa cette porte, ce qui fit tinter la petite sonnette d'avertissement, passa le seuil de pierre creusé par les pas des clients et pénétra dans la boutique.

L'odeur particulière aux magasins de tabacs le saisit : l'odeur âcre et sucrée provenant de la fermentation des cigares humides, trop vite séchés au feu dans leurs coffrets vernissés; les étalages apparaissaient ici comme deux cabinets de musée, fermés vers l'intérieur par des panneaux de verre glissant dans des rainures.

La montre de droite était pour les marchandises ordinaires; celle de gauche pour l'article « de luxe ».

Dans celle-ci, sur des tablettes superposées horizontalement en planches d'étagères, au moyen de fers en T, des paquets de cigarettes échafaudaient, vert, argent et rouge, leurs pyramides fragiles, séparées par des retranchements de cahiers de papier Riz-Lacroix et de papier Persan; des coupes de cristal

présentaient le Richmond, blond comme la paille de l'avoine mûre, laissant pendre des filaments chevelés; le Roisin, âpre et roux; l'Appelterre, foisonnant, couleur d'acajou; le « fin jaune », en bouffettes frisées et peluchantes; l'Obourg, poussiéreux et épais; le Haarlebeke, noir, gras et comme luisant de nicotine.

Des boîtes de cigares ouvraient leurs couvercles, historiés de médailles-récompenses, en colliers et en grappes, de têtes créoles soigneusement colorées, d'inscriptions espagnoles aux mots en « dor » et en « ja »; c'étaient les cigares fins qui rendent l'oisiveté légère, donnent des rêves, enveloppent et endorment la tristesse, les cigares dont la fumée a un arôme exotique, pénétrant, subtil et précieux, destiné à se mêler agréablement au parfum concentré des mokas et des liqueurs.

Plus haut, sur les rayons des étagères, des « écumes véritables », élégantes, aux bouts d'ambre clair, pareilles à des bijoux délicats, présentées du bout des pinces par de légers supports métalliques, voisinaient avec des « asbestes » aux tons chauds et polis, avec des « bruyères sculptées »; un narguilé à carafe de cristal, autour duquel serpentait l'enroulement d'un long tuyau, posait comme une pièce de musée, pour l'œil visionnaire des rapins et des jeunes littérateurs

saint-gillois qui venaient stationner devant lui, rêvant de le bourrer de tabac de Latakié et de le fumer parmi des coussins, en évoquant les beautés d'un séraï de Constantinople.

Le fond de la vitrine de droite était occupé par un baricaut où, symétriquement disposées en ronds concentriques, luisaient les rolles, encore humides et comme vernissées de sauce, les rolles savoureuses, gloire de la *Bonne Source*.

Tout autour, des pipes communes s'offraient dans des compartiments formant une étoile à cinq branches : les pipes de Nimy, les humbles pipes avec lesquelles les *ketjes* font des bulles de savon ou que tettent le commissionnaire et le charretier ; les pipes Cambier ; les *Jacob*, à trente centimes, dont les têtes long-barbues, emmanchées à des tuyaux de merisier, s'avivent de touches d'émail ; puis de grosses bouffardes sans talon, à peine dégrossies, taillées en plein bois : des pipes pour *hondendief*, disait, méprisante, madame Flagothier ; puis encore des « imitations d'écume » en bonne craie d'Uccle-Calvoet, à embouchure de verre ou de celluloïd — et aussi de frêles pipes de Hollande, aux minces tuyaux tournés en spirale triple, cadeaux obligés aux clients, le jour du traditionnel lundi perdu.

C'était aussi la montre des cigares vulgaires : les

hollandais, courts et replets, enrobés de Sumatra, cigares d'employés, à sept pour cinquante centimes; les énormes cigares enroulés dans du papier de plomb, longs comme des bâtons de chaise et qui réjouissent les farceurs; les « purotinos » et les « stinkadors » à un franc cinquante le cent; puis encore les cigarettes faites de déchets de tabac, les « *vijf veu ne cens* » convoitées par les gamins de l'école communale, encloses dans un simple ruban de papier à chandelles.

Dans le sens de la longueur de la boutique, deux comptoirs parallèles : sur celui de droite reposait une boîte à couvercle de verre, qui prenait toute la tablette; on y voyait, délicatement déposés sur un fond de peluche et d'ouate rose, telles des pièces de médailliers, des étuis à cigares, à rudes papilles ou en fine peau de veau, fleurant le cuir de Russie et le canepin; des moules à cigarettes, nickelés, bien à l'abri de l'humidité, pour que se conservât la puissance du ressort; des fume-cigarettes d'ambre cerclé d'or, dans des écrins ouverts; des cigarettes de dames, minces, en tabac turc, longues et blanches, dans des coffrets de carton, décorés de croissants d'argent; des boîtes d'allumettes en métal, des tabatières d'écaille, de buis et de corne. Sur l'autre comptoir s'érigait, un appareil monumental, tout en cuivre : un fût central, en potence, supportait trois balances à fléau,

la plus grande au milieu, les bassins ronds des plateaux suspendus à la verge par des chaînes de cuivre. Ces balances vénérables, dont M^{me} Flagothier faisait « blinquer » le cuivre jaune en le frottant plusieurs fois par jour avec une peau de chamois, ainsi que le pot à feu empli de longues allumettes soufrées, contribuaient à donner à la boutique cet air un peu vieillot contrastant avec les « magasins » déjà « esthétiques » du voisinage — et qui avait requis Charles Lévê de Gastynes.

Cependant, dans la paix de la boutique silencieuse, odorante, propre et nette comme l'intérieur d'une boîte de trabucos, arriva le bruit d'un pas rapide descendant un invisible escalier et presque aussitôt Rose, la belle M^{me} Rollekechik, comme on l'appelait dans le quartier, parut, un peu essoufflée.

— Vous devez m'excuser, dit-elle à Charles; j'étais justement en train pour m'habiller quand j'ai entendu aller la sonnette.

Il la regardait curieusement, intéressé par ses beaux yeux bruns pailletés d'or, un peu vides de pensée, mais qu'on devinait capables de s'emplir lumineusement de tendresse, par ses bras fermes, ronds, par son nez un peu petit, au bout légèrement retroussé et amusant, un nez flaireur de plaisirs paisibles et avouables.



ROSE NEERINCKX

(Madame ROLLEKECHUCK)

Elle était odorante comme un bouquet, le parfum des eaux de toilette se mêlant à son odeur de femme saine et bien en chair; elle avait la main courte et grassouillette, une main sans doute dure aux pressions, molle aux caresses.

Un Rubens, cette Madame Rollekechik; toute la robuste esthétique de la plantureuse race de la plaine flamande. Sa manière de meurtrir la langue française, sa façon de « parler flamand en français » donnait à ce qu'elle disait un ragoût particulier, un pittoresque savoureux, encore qu'étrange.

Mais ce qui la particularisait jusqu'à s'imposer dès la première rencontre, c'est qu'il émanait d'elle de la bonté, de la bonté souriante, brave et gaie, une « honnêteté » enveloppante. On devinait, au clair regard de ses yeux rieurs et confiants, un être affectueux sans phrase, dévoué sans calcul.

Charles Lévé de Gastynes lui dit : « Je suis entré parce que j'ai vu l'écriteau. Puis-je visiter l'appartement que vous voulez louer? »

A son tour, elle dévisagea : petit, distingué, l'air fatigué pour ses trente-cinq ans, fin de reins, la poitrine étroite, les mains blanches, la figure longue, déjà flétrie, les lèvres pâles et minces sous l'ébouriffement blond de la moustache soignée, au demeurant

sympathique par son air de lassitude un peu souffrante et de correction sans pose.

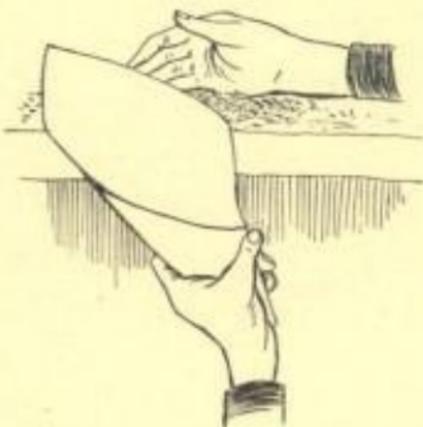
Elle répondit : « Si c'est pour visiter le quartier, vous devez causer mon mari ; c'est lui qui s'occupe avec ça. »

Tandis qu'elle se dirigeait vers le seuil de l'arrière-pièce, il remarqua sa nuque de brune, charnue et ambrée, savoureuse de ton comme un fruit doré par l'automne.

Elle cria :

— Odon, il y a un monsieur pour visiter.

Une voix lointaine répondit : « J'arrive. »



Elle revint au comptoir en expliquant préventivement :

— Faites seulement pas attention à son costume ; c'est le jour où il cuit les rolles : ça est toute une affaire.

Mais un client qu'à son odeur et à son tablier, on reconnaissait pour être cordonnier, entra et demanda « pour dix centimes de fleur de comptoir » — une espèce de tabac dont Charles n'avait

jamais entendu parler. Il vit Rose passer sur la tablette du comptoir sa dextre disposée en cornet, la promener en rasette, balayer en tas et ensacher les déchets des divers tabacs que les précédentes pesées avaient laissés autour des balances.

— Une chic *machoufelke*, ça Madame est tout de même, est-ça pas? dit, en clignant de l'œil, le cordonnier à Charles, tandis que Rose, habituée à la familiarité rude de pareils compliments, fermait, en souriant paisiblement, le sac de « fleur de comptoir ».

Comme le cordonnier s'en allait, joyeux de vivre, la porte de l'arrière-pièce s'ouvrit et montra Odon Flagothier : bien découpé, la charpente forte, l'air gai, l'œil bleu bien ouvert, la bouche goguenarde. Ses mains, enduites d'une couche de sirop d'un brun noirâtre, répandaient une odeur balsamique; ses reins étaient ceints d'un tablier bleu. Odon Flagothier semblait ravi d'être ainsi surpris dans l'exercice de ses fonctions de cuisinier en boudins de tabac; il tirait vanité de son art à saucer les rolles; il prétendait posséder un secret qu'un bossu lui avait transmis à son lit de mort; il disait cela d'un air mystérieux, d'un air de confiance, sans qu'on sût s'il se moquait. Ses rolles avaient une renommée dans le monde des chiqueurs : il possédait une clientèle unique de *façadeklachers*, de militaires et de garde-ville.

Charles visita le « quartier à louer » : une chambre à coucher donnant sur la cour ; une pièce, prenant jour sur la rue, qui pouvait servir de salle à manger ; une autre, propre à un bureau, et un cabinet de débarras, le tout d'aspect modeste, sans élégance. Au mur, çà et là, des petites horreurs (objets d'art chers à M^{me} Rollekechik) dont le jeune homme se promit *in petto* de se débarrasser. Mais les rideaux des fenêtres et du lit, comme les housses au crochet recouvrant les sièges, étaient d'une blancheur sans souillure ; le parquet ciré, d'une netteté remarquable : « on saurait manger par terre », dit avec quelque fierté M^{me} Rollekechik.

Charles arrêta l'appartement, remit à Flagothier sa carte de visite sur laquelle celui-ci lut, non sans quelque surprise : « le baron Charles Lévé de Gastynes », paya un terme d'avance et annonça que, dans l'après-midi, il ferait porter ses malles et valises restées à l'hôtel.

Comme ils descendaient, à trois, l'escalier, il crut être agréable à Flagothier en lui demandant quels ingrédients entraient dans la sauce de ces rolles dont l'odeur aromatique, grasse et chaude, embuait la maison.

— Du brou de noix, n'est-ce pas ?

— Il y a un peu de tout, dit évasivement, à la volée, Rose.



ODON FLAGOTHIER

Mais Odon avait pris un air mi-grave, mi-gogue-nard :

— Oui... du brou de noix... et bien des trucs encore : tous les fabricants de tabac vous renseigneront; mais moi j'ajoute autre chose, et ça, ils ne le savent pas... Et puis, il y a des mots qu'il faut dire sur la marmite pour que la sauce réussisse.

— Quels mots ?

Odon parut fâché de l'indiscrétion; il hésita un bon moment, puis il dit, froidement :

— Ils sont marqués dans mon livre de prières : la première fois que je m'en servirai, je vous promets de vous les donner à lire.

Rose souriait, présentant une farce.

— Vous vous en servez souvent, de votre livre de prières ? dit Charles.

— Chaque fois que je vais à l'église.

— Et quand y allez-vous, à l'église ?

— Je n'y vais jamais.

Satisfait de son effet, il se frotta les mains silen-



cieusement, jouissant de la figure étonnée et souriante du jeune homme, qui prit congé d'eux en se disant qu'ils avaient l'air de braves gens.

M^{me} Rollekechik riait de bon cœur. « Ça est tout de même un *vieze*, cet Odon ! » dit-elle tout haut, quand il retourna à sa marmite et elle à son comptoir.

La jovialité simplette de Rose s'amusait de ces « *zwanzes* ». Son mari en prenait du prestige; quand il avait fait de la peine à Rose, — et il lui en faisait sans trop se gêner, à l'occasion, — il savait, d'un mot, se faire pardonner en l'obligeant à rire.

Au fond, il n'était pas égoïste ni mauvais; il avait simplement le sentiment arrêté de la supériorité du mari sur l'épouse, une suffisance un peu dédaigneuse, qu'il tenait sans doute de ses ancêtres paysans. Il accordait que la femme aimât, avec de la tendresse déférente plutôt qu'avec de l'abandon, mais jamais que l'homme lui fit sa soumission : l'homme devait être tel qu'il convient que le maître soit.

Odon aimait le violon, le sexe, l'histoire salée et le bock et, sans être paresseux, détestait la fatigue du travail.

Rose s'accommodait très bien de cette vie; elle avait accepté son lot presque avec joie, n'ayant pas eu la conception d'une autre existence.

Elle vivait ainsi depuis dix ans dans le paisible

exercice de son commerce, sagement amoureuse de son mari, déshabillée vingt fois chaque jour par les regards de certains clients, ce dont sa pudeur de femme, sûre d'elle-même, ne songeait pas à s'offenser; elle offrait, avec l'article et le sourire, la phrase classique : « Est-ce que vous croyez qu'il va encore dracher? » ou : « Beau temps, n'est-ce pas, Monsieur? Si ça savait seulement durer... »

Vers 5 heures, Charies arriva dans un fiacre chargé de malles; il disposa lui-même, tiroirs et armoires, en garçon soigneux, son linge, ses vêtements, ses livres.

En ouvrant un placard, à droite de la cheminée, un énorme placard qui tenait toute la hauteur de la pièce et dont Rose avait dit le matin, sans que Charles fit grande attention : « Celui-là est réservé pour nous autres, » il trouva, rangés sur ces rayons, des amoncellements de paquets de cigarettes, toute la réserve du magasin. Et il se mit à examiner, à flairer, à palper l'un après l'autre ces paquets évocateurs, légers et odorants, venus des quatre coins du monde : les cigarettes de la régie française, jupes d'argent en fourreau sous une robe écarlate, fortes, propres et administratives, portant, comme des tatouages, la marque bleue, en losange, du timbre

de la manufacture d'Etat ; les Espagnoles au corselet bleu clair, empapillottées de papier de soie brun, chiffonnées et toiletées à la hâte — ollé ! — entre deux airs de zarzuela, par des Carmen énamourées et nerveuses, dans le rais de soleil traversant l'atmosphère empoussiérée d'un atelier de Séville ou de Lérida ; les cigarettes de la Semois, rustaudes et pataudes, pointillées de taches de rousseur, roulées par de gros doigts, évoquant la sagesse symétrique des plants de tabac surveillés par les agents du fisc, les feuilles recroquevillées — palmes devenues lanières — de la luxuriante, souple et débordante plante à Nicot, étonnée d'être domestiquée sous un ciel du Nord, d'être cultivée à l'instar d'une betterave et d'un panais ; les Egyptiennes, avec, au bout, des effilés de cheveux courts et blonds dépassant le col blanc et raide d'un costume tailleur ; les Turques, dans des cartons laqués, chargés de moucharabies, de rosaces couleur de cèdre et de santal, parmi des effigies de grands prix et de prix d'honneur, en or mat ; de longues cigarettes Suisses sans papier, sèches et noueuses comme des jambes d'alpiniste, d'un arôme si fort qu'il faut ne les fumer qu'au grand air réparateur des fraîches altitudes ; des Algériennes, enfermées dans un sac d'un bleu pris au ciel de Blidah, coloniales, pratiques, économiques et vul-

gaires, propres à piquer la langue des sous-offs en pantalons rouges, buvant leur absinthe aux terrasses des cafés français de Constantine.

Pour ranger ses malles, Charles requit l'aide de la servante. Il fit ainsi la connaissance du dernier habitant de la maison : la servante Adélaïde.

Adélaïde marquait 40 ans, si tant est qu'on pût donner un âge à ce corps qui semblait sans sexe, à cette face qui ahurissait par sa complète et sereine stupidité. Son profil était celui d'un veau qui tette. Ses yeux, sans couleur précise, faisaient deux boules gélatineuses sous des paupières enflammées : des joues en peau de melon et des yeux en boyaux de poulet, disait Odon.

Il avait fait aussi cette juste remarque que, même quand il faisait beau temps, on aurait toujours dit, en regardant Adélaïde, qu'il avait plu dessus.

Celle-là, au moins, Rose était sûre qu'Odon ne l'embrasserait pas dans les coins et ne filerait pas derrière elle, dès qu'elle irait « faire les chambres ».

Une longue et savante trituration dans le mortier du langage bruxellois, par le pilon wallon et le pilon flamand, avait fait du vocable Adélaïde une phonie informe, une appellation lamentable et cocasse, quelque chose que l'on pourrait orthographier : « Adla-Hitt » avec une H fortement aspirée.

Cela ressemblait à un cri de guerre sioux ou comanche. Ce cri, lancé à de certaines heures par Rose, d'une façon particulière, traversait la maison, trouait les papiers, perçait les planchers, de la cuisine au toit. Un « me v'là, Madame » angoissé, lui échoit. Aussitôt, un déluge de reproches, de plaintes et de menaces éclatait : M^{me} Rollekechik servait à Adla-Hitt son « plat du jour ».

Rose, si vraiment bonne, si universellement indulgente, était passée maîtresse dans l'art de « ramasser les sujets ». A son sens, cela faisait partie de ses devoirs de bonne ménagère. Elle tenait ça de sa mère, Eulalie Neerinckx, dite *Kiekepoutje*. Elle l'avait vue et entendue, dès son enfance, sa mère, se livrer à cet exercice, sans brutalité d'ailleurs, sans mots poissards, sans colère, plutôt par hygiène.

Cela crevait sur Adla-Hitt ainsi qu'une nuée d'orage, en à-coups pressés et sonores, ou en mots menus qui crépitaient tels des grelons sur un toit de serre.

Cette *drache* tombait en moyenne une fois par jour, vers les 10 heures du matin ; le dimanche, deux fois, parce que c'était jour férié.

Adla-Hitt se mettait au port d'armes, la lippe pendante, l'œil atone dès qu'elle sentait arriver la dégelée ; elle la recevait avec une patience stoïque et une rési-



La Servante ADLA-HITT

gnation imbécile. Cette attitude excitait Rose, secouait sa verve, lui permettait un soulagement complet, salubre et même bienfaisant. Elle n'aurait pu se passer d'Adla-Hitt ; elle l'aimait beaucoup ; pour rien au monde, elle n'eût voulu lui faire de la peine.

— Si vous m'entendez quelquefois un peu crier sur elle, vous devez pas faire attention, avait-elle dit à Charles : c'est une fille qui a besoin qu'on gueule un peu dessus de temps en temps ; sinon on saurait plus de chemin avec.

Souvent, quand elle avait fini, Odon prenait son violon et jouait un petit air pour dire que tout allait bien.

Le crépuscule tombait quand Charles referma le placard. Il s'accouda à l'une des fenêtres donnant sur la rue et, longuement, il regarda la chaussée aux pavés gras, aux trottoirs presque toujours humides, la chaussée par où, depuis des siècles, la Victuaille pénétrait dans la ville. Toujours elle avait dû être ainsi : jonchée de restes de légumes et de reliefs de fruits mûrs, parsemée de la paille et du foin des emballages, odorante du fumier des bêtes, des senteurs des viandes et des poissons, de l'arome violent des végétaux bons à manger.

Deux « distilleries », dont le zinc était, matin et

soir, assiégé, ouvraient sur le trottoir leurs portes rondes et basses par où s'exhalait, sur la chaussée, un air empuanti et chaud, lourd d'alcool et de culots de pipes.

Le soleil couchant dorait la chaussée d'une lumière tiède, déjà affaiblie; l'assoupissement des rumeurs de la rue, par cette fin d'une journée de travail, coïncidait avec l'apaisement du jour; c'était une sorte de trêve, une préparation à la vie nocturne; le gaz rouge, le pétrole jaune, l'électricité lunaire allaient remplacer le soleil.

Il faisait bon vivre, une mansuétude tombait du calme ciel; l'heure était indulgente et tendre; c'était un intervalle de détente, où chantait la mélopée paisible et lente des crieurs annonçant les journaux du soir.

Et Charles songea à une vie nouvelle, une vie de repos bourgeois, à l'abri des fièvres, à l'abri des misères déjà souffertes.

Il entra dans la pièce qui regardait les cours du quartier. Le ciel, dans plus d'espace, étalait les féériques nuages que le crépuscule incendiait. Sur un damier de petits jardins aux gazons maigres, enclos de murs irréguliers, des marronniers arrondissaient, en boule, de grosses têtes feuillues; ici, c'était une douceur un peu triste, parce qu'il y avait plus de silence et d'immobilité.

Et tout à coup, dans cette paix, des notes de piston déchirèrent l'air, sur un rythme canaille et sautillant, tandis qu'un tambour se mettait à ronfler éperdûment sous des baguettes et que retentissaient des éclats métalliques de cymbales, ponctués de coups sourds de mailloche. En même temps, un dôme de toile grise, que Charles n'avait pas encore aperçu, se mit à tourner sur lui-même : Charles reconnut le toit d'un manège de chevaux de bois, installé dans l'arrière-cour d'un cabaret dont la façade principale était en bordure sur l'avenue de la porte de Hal.

Le charme enveloppant du beau crépuscule fut rompu.

Charles ferma sa fenêtre.

CHAPITRE II

Qui était ce Charles Lévé de Gastynes, ce nouveau locataire, d'éducation soignée, de mine avenante, pas riche et pas besogneux non plus, tombé, par ce soir d'été, dans la maison Flagothier? C'est ce dont Flagothier ne manqua pas de s'enquérir. Il fut longtemps à savoir quelque chose : d'abord, parce que, quand il questionnait Charles, celui-ci avait une façon de faire comprendre : « Ça ne vous regarde pas, » qui décourageait les curiosités les plus excitées.

Tout ce qu'il sut, Odon le tint d'un tailleur qui habillait, en même temps que Charles, un ancien camarade de celui-ci : le baron Charles Lévé de Gastynes appartenait à une famille, de petite noblesse, du Tournaisis : il s'était brouillé avec les siens à la suite d'histoires de femmes qui lui avaient valu un conseil judiciaire.

Sa dernière aventure, à Reims, avait été retentissante et tragique : une maîtresse — une écuyère du cirque Lacensery — qu'il adorait et pour laquelle il avait sacrifié le plus clair de ce qui lui restait

d'argent, avait été surprise par lui dans les bras d'un acrobate de la troupe. Elle s'était tuée en piste, le soir même : accident disaient les uns, suicide disaient les autres.

Charles, atteint au plus profond de lui-même, traîna de longs jours une vie empoisonnée de honte, de révolte et de douleur. Puis il s'était tiré, une nuit d'hiver, sur un banc de promenade publique, un coup de revolver qui lui avait troué la poitrine. On l'avait transporté à l'hôpital, où il mit trois mois à se guérir.

Après une longue convalescence, il avait liquidé le passé, rassemblé les débris de son avoir et s'était décidé, comme il disait, à vivre à la fortune du pot, au petit bonheur, frissonnant parfois encore d'un brusque rappel des heures mauvaises, en attendant, sans impatience et sans détresse maintenant, une occasion de reprendre du goût à la vie, de se refaire un sort.

Le milieu médiocre et heureux de « La Bonne Source », la gaieté bonne enfant de Flagothier, l'humeur souriante de la douce, paisible et belle M^{me} Rollekechik lui étaient reposants. Il apaisait ses souvenirs dans cette atmosphère, y lénifiait son ancienne blessure.

Pendant les nuits de fièvre qui avaient suivi le coup

de revolver, une chose obsédante lui était revenue sans cesse à la mémoire ; dès qu'il fermait les yeux, il revoyait un spectacle qui, à quatre ou cinq ans de là, l'avait frappé et ému. C'était, à la fin d'une journée de chasse, au pied d'un arbre, un chien qu'il avait par mégarde blessé le matin : la bête agonisait, ramassée sur elle-même, grelottante et sanglante, au vent d'hiver, à l'angle d'un bois dépouillé, ne léchant même plus sa plaie, un œil sorti de l'orbite, l'autre plein d'épouvante et de souffrance ; elle crevait, sans pousser une plainte, sur un lit de feuilles mortes détrempées dans de la neige fondue.

Cette détresse totale avait été longtemps celle de Charles ; cette bête au cœur terrifié, battant à coups profonds qui, chaque fois, devaient lui labourer toute la chair, c'était lui : dès qu'il fermait les yeux, la fantasmagorie de la fièvre le couchait au coin du bois, sur les feuilles — et il s'écoutait mourir, sans rien d'héroïque, dans les larmes et le sang lentement égouttés.

Cette hantise de cauchemar avait duré longtemps. Il ne voulait pas « se raisonner ». Il souriait, avec une amertume philosophique et renonçante, d'entendre des gens l'appeler neurasthénique de l'amour et lui prêcher que la volonté est le remède le plus noble donné à notre humanité infirme !

Ils ignoraient donc, ces gens-là, de quelle impuissance sont « ceux qui ne savent pas vouloir » ! Il trouvait à ces conseils reçus une dérision misérable et de la cruauté ; et il retournait à sa peine sans rien demander à personne : ni aide, ni blâme, ni sympathie, ni commisération, n'ayant qu'une foi médiocre dans l'action du Temps, médecin pitoyable, qui, pensait-il, soulage sans guérir et tempère le mal sans supprimer la plaie. On a beau jeter des pelletées d'oubli dans la fosse où l'on a enseveli des morts chers : est-ce qu'on a jamais fini de combler, est-ce qu'on a jamais fini d'oublier ? Voilà ce que s'était dit longtemps Charles Lévê de Gastynes, en se livrant, comme un ivrogne se livre aux vins, aux terribles jeux chinois d'une imagination lassé et farouche à la fois, se refusant à admettre que la Vie elle-même corrige la Vie, et que notre machine agissante et pensante a des ressources infinies et providentielles.

A cette heure déjà, le chien blessé à mort revenait avec moins de fréquence et moins de réalisme visiter ses rêves ; le tableau se décolorait, la souffrance du souvenir était moins aiguë et moins brutale. Sa pensée, jadis toute entière attachée au passé, commençait à s'en décoller, comme on décolle un panse-

ment d'une plaie, opération encore douloureuse mais déjà bienfaisante.

Odon Flagothier prenait parfois avec Charles un ton familier et même affectueux qui eût déplu au jeune homme quelques mois auparavant et qu'il acceptait maintenant avec bonne grâce. Et, d'autre part, le bel équilibre moral de Rose s'offrait à lui comme un exemple et presque comme une leçon.

Flagothier « provenait », comme il disait, de Dinant. Fils de petits boutiquiers, il avait été, au cours d'une jeunesse agitée et gaie, contre-maître dans une manufacture de tabacs, il y avait appris à évaluer et à travailler les « bouquiaux » et les « marottes » et surtout à saucer des rolles : c'était à peu près tout ce qu'il savait faire, comme métier, mais il était intelligent, et voyait clair là où beaucoup se seraient perdus.

Rose Neerinckx, surnommée dans le quartier M^{me} Rollekechick, née à Bruxelles de parents brabançons, s'était éprise, à vingt ans, de ce *wallebak*, de ce *woelekaïut* ; elle lui avait apporté le petit héritage paternel, son beau courage sans phrases et tout son cœur ; lui, avait mis dans la corbeille de noces sa bonne humeur, son entregent, son habileté à se tirer d'affaire et un fond de commerce

« d'articles pour fumeurs », acheté à bon compte avec ses économies de jeune homme.

Il y a, dans une histoire de Courteline, un employé qui « ne peut pas » aller à son bureau ; de la même manière, Odon « ne pouvait pas » rester chez lui.

Il n'y passait que le temps nécessaire au sommeil, aux repas et aux courts travaux de son commerce ; le sens du foyer lui manquait, sauf quand il y trouvait « del djotte » et des « vitolets » ; il disait volontiers qu'il était « un modèle d'homme d'extérieur ».

Philosophe cynique et drôlard, le café lui semblait le seul endroit qui convient à un citoyen bien portant, honnête et aimant à « viquer », l'endroit délectable entre tous où l'on jouit du potin qui passe, du bon mot qui vole, où palpite ce que l'instant a de drôle et d'intéressant, où l'on peut satisfaire des goûts d'indépendance et de plaisir.

L'idée de faire une promenade ne lui serait jamais venue ; il n'eût pas fait un pas pour assister à une fête populaire, à une cérémonie publique ; mais les longues stations à la *Boule plate*, dans la fumée des cigarettes et des pipes, le débraillé pittoresque et un peu bohème des camarades attablés autour des chopes, les cartes au poing, lui paraissaient la récompense et la jouissance du sage. D'ailleurs, il buvait peu et était économe, par nature et par nécessité.

Une fois le « demi bien tiré » placé devant lui, il devenait hâbleur et jovial, il avait de l'esprit naturel, une façon de s'exprimer imagée, hardie et « peuple » sans être vulgaire, des mots imprévus et typiques : il racontait des *biesteries* et des *spots* du pays dinantais avec de la verve personnelle et la saveur du terroir.

Il collectionnait des « scies » à lui, qui semblaient d'abord insupportables et qui, à force d'être répétées au moment où personne n'en attendait le retour, finissaient par violenter le rire.

Il feignait d'entendre un coup brusquement frappé à la porte : « Entrez, M. Desbagues ! » ; ou bien, avant de boire, il levait son verre : « A ta santé, mon vieux Desbagues ! » ; si l'on demandait quel artiste avait créé tel rôle, quel roi régnait en Espagne : « Desbagues ! »

C'était idiot, insupportable et farce.

Quelquefois, en passant par la boutique, Charles s'arrêtait et causait avec Odon et Rose. L'arôme obsédant du tabac, qui rôdait dans la maison entière, jusque dans les armoires où le linge de Rose, parfumé de lavande, prenait une odeur âcre et sèche, avait, au début, valu à Charles des migraines. Maintenant, il y était fait ; il n'en éprouvait plus aucune malaise. Odon, supérieur et condescendant, exposait au jeune homme le problème plein de mystère du culottage des

pipes : pourquoi la même pipe « perce-t-elle » bien, fumée par un tel, alors qu'elle perce mal, fumée par un autre? Avec un paquet de tabac de deux sous, un fumeur rend sa pipe noire; un autre n'arrive pas à la brunir en un mois. Et il citait des professionnels du culottage — huissiers des ministères ou employés de commerce — à qui des fonctionnaires supérieurs et des patrons fournissent gratis le tabac pour leur percer des pipes, des professionnels éprouvés qui, rien que par leur façon magistrale de juter, vous obtiennent, pour les écumes de Vienne gantées de peau, des teintes d'acajou dégotant les « calcinées » les plus épatantes.

Charles prenait des airs d'homme que l'on instruit, hochait la tête, faisait des objections, souriait à part lui de l'air émerveillé de Rose qui, ses grands yeux confiants levés sur son mari, écoutait la conférence tabacconique.

A l'époque de l'ouverture de la chasse, Charles reçut un lièvre; il l'offrit à M^{me} Rollekechik qui, lui réciproquant sa politesse, l'invita si gentiment à dîner qu'il accepta. Dîner à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Rose : il y aurait comme invités un cousin, Lucien Périnet, un jeune « chausseur » dont le magasin en « paling-style » — comme

A LA
SOLE PLATE
BRASSERIE — ESTAMINET

MOEURS BRUXELLOISES

GEORGE GARNIR

J. LYNEN

GUSTAVE FLASSCHOEN

ILLUSTRATEURS

EDITIONS

DE

BELGIQUE

ARTISTIQUE

LITTÉRAIRE



BRUXELLES, 26-28, RUE DES MINIMES

dit Edmond Picard — faisait l'admiration d'Odon, M^{me} Vve Cécile Laermans, une cousine « à sous », trente-deux ans, bruxelloise dans l'âme et Julien Rousseau, un jeune homme toussottant pour qui Odon s'était pris d'amitié, au café de la *Boule plate*.

Le ménage Flagothier ne pouvait souffrir le cousin Périnet; mais c'était un client pour les cigares fins et, comme il venait de faire prendre pour un de ses amis une commande sérieuse, on avait décidé de l'inviter tout de même.

— On doit savoir quétfois se gêner quand on est en commerce, avait dit sagement Rose... Mais vous allez une fois voir quel stouffer, Monsieur Charel, avait-elle ajouté; ça, je suis sûr que vous avez jamais rencontré un parèl! Restez seulement un peu sans parler; il vous prendra pour un *labbekak* et vous entendrez quét'chose...

Rose avait le souci extrême de la bonne tenue de son intérieur. Elle mit tout son amour-propre de maîtresse de maison à soigner, deux jours à l'avance, les moindres détails de son dîner; elle s'échappait à tout instant de la boutique pour courir à la cuisine où la déplorable Adla-Hitt ne faisait que des gaffes.

Aussi Rose jugea-t-elle bon, tout à coup, de la « remonter » par une petite allocution. Et, vu l'importance de la fête, elle se promit qu'Adla-Hitt prendrait

quelque chose de pas ordinaire. Vers les 10 heures du matin, elle descendit aux sous-sols; Adla-Hitt n'y était pas; elle venait de grimper à sa mansarde où, sans doute, elle s'attardait à mirer dans son bout de glace son profil de veau qui tette.

Brusquement, du fond de la cuisine, le signal de l'attaque éclata, telle une bombe criblant d'éclats tout l'intérieur de la maison :

— Adla-Hitt !

Rose était en voix.

Charles, justement, finissait de s'habiller. Comme il mettait le pied sur le palier de l'étage, il vit Adla-Hitt qui dégringolait l'escalier, hagarde, vers la cuisine de cave, fourrageant ses cheveux jaunes sous son bonnet, le corsage à demi boutonné.



— Voilà, Madame, voilà !

Précisément aussi, Odon mentait vers le palier. Il fit une grimace significative et amusée en voyant la course folle de la servante ahurie.

— Je crois qu'Adla-Hitt va trinquer, dit-il à Charles; ma femme va s'offrir un sandow des dimanches.



Puis, tout à coup inspiré :

— Tenez, dit à mi-voix Odon, restons ici, Monsieur Charles, nous allons entendre une « légère réprimande » qui ne sera pas dans une musette.

Les deux hommes, gais et silencieux, se partagèrent la dernière marche de l'escalier ; Charles s'assit, les genoux au menton.

Odon ne s'était pas trompé : l'exécution fut magistrale.

Le *Smoel-recital* débuta par un « Ecoutez une fois, ma *file...* », dit sur un ton pénétré, un ton de magistrat parlant avec une autorité paternelle et sermonneuse, une fermeté convaincue. Puis cela s'élargit, se mua, *andante*, en un avertissement sévère. La phrase « Non, non, non, ça ne sait plus rester durer continuer... » fut prononcée d'une voix grave, un *contralto* plein, profond, sonore qui versait sa musique comme une huile épaisse. Puis la voix, précipitant le débit, énuméra les griefs accumulés, tous les péchés commis, les mortels et les véniels : elle détailla la détresse de la maîtresse de maison qui, tout en ouvrant des caisses de cigares pour un client difficile, sent le fricot « attacher » sur le fourneau de la cuisine et songe que, pendant ce temps, la bonne, envoyée au marché, sirote des petits cassis rue du Parvis, en compagnie de consœurs aussi coupables

qu'elle. Un *leitmotiv* revenait dans cette composition : « Répondez, qu'est-ce que vous avez à dire?... » Mais ce n'était qu'une feinte de virtuose : la musique reprenait, magistrale, avant qu'Adla-Hitt eût le temps d'ouvrir la bouche. Graduellement, au souvenir de tous les méfaits domestiques d'Adla-Hitt, Rose s'échauffait. Le registre changea : ce fut un *soprano* haletant. Le flot musical, devenu torrent, charriait, telles des épaves, des accusations exterminatrices : un riz au lait accommodé au sel, une aiguière cassée et bêtement recollée par dessous, avec du papier gris ; puis le thème de douleur reprit : « Ça n'était plus possible de vivre comme ça : dites-moi un peu qu'est-ce que vous avez fait hier, ma *file*, quand Monsieur vous a envoyé, rue du Midi, porter des cigarettes Laferme?... »

Ici, Charles n'eut que le temps d'arrêter, en plaçant sa main sur la bouche d'Odon, deux mots irrévérencieux, deux mots plutôt grossiers qui, lancés du haut de l'escalier, eussent décontenancé Rose et, en lui découvrant qu'elle avait des auditeurs, cachés autant qu'attentifs, eussent inévitablement mis fin à la fête.

Rose repartait : on devinait ses bras croisés, sa nuque penchée vers la patiente, ses yeux ardents, ses sourcils froncés. Le poème devint bilingue : « N'êtes-vous pas z-honteuse, ma *file*? Zijt ge nie beschond?

A wel, pajol! si je serais de vous, je n'oserais plus regarder Monsieur! »

Pour finir, ce fut une variation affolée, en arpèges, en saccades, quelque chose de tragique et d'éperdu, où la malédiction patronale s'épanouit, sonna comme une fanfare victorieuse; après quoi, tuée par l'effort, la voix s'étrangla, mourut dans un éclat aigu, sur une note frémissante, un « trille » de cantatrice.

Sur la plus haute marche de l'escalier, Odon et Charles étaient compénétrés.

— *Dies iræ, Dies illa*, dit Odon, qui avait été enfant de chœur.

— C'est rudement beau, prononça Charles!

— Et on ne serait pas fier de pouvoir dire : « C'est ma femme! » fit gravement Odon, en frappant sa poitrine de sa paume.

Adla-Hitt elle-même, qui s'y connaissait, eut, dans la cuisine, un hochement de tête plein d'admiration : Madame s'était surpassée; il y avait longtemps qu'elle ne l'avait plus fait trinquer comme ça!

Mais la sonnette du magasin tinta. Rose monta rapidement l'escalier du sous-sol, la figure déjà éclairée du sourire charmant avec lequel elle accueillait la pratique. En passant dans le vestibule, elle eut un geste de surprise quand elle découvrit les deux

hommes assis côte à côte sur la marche, s'allongeant des tapes sur les cuisses.

— Vous étiez là ? dit-elle.

— Mes félicitations, dit Odon, en envoyant vers Rose le geste de ses dix doigts dans un shake-hand.

— C'était bigrement ficelé, ajouta Charles.

Rouge de plaisir et de confusion, Rose disparut dans la boutique.

En annonçant à Charles que le cousin Perinet lui ferait voir au dîner « quêt chose de drolle », Rose n'avait pas menti.

Charles fut fixé tout de suite ; le chasseur, arrivé le premier, fit, d'un air offensé, la remarque que Flagothier n'était pas là ; il salua Charles, tel un ministre qui consent à être aimable avec un commis, la moustache haute et la poignée de main en l'air, comme démanchée à bout d'un bras horizontal. Habillé comme un jeune premier, des bourrelets aux omoplates, les clavicules creusées vers le milieu comme l'échine d'un cheval en selle, il parlait d'une voix empruntée aux acteurs, prononçait : « kék'-z-affaires » pour « quelques affaires », abaissait à de certains moments des paupières lourdes, comme pour se recueillir et mieux faire sentir la profondeur et le poids de sa pensée.

L'odeur chaude de la cuisine dominait, cette fois,



M^{me} V^{ve} CÉCILE LAERMANS

l'arome des tabacs. Rose en fit la remarque. Périnet en profita pour expliquer comment il fallait cuire un « bistèque » : le laisser saignant, bien pris au-dessus, le beurre en dessous, le cresson très frais servi à part, car c'est un crime de laisser le beurre « se commettre avec le cresson ».

Comme Charles parlait peu, l'observant, Périnet, ainsi que Rose l'avait prévu, le prit pour un *labbekak* et soigna ses phrases. Pour être tout à fait séduisant et persuasif, il suçait les « r » comme des boules de gomme et faisait le geste du canari qui, après avoir pris du bec une goutte d'eau dans sa fontaine, renverse la tête et secoue le cou pour faire descendre la goutte dans son gosier.

Charles, plus agacé qu'amusé, contemplait curieusement ce phénomène, quand l'arrivée de M^{me} Cécile Laermans fit une diversion bruyante.

Trente-deux ans; veuve. La tête, blonde et rose, était jolie et même fine; le corps était monstrueux : une tour d'où la poitrine saillait comme une échauguette. M^{me} Cécile emplit, quand elle entra, le cadre de la porte. Et elle se montra tout de suite ce qu'elle était : aimable, bonne enfant avec une souriante autorité, et délicieusement bête.

D'un ton affable et sans y mettre de malice, elle

demanda à Périnet, qui en blêmit, « comment ça allait avec les bottines ».

— Colzi, colza, comme les huiles sans doute, risqua Rose en manière de diversion.

M^{me} Cécile ne s'aperçut pas du malaise du « chausseur » ; elle le plaignit de l'étroitesse de ses chambres à manger et à dormir : le magasin de Périnet, récemment agrandi, prenait presque l'immeuble.

— J'ai mis quelques plants de gérarium sur la plateforme du « buen retiro », prononça Périnet : ça me fait un jardin.

— Un jardin... ouïe, ouïe ; mais vous devez être obligé, le matin, d'ouvrir la fenêtre de votre chambre à coucher pour lui donner de l'air, à votre jardin ! s'exclama, ravie, M^{me} Cécile.

Et elle riait, de l'air heureux d'une femme qu'on approuve toujours, d'une femme à qui sa fortune permet des plaisanteries et des libertés qu'on ne passerait pas à une autre.

Enfin Flagothier vint, en retard d'un quart d'heure, amenant Julien Rousseau et s'excusant sur sa montre. Toujours elle lui jouait des tours pareils, sa montre : elle était célèbre au café de la *Boule plate* et dans différents autres endroits. C'était un outil compliqué : le cadran était orné d'un grand nombre d'aiguilles de toutes formes, girant emmi des cercles de toutes

dimensions. Elle ne marquait pas seulement les secondes, les minutes et les heures, comme toutes les montres, elle indiquait encore les jours de la semaine, les quantième du mois, les mois, les lunes et les années bissextiles.

Le malheur, c'est que les mécanismes divers actionnant toutes ces aiguilles étaient tous cassés, Flagothier ayant eu un jour la mauvaise idée de les vouloir régler. Seule, l'aiguille des années marchait encore. Si bien que, quand on demandait l'heure à Flagothier, il tirait sa mécanique, la consultait longuement et répondait avec assurance : « Nous ne sommes pas dans une année bissextile ».

— Vous aurez des huîtres, du consommé, du « boli », un lièvre de M. Charel et de la « rijspap », dit Rose.

— Et, avec le lièvre, un verre de Corton septante-huit ou septante-dix-huit — je ne sais plus au juste — réservé aux amis, compléta Odon.

— Allons, à table ! dit M^{me} Cécile, *de soup es uitgeschupt* !



Mais comme tout le monde se disposait à manger, Julien Rousseau fut pris d'une quinte de toux, d'une de ces terribles quintes qui le laissaient sans voix et sans souffle, la poitrine déchirée, et qui, devant le monde, le faisaient souffrir plus encore au moral qu'au physique, — car il s'obstinait à nier son mal.

Sa nature d'homme délicat, son besoin de propreté et d'élégance se révoltaient de ce crachat qui « rauquait » dans sa gorge sèche et qu'il fallait expectorer coûte que coûte. Il s'excusa, s'efforça de sourire sous les regards inquiets qui échangeaient des pitiés sincères et soudaines.

Le consommé et le « boli » conquièrent tous les suffrages. Rose expliqua modestement que le morceau « à la petite tête » était au feu depuis 6 heures du matin. Cécile, grande mangeuse de viandes rouges, conta qu'elle s'était arrêtée, l'après-midi, devant plusieurs étals de bouchers.

— C'est drôle tout qu'est-ce qu'on invente aujourd'hui, dit-elle. Savez-vous qu'est-ce que ça est que j'ai vu chez chose... vous savez bien... Vanshepdonk, rue Haute? Eh bien! un bœuf vidé, — magnifique, saëz-vous — pendu par ses jambes de derrière, avec un petit jardin anglais dans son ventre et un « spruyt » dans un bassin avec deux boules de verre en argent comme on tire à la foire sur les jets d'eau.

— Ça devait être dégoûtant ! dit Périnet.

M^{me} Cécile, toute à son souvenir, les yeux noyés, dit :

— J'ai trouvé ça tellement gentil que j'aurais su en pleurer.

— Och erme ! fit aimablement M^{me} Rollekechik en lui faisant tomber sur l'assiette une énorme tranche de « boli ».

— Celle-là, je la replacerai à M. Desbagues, dit Odon à Julien.

Mais les goûts distingués de Périnet éprouvèrent le besoin de se manifester devant ce grossier étalage de « slouberij ».

— Ce que j'adore, moi, dit-il, c'est le lèrd anglais. Celui qui ne connaît pas le lèrd anglais ignore la guèstronomie. C'est mon meilleur repas, le mêtin. Rien que de la chââr, pas de graisse... Dix minutes avant de descendre, pendant que je suis en train de m'habiller après mon tub, je fais dire à ma cuisinière qu'il est temps de se préoccuper de mon lèrd... Notez que je l'achète moi-même ; j'ai stylé mon marchand ; je lui ai indiqué comment je le veux, mon lèrd. Il doit provenir de certains sujets de choix qui sont nourris au lait, au lieu de l'être de leurs déjections comme nos pores d'ici.

Sa figure prit une expression d'infini dégoût.

— On dirait que vous *en* voyez... dit Rose en riant; vous avez des goûts de *gelteman*.

— Jockey-Klu...be. souffla M^{me} Cécile.

— Ne m'en parlez pas des cochons de chez nous, poursuivit Périnet, qui, n'ayant pas entendu, eut l'air un peu étonné en remarquant que chacun étranglait dans sa serviette. Ils sont détestables. Leur chââr, mon cher, ressemble à du suif, vous savez bien, à ces vieilles chandelles dont les Cosaques, du temps de je nè sais plus quel Napoléon, faisaient leurs délices, à ce que dit l'Histoire. Mon marchand me connaît. Parfois il me dit : « Repââsez demain; aujourd'hui je n'ai que des sujets de deuxième choix. »

Il conclut :

— La succulence des mets, c'est la pierre de touche des gens qui savent vivre; c'est un signe que nous avons en commun, nous, hommes très civilisés, avec les femmes sentimentâles...

Et il posa la main sur son porte-couteau afin que brillât le diamant qui ornait son petit doigt, les yeux mi clos, pour condenser sa pensée et re-songer aux belles choses qu'il venait de dire.

— Je ne vous aurais jamais cru si « distingué » ! prononça avec simplicité M^{me} Cécile.

Et elle s'introduisit un demi-cuissot de lièvre dans la bouche.

— Monsieur est, en effet, très déliqué, dit Charles, aussi imperturbable que M^{me} Cécile.

Odon se hâta de changer le cours de la conversation : la contrainte était trop forte. On lui fut reconnaissant de l'entendre raconter une grosse histoire wallonne qui mit enfin, sans danger, les rires en liberté.

On eût dit, de la poitrine de M^{me} Cécile, deux collines jumelles agitées par un tremblement de terre.

Mais la « distinction » excessive de Périnet l'avait excitée, M^{me} Cécile ; elle éprouvait le besoin de réagir contre tant de délicatesse ; c'était, en elle, une rage de donner de l'air à des choses énormes...

— A propos de ce que vous disiez tout à l'heure des cochons, il y a tout de même quelque chose de curieux, avança-t-elle en s'adressant à Périnet. Est-ce que vous avez déjà remarqué comment s'appellent, à Bruxelles, les fabricants d'appareils sanitaires ? Je crois qu'ils doivent être *famil* ensemble.

— Je connais Van Achter, dit Rose, en riant.

— Vous m'y faites songer, fit, avec un pâle sourire — le cordonnier reparaissant sous le chausseur — Périnet qui prononça à la française : il y en a un qui se nomme Van de Meert.

— Et la veuve Délire ! Et la veuve Passchier ! Et M^{me} Douffet ! cria M^{me} Cécile, dans un trépignement de joie.

Périnet, trouvant qu'elle allait trop loin, fit la figure d'un angora moustachu à qui l'on vient de souffler de la fumée de cigare dans le nez.

Odon intervint de nouveau :

— Tout ça, c'est des affaires de cabinet, dit-il. Buwons à la santé de M. Desbagues.

Ainsi s'épanchaient, suivant les rites vieux-bruxellois, une grosse jovialité, une gaieté sans retenue comme sans apprêt.

M^{me} Cécile demanda la recette du lièvre; Périnet lui-même condescendit à accorder son hommage de « guèstronome ».

Alors, avec un air d'en avoir deux, Odon se leva :

— Descends dans les caveaux de la famille, dit-il à Rose. Prends la 3^e galerie à gauche en entrant, tourne le premier couloir, compte jusqu'au 7^e compartiment et là, cueille comme une rose une bouteille de Champagne, cuvée réservée, que tu nous apporteras.

Rose rit, rougit et disparut.

A peine descendait-elle l'escalier du sous-sol que tous, immobiles jusque-là, se levèrent de table et se précipitèrent dans le magasin. Sous le comptoir, se trouvaient les bouquets que chacun avait apportés, les beaux bouquets de fête, frais et parfumés. Odon avait une gerbe de roses; M^{me} Cécile, une « potée » de lauriers-roses en boutons, dont les fleurs s'épanoui-

raient sur le comptoir, perpétuant le souvenir de la journée; Charles déballa une corbeille d'œillets multicolores, Julien Rousseau, une touffe d'orchidées; seul, Périnet restait les mains vides.

— C'est une *tréhison*... On ne m'avait pas dit..., zievera-t-il.

— Ça n'a pas d'importance, dit Odon, ne voulant pas montrer son étonnement de l'oubli; il n'y a pas de quoi gratter le crâne d'un capucin.

— Mais non, mais non, insista M^{me} Cécile, ça arrive à tout le monde d'oublier son porte-monnaie et ses jumelles quand on va au théâtre.

Prestement, ils rentrèrent dans la salle à manger : Rose remontait l'escalier.

Elle joua la surprise en les découvrant en file indienne, sitôt qu'elle eût poussé la porte.

— Eh bien, quoi ça est, do, maitenâ ?

— Vive Rose ! clamèrent-ils en chœur.

Odon lui remit sa gerbe. Les yeux de Rose se mouillèrent.

— Tu m'aimes toujours ? fit-elle en se jetant dans ses bras.

— Comme un tonnerre de Dieu ! répondit-il, en l'embrassant dans une longue étreinte.

Elle n'en sortit que pour tomber « dans » M^{me} Cécile.

— Ça fleurira longtemps, dit M^{me} Cécile en montrant les boutons du laurier rose. Et ceci, ça fleurira toujours, Rose, si vous le mettez à votre corsage.

Et elle lui passa, dans un écrin, une broche, une ortie en or fleurie d'une opale.

Rose se mit à pleurer. Elle était pleinement heureuse. A travers ses larmes, elle embrassa Charles et Julien. Elle embrassa du même cœur Périnet, sans écouter ses :

— C'est une *tréhison*... On ne m'avait pas dit !

Le flacon casqué d'or envoya son bouchon au plafond. On trinqua, la face joyeuse, le cœur débordant comme les coupes. Mais une quinte secoua de nouveau Julien. Il sortit tout de suite, il s'en fut au jardin tandis que les convives, brusquement rappelés aux misères de la vie de tous les jours, s'attristaient.

— Ça durera ce que ça pourra, dit Odon, en levant les épaules avec résignation.

— On ne sait jamais qu'est-ce qui doit arriver, dit M^{me} Cécile. Depuis quelques jours, je suis non plus pas à mon aise. J'ai rêvé, l'autre nuit, avant-hier, que j'avais une dent qui voulait s'en aller ; je tirais et la gencive venait avec. Ça est signe de mort, on dit. Après ça, j'ai rêvé d'une femme enceinte qui donnait à manger à des canaris... Ça est aussi mauvais, saëz-vous.

— C'est encore plus pire que de rêver de punaises, remarqua Rose.

— Je l'ai aussi entendu dire, dit M^{me} Cécile : on m'aurait porté morte en terre que j'aurais pas été étonnée. Enfin j'ai eu pluss peur que mal.

Et elle se servit une large portion de rijspap.

Julien rentrait. Un reste de malaise oppressait les convives, quoiqu'ils fissent pour n'en rien laisser paraître. Et il fallut une nouvelle histoire de Flagothier — celle, fameuse, de « Lafleur, j'ai baigné ta sœur », — pour réveiller l'entrain.

Périnet profita de l'occasion pour briller. Il se remit à dire « moi » et « je » avec une indécourageable suffisance :

— J'ai admiré le rayon de soleil, de ce matin... J'ai le sentiment de la musique à un haut degré... Moi, je suis attristé par la vue des orphelins dans la rue... Je ne crois pas, pour ma part, à l'honnêteté de Léopold... Je le disais encore hier à Ambreville : « Voilà mon critérium : ventre grossier n'a pas de race »...

Et il allongeait la phrase d'un geste, en spirale, qui faisait valoir son brillant : « Pas de race... de race... race... »

A la fin, Charles, qui ne s'était, pour ainsi dire, pas mêlé à la conversation pendant le dîner, sentit la

politesse lui échapper avec la patience. Lui qui évitait toujours toute grossièreté de langage, ne put retenir un mot très vif. Ce fut d'ailleurs la faute à Périnet. Celui-ci venait de dire, pour la troisième fois, qu'il irait dîner le lendemain au *Sabot*, où on lui préparait de petits plats pour lui seul « exclusivement, vous entendez-bien : exclusivement ! »

— Au *Sabot*, avait dit Odon, agacé, lui aussi ; ça m'étonne : ce n'est pas la place d'un chasseur.

— Moi, ça ne m'étonne pas, dit Charles : c'est bien la place d'un pied.

Le mot, parti avant qu'il l'eût voulu, tomba d'aplomb comme une gifle. Périnet resta béant devant l'injure, regarda Charles, considéra son air tranquille et ne trouva pas de riposte. Il y eut un instant — qui parut très long — de lourd silence. Puis, brusquement, la lourde masse de M^{me} Cécile se déplaça ; d'un bond léger, — oui, léger, — cette masse énorme s'effondra sur le tabouret du piano, lequel tabouret trouva une voix inconnue pour gémir — et chacun feignit de s'intéresser à la « Suite brillante » dont les premières notes s'égrenèrent sous les doigts boudinés de M^{me} Cécile.

Charles, impassible, allumait une cigarette. Périnet, ému, pâle, raide comme un colonel de garde civique un jour de revue, se leva enfin... et s'en

alla, après un « Bonsoir, Messieurs et Dames », prononcé d'un ton de catastrophe.

On le laissa partir. La « belleke » du magasin tinta : on entendit le bruit de la porte qui se refermait.

M^{me} Cécile, cria dans le vide : « Salut en de kost ! »

— « En de wind van achter », fit Rose en répons.

Alors, Rose, M^{me} Cécile, Flagothier et Julien furent pris d'un rire inextinguible.

Charles dit simplement :

— Je vous demande pardon, mais, à la fin, il m'exaspérait.

Flagothier déclara :

— Un client de perdu, deux de retrouvés : vivent les gens qui ont bien le temps et au diable les autres !

Tous souriaient de voir Rose en proie à une bien-faisante crise, où sa nature raisonnable, depuis plusieurs heures comprimée par le chasseur, tel un coude-pied dans une bottine mal faite, se dilatait d'aise, enfin.

Ils se mirent à jouer au couyon. Flagothier s'intéressait peu au jeu, visiblement mal à l'aise, étonné de rester aussi longtemps chez lui.

A 10 heures, Rose, gentiment, le délivra.

— Va seulement à la *Boule plate*, « l'hommeke », avec ces messieurs, dit-elle. Mais pas revenir trop

tard, tu sais. Moi j'irai reconduire M^{me} Cécile jusqu'au tram quand j'aurai remis les argenteries.

— Non, non, dit M^{me} Cécile, pas de tram; j'aime mieux le chemin des cordonniers: ça fait digérer.

Ils se séparèrent. Flagothier résuma son impression en se frottant les mains :

— On s'a bin plait.

M^{me} Cécile ajouta, en s'essuyant les yeux :

— Rire, ça j'ai toulemême su faire, avec ce faquin.

Rose voulut s'apitoyer.

— Allez, c'est assez : plus vous moquer de lui, maintenant, supplia-t-elle; il avait l'air si malheureux quand il est parti...

Mais brusquement, à ce rappel, malgré son âme bonne, elle fut ressaisie d'un rire qui partit en trait de fusée, — et elle se renversa sur sa chaise, la gorge gonflée et palpitante, parcourant toute la gamme des « ouie, ouie, ouie ». On eût dit de la joie vocalisée.

CHAPITRE III

De tout temps, le vieux café de la *Boule Plate* — il doit cette enseigne, ne rimant plus à rien, à un jeu qui se trouvait installé dans un jardin dont il était accosté jadis — a été accueillant aux gens de plume. Alors que des glaces n'avaient pas encore remplacé les petits carreaux à reflets verdâtres des fenêtres, on lisait sur l'un de ces carreaux : « *Ici l'on peut faire son courrier* ». Les pères des journalistes de la présente génération y pondaient leur copie ; les poignettistes y mettaient leur brouillon au net ; d'aimables crotjes venaient parfois prier ces messieurs de leur ficeler une lettre à un amoureux ou à un protecteur ; autour de plus d'une de ses tables, on discutait des scénarios de pièces et des scènes de revue ; bref, la *Boule Plate* — il n'y a qu'à Bruxelles qu'on trouve ce genre de boule, ne manquent jamais de faire remarquer les étrangers — a toujours été teintée de journalisme, voire de littérature.

Au moment où se déroule l'histoire ici racontée,

la *Boule Plate* était tenue par M. Alembert Picquet, un Bruxellois bruxellisant, très bas-de-la-ville, homme avisé, connaissant sa cave et soignant sa bière. Il avait la confiance, l'estime et même l'amitié de beaucoup de ses clients, car il était honnête, d'humeur égale et parfois de bon conseil.

Le bohème et le travail trinquaient ensemble à la *Boule Plate*; les clients les plus dissemblables communiaient sous les espèces du demi et de la tartine au fromage; c'était un lieu de détente, de trêve et de repos; des gens qui se saluaient peu dans la rue, y échangeaient des mots aimables et des poignées de main.

L'une des trois salles dont se composait l'établissement — il y avait au fond un billard, mais on n'y allait guère; le dimanche soir, le *schamotteur* des vieux staminets bruxellois venait y déballer ses tours et sa tombola — était, non pas formellement réservée, mais officieusement attribuée aux journalistes et à leurs amis. Les reporters-omnibus s'y communiquaient fraternellement leurs informations; des bourgeois y rédigeaient, d'après les conseils des professionnels, des lettres de « lecteur assidu » qu'on envoyait aux journaux; tels hommes politiques y venaient prendre langue ou inspirer des camarades rédacteurs. Il y avait « de tout là nedans », comme



disait Amédée Lynen, qui de temps à autre y vidait un striep de vin blanc : des députés, des déserteurs français, des acteurs, des actrices, des journalistes, un nègre, des petites femmes, des commerçants, des membres effectifs du *Royal-Smoel-Club*, des repris de justice, des auteurs dramatiques, des garçons de café en disponibilité, des avocats rayés et non rayés du tableau de l'ordre,

des amoureux, des peintres, que sais-je? Colonie curieuse, formée d'éléments hybrides, milieu très vivant reflétant le Bruxelles d'hier et préparant celui de demain, toute cette complexe vie bruxelloise, restée typique malgré le cosmopolitisme envahisseur.

Deux garçons de café jumeaux, l'un peigné à l'eau, l'autre à la moëlle de bœuf — c'est à cela qu'on les distinguait — desservaient cette clientèle.

Entre ces femmes de mœurs



faciles et d'allures joyeuses et ces hommes presque tous jeunes et bien portants, ayant le goût violent de la femme, des intrigues s'ébauchaient, se nouaient; il se produisait des rapprochements imprévus, tout de suite surpris, observés et commentés par la galerie : « Les amours sur le zinc ou les mystères de la Boule Plate », disait Julien Rousseau.

D'ailleurs, la « société » de la *Boule Plate* avait de certains côtés phalanstériens, notamment à raison de l'institution du Lit-à-Tous : le patron, possédant une chambre meublée dont il n'avait que faire, y hospitalisait, à l'occasion, le client qu'un motif imprévu privait de son gîte régulier.

Du moment où l'on était dûment agréé dans la bande Flagothier, on avait droit au Lit-à-Tous. Oh ! le plus honnête lit du monde, un lit de tout repos, une fleur de lit, disait Odon. Jamais ébats de couples n'égayèrent la blancheur sévère de ses draps; jamais, pendant la journée, il n'était accessible; il n'offrait son oreiller qu'au client surpris par un déménagement, ou bien au consommateur à qui le poids des demis ingurgités et leur fermentation faisaient un impérieux devoir de ne pas risquer imprudemment, par les rues, nocturnes et désertes, une démarche par trop titubante; ou bien encore à l'habitué de qui la

famille, toute à la villégiature, faisait un veuf transitoire ou un orphelin accidentel.

N'empêche que loger dans le Lit-à-Tous constituait une mauvaise note. Le cas de quiconque y avait passé la nuit était examiné et jugé par l'aréopage : si l'on excusait Julien Rousseau, que sa poitrine de papier mâché obligeait quelquefois, quand il s'était attardé par des temps froids, à recourir au Lit-à-Tous, si l'on excusait aussi certains reporters qu'un incendie ou une arrestation sensationnelle avaient retenus jusqu'aux petites heures, par contre on se gaussait des autres occupants d'occasion : M^{me} Fampin, un des piliers de la maison, y avait couché trois fois, parce que, assurait-elle, son mari étant absent, elle avait eu peur de rentrer chez elle (les mauvaises langues disaient que, si elle avait eu peur de rentrer chez elle, ce n'est pas parce que son mari n'y était pas, mais précisément parce qu'il y était); un député de province y avait fait trois nuitées; le nègre, une; un journaliste, en puissance de maîtresse acariâtre, y reposait, depuis quelque temps, si souventes fois, qu'Alembert Picquet parlait couramment de lui proposer la pension.

Odon Flagothier jouissait dans ce petit monde de la *Boule Plate* d'une popularité de bon aloi; les habitués avaient pour lui une sympathie cordiale et le

patron Alembert Picquet témoignait une déférence véritable à ce client toujours en train, qui passait la moitié de la journée en tête-à-tête avec des demis, payait bien, parlait haut, et riait fort.

Dès qu'Odon et Charles Lévé de Gastynes furent devenus camarades, Odon conduisit Charles à la *Boule Plate*, heureux de présenter aux copains un baron authentique, fier d'avoir recruté un nouveau venu d'une éducation et d'une instruction visiblement supérieures à celles des familiers du lieu, y compris les reporters, le nègre et les hommes politiques.

Quand ils pénétrèrent dans l'établissement, ce soir-là, la fumée des cigares et des pipes roulait des vagues paresseuses, bleuâtres et épaisses sous le plafond bas de la « salle réservée » ; c'était l'heure de l'appétitif ; les verres contenaient des liquides aux senteurs fortes, jaunes, verts, rouges, bruns, diversement aromatisés. Et cela fleurait aussi le vieux meuble, les coins mal nettoyés, la bière de la veille, la cave proche, trois fois centenaire, où moisissaient ensemble les tonneaux, les pailles et les reliefs de victuailles.

Odon et Charles s'attablèrent avec trois « gens de lettres » dont un critique dramatique et deux critiques d'art officiant dans des hebdomadaires, tous si enfiévrés par la discussion qu'ils semblèrent à peine apercevoir les nouveaux arrivants.



Le baron CHARLES LÉVÉ DE CASTYNES

Vigoureux, le sang à la peau, l'œil clair, le poil frisé, la voix joyeuse et mâle, l'un d'eux criait :

— Verhaeren? Oui, oui et mille fois oui, j'admire, je vénère, j'adore! de la littérature exécutée sur un xylophone par un poing de fiévreux, soit! Eh bien! j'aime mieux ça que l'orgue de Hugo. Il me rase, l'orgue de Hugo!

Vert de bile, avec l'œil lourd des constipés, la bouche amère et ferme des convaincus, l'autre, prêchant un naturalisme lyrique et pantouflard à la Zola, répondit :

— Un malade, Verhaeren, parfaitement! Et c'est ce que je hais en lui; c'est ce que je hais en vous tous; vous l'êtes tous, malades! Oh! la santé des choses, la nature souveraine, la joie de la vie! Dire que nous sommes dans le pays de la robustesse flamande, de la couleur rubénienne! La vigueur physique ne devrait-elle pas toujours se compléter par la vigueur morale?

— Tu nous embêtes avec ta joie de vivre et ta vigueur morale, ripostait le jeune critique dramatique. Tu possèdes l'idéal bourgeois d'un pot de cornichons emmaillotté dans des devises de mirliton, tonton, tontaine et tonton. Ce qui est énorme, c'est que tu veux qu'on fasse du théâtre avec ça. Eh bien, zut : moi, il me faut du pervers et du faisandé!

Je suis pour le pourri et l'asticot : tout ce qui est à base de tradition et de vieille honnêteté conventionnelle ou bien me fait suer des rondelles de saucisson ou bien m'abrutit. Il me semble que je joue au nain-jaune, en mangeant de la tarte aux pommes, dans une famille de rempailleurs de chaises, à l'occasion d'un prix Bastin. J'ai les ongles de mes doigts de pied qui en frisent.

— Alors, dit, d'une voix de quaker, l'homme de lettres bilieux qui s'emportait, aie le courage de ton aberration et de ton amoralité; pourquoi, quand tu fais de la critique, prends-tu la pose d'un homme qui parle au nom de la famille et de la garde civique? Quand on pense quelque chose, ajouta-t-il d'une voix de sentence, on le dit, et quand on écrit ce qu'on qu'on ne pense pas, on fait vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres une mauvaise action.

— Ta bouche! dit l'autre. Tant de sainte candeur me fait baver. Et le public, qu'en fais-tu? Le public a besoin qu'on lui donne *une* opinion sur les pièces nouvelles; le patron m'aligne à moi cinq cents francs par mois pour ce faire. J'en donne *une*, mais ce n'est pas la mienne; la mienne c'est plus cher.

Charles, qui depuis quelques jours feuilletait par aventure les *Guêpes*, sursauta, follement amusé tout

à coup, illuminé comme saint Paul sur le chemin de Damas.

— Très spirituel, dit-il, seulement ce n'est pas de vous, mon cher, c'est dans Alphonse Karr.

L'autre, béant, rougit jusqu'aux yeux.

— Elle est raide, celle-là, dit-il du ton mal assuré d'un homme qui ment.

— Je parie la vieille bouteille de champagne, dit Charles, décisif.

— Tenu.

— J'apporterai le bouquin demain.

Plus n'était besoin. La contenance de l'accusé le démontrait coupable. Les deux critiques d'art buvaient du lait, en attendant le champagne.

— Après tout, finit par dire le citateur de Karr, il se peut bien qu'Alphonse Karr, qui n'était qu'un journaliste médiocre, se soit rencontré avec moi qui n'en suis qu'un non plus.

Les deux autres critiques protestèrent avec un sourire rosse, posé comme un masque aimable sur l'ironie de leurs réflexions :

— Voyons, voyons... Passe pour Karr... Mais toi, un journaliste médiocre, toi ! oh, voyons...

— Toi, si personnel...

— C'est le *stouffage* de la modestie...

Du même geste, ils lui tendirent la main et, avec

un ensemble, avec une précision de rythme et de ton qui eût fait envie à des chanteurs exécutant un duo italien :

— Ah! cher ami! peux-tu dire!

— Vous me prenez pour le général en chef des scorpionnaires, fit l'autre, exaspéré et riant jaune. A demain. Et sans rancune, dit-il à Charles : j'ai perdu la bouteille. Mais, sacrebleu! ajouta-t-il en prenant son chapeau, où donc avez-vous trouvé les *Guêpes*, vous? Ah! au Palais du Midi, comme moi?

— Juste : on a déballé la semaine dernière tout un stock; un fond de magasin; six volumes Michel Levy. Trois francs. Occasion recommandable. Les ancêtres avaient du bon. Adieu.

Les deux confrères filèrent derrière le camarade, pressés d'aller colporter l'histoire.

Et Flagothier allait, suivant les rites, provoquer Charles à un piquet : « Je voudrais bien boire un demi qui ne me coûtera pas cher... », lorsque M^{me} Fampin, dite Madameke, vint sans façon s'asseoir à leur table.

— Quelle nouvelle depuis huit jours?... Henri, un bock! Vous savez que j'ai été en voyage?

Flagothier eut un geste évasif pour dire que ça lui était bien égal. Et il prit sa figure d'homme qui souffre de la venue d'un raseur. Mais Charles, lui,



Madame FAMPIN

qui n'avait pas encore éprouvé la quantité de *pleklee-risme* que pouvait, à l'occasion, dégager M^{me} Fampin, lui souriait d'un air affable.

— Et où donc êtes-vous allée ?

Elle rougit imperceptiblement.

— Chez ma tante, à Namur.

— Avec M. Fampin ?

— Vous ne voudriez pas ! pouffa-t-elle. D'abord, il n'y a pas de M. Fampin.

— Est-ce que votre tante n'habite pas entre le Rempart *ad aquam* et la Pentecôte ? questionna Flagothier.

— Si, fit-elle délibérément, ravie de cette brutalité.

Les deux hommes se mirent à rire.

— Et vous vous êtes bien amusée ? dit Charles.

— Pas les derniers jours, ma tante s'était trop fatiguée au début.

Charles la détaillait. C'était une petite femme blonde, jeune encore, preste comme un oiseau, avec de jolis yeux bleus de violette meurtrie, des yeux un peu fous, toujours très maquillés ; elle était amusante à regarder. Invraisemblablement étourdie, Odon l'avait baptisée la « Balouge ». On prétendait qu'elle avait été autrefois la maîtresse du Khédive et qu'elle continuait à toucher une pension sur la caisse khédiviale.

Quand elle eut jacassé un peu et bu son bock, elle fit un salut gentil, sans paraître avoir remarqué l'air revêche de Flagothier et alla dans l'autre salle s'accouder au comptoir, où elle prit un bonekamp avec Alembert Picquet.

— Elle est drôlette.. et vraiment pas laide, dit Charles.

—Allons, allons, Monsieur Charles, dit Flagothier d'un air de compassion et d'autorité; elle ne vaut pas le coup de fusil !

Ce que Flagothier ne disait pas, c'est que M^{me} Fampin avait eu « le fort béguin » pour lui et que — peut-être par simple forfanterie de mâle qui aime à se dire qu'étant désiré il se refuse — il l'avait « espacée », méconnaissant ses pressions de mains, ignorant ses œillades, déclinant ses avances. Il était, vis-à-vis d'elle, méprisant avec une tranquille joie.

On l'appelait, elle, M^{me} Fampin, mais personne n'avait jamais connu M. Fampin; elle était, au vu et au su de tous, la maîtresse en titre d'un tripier de la rue des Bouchers que l'on ne voyait jamais plus à la *Boule Plate* qu'on ne la voyait, elle, à la triperie. Cette frêle, mince et souple petite femme avalait des tonneaux, sans que jamais personne l'eût vue pocharde. Le tripier, s'étant dûment et congrûment convaincu, après trois mois de collage, qu'aucune

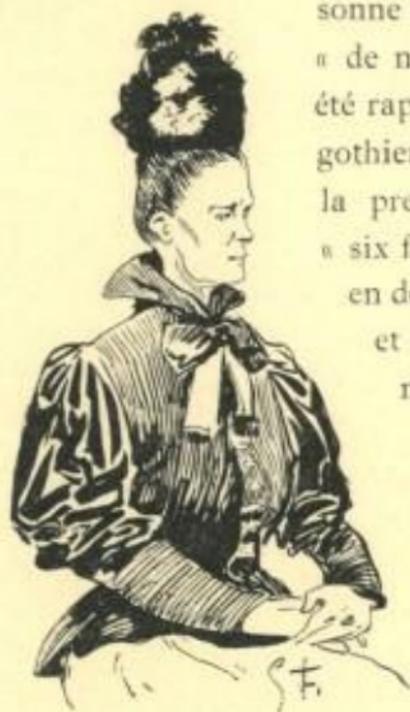
puissance humaine n'empêcherait jamais M^{me} Fampin de passer au café ses journées et la plus grande partie de ses nuits, s'était incliné devant l'Irrémédiable.

Elle quittait la triperie au saut du lit, c'est-à-dire vers les 10 heures du matin, y reparaissait quelquefois pour déjeuner, rarement pour dîner, mais, et toujours, pour dormir : seulement, l'heure de cette dernière rentrée n'était pas garantie : cela dépendait de l'état de son porte-monnaie ou du point de savoir si les connaissances rencontrées au café avaient la tournée facile et abondante.

Tandis que Charles et Odon devisaient de M^{me} Fampin, il y eut une émotion dans la salle voisine : trois couples, extraordinairement bruyants, venaient de faire leur entrée.

C'était une noce ; « l'enterrement d'un vivant », comme le proclama le garçon, qui savait ses classiques bruxellois : d'abord la mariée, avec un chapeau d'un satin bleu exterminateur, fantastiquement perché sur une tête de girafe anémique, puis le mari, en dingote. Femme de chambre et cocher en service chez un notaire du voisinage. Les accompagnaient, deux témoins avec leurs épouses, tous sur leur trente-et-un, congestionnés par les viandes et les boissons du dîner de noce. Un tour à la *Boule Plate* leur avait paru plus que nécessaire : obliga-

toire. Alembert Picquet les félicita; le mari avait guigné de l'œil la salle réservée, mais, vu que per-



sonne n'y bougeait, la consigne « de ne pas avoir l'air » ayant été rapidement donnée par Flagothier la noce s'attabla dans la première salle, commanda « six faros syphonés, la mousse en dessous » réclama des cartes et se livra aux délices du noble jeu de smause-jas, couple contre couple.

Comme, enfin, Charles et Odon attaquaient leur piquet, Charles s'exclama tout à coup.

La porte de communication entre les deux

salles venait de s'ouvrir au large et montrait un jeune homme de trente ans, petit, trapu, rond de partout, la tête en boule, joufflu, les doigts boudinés, la poitrine bombée, les jambes courtes en cylindre, habillé d'un complet anglais, un camélia à la boutonnière.

Un moment, sur le seuil, ses yeux clignotèrent à cause de la fumée, puis il eut, lui aussi, une exclamation de surprise.



ANDRÉ

— De Gastynes... ce vieux Charles... moi qui te croyais mort !

— Pas encore ; on l'avait raconté, mais ce n'était pas vrai, dit paisiblement Charles. Comment vas-tu, le brave André ?

— Pas mal, baron, répondit le brave André, qui vraiment semblait charmé de la rencontre. Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu habites donc Bruxelles ?

— Depuis peu. C'est saignant. Chez Monsieur.

Il présenta Odon. Puis, à celui-ci :

— André Deleur, docteur en droit quelquefois, millionnaire de temps en temps et bon type toujours... A moins que tu n'aies changé...

— Plus je change, plus je suis la même chose.

— Quel bon vent ?

— Le hasard...

Et, d'un ton volontairement négligent :

— Je venais prendre Jane Réclary.

— Ici ? Réclary, des Bouffes ?

— La belle Réclary, des Bouffes, comme disent les communiqués : parfaitement. On est ensemble depuis bientôt quatre mois.

— Ah !

André jouit de ce « Ah ! » évidemment flatteur.

— Oui, mon vieux ; elle est à Bruxelles pour cinq semaines ; a lâché l'opéra ; chic numéro de Music-

hall ; cent cinquante balles par jour ; de la voix et des robes ; gagne le double de ce qu'on lui collait dans le répertoire et fait recette. Est pour le moment chez sa corsetière, ci-contre ; m'a donné rendez-vous ici pour que je ne l'embête pas pendant l'essayage. Est en retard, naturellement. Mais toi, mon vieux lapin, mais toi ?

Déjà Flagothier tendait l'oreille et la bonne, en prenant la figure d'un homme qui s'efface et ne veut pas écouter.

— Oh ! de moi, fit évasivement Charles, nous causerons plus tard. Te raconterai...

Il contemplait André avec curiosité.

Vieilli, tout de même, le frère, rudement marqué pour ses trente ans ! Déjà le sommet du crâne était dénudé et quelques cheveux blancs se montraient sur les tempes.

Les deux jeunes gens avaient été amis au collège. Depuis, Charles n'avait jamais revu André que dans les endroits où l'on fait la fête, sous quelque forme que la fête apparût : noce d'après minuit, de luxe et de bêtise, en des cabinets particuliers où les glaces, signées, souillées et historiées à la pointe du diamant, reflètent des fleurs, des sorties de bal, des poitrines constellées de femmes de théâtre, des têtes ignobles et respectueuses de garçons à côtelettes, des faces

grimaçantes et repues de comiques pique-assiette, tandis que le bouchon saute et que le piano joue faux; goguettes de parties de campagne, avec des ouvrières en chapeaux de cent sous, aux corsages décollés sur la chair moite, tout à coup blanche à partir de la ligne du col; godaillies d'étudiants emplissant les casquettes poisseuses de bières au pot, ou flambant le punch en des salles de taverne dont les portes, sans cesse battantes, font des courants d'air mortels; bals de rapins où la chair échauffée et les dessous douteux des crotjes en cheveux ont des odeurs aigres et fortes; vadrouilles aurorales par les estaminets de maraîchers, où l'on se remonte d'un coup de café noir, en traînant des femmes avachies et dolentes, la face blême, la bouche en noyer ciré, la voix éraillée, la tête bourdonnante, la jambe lasse et les nerfs douloureux; soirées « intimes » dans les « salles de *chocheté* » où, devant un auditoire trépignant et allumé, des « amateurs » dégoisent des chansons obscènes, où l'on célèbre la morgue et les maisons publiques; stations interminables, rue des Bouchers, dans les cabarets de nuit, où ne brûle plus qu'un seul bec de gaz, tandis que les serveuses sont mortes de sommeil et que des marlous querellent, en argot, des rouleuses esquinées et mal à l'aise; épilogues décevants dans des chambres d'hôtel où, sur des

canapés malpropres, se lamentent des amours difficiles, paralysés par les alcools...

Cette évocation tumultueuse fixait la physionomie d'André; elle faisait à son image un fond de significatif et nécessaire; Charles n'aurait pu se figurer André dans un bureau d'avocat, à la barre, dans un bal du monde; il fallait, autour de lui, pour qu'il fût « ressemblant », des filles, des rires, des querelles, des chansons, du vin, le tintamarre des soucoupes et des verres entrechoqués, des chapeaux à plumes, des danses, des étreintes, de l'argent remué, du fard — de la bohème dans de l'alcool.

Il réalisait bien ce type du « mauvais sujet » des romans populaires; il prenait le temps comme il vient, raisonnait peu et ne concluait jamais; il traversait la vie avec un sourire éternellement content, le chapeau sur l'oreille, la canne moulinante. Il était bon, faible et gai. Sa santé audacieuse de têtard impénitent lui permettait de recommencer chaque matin les excès de la veille; la bête, surmenée par la noce, ne renâclait pas, donnait chaque nuit plus qu'on ne pouvait lui demander, sans qu'aucun autre signe de fatigue parût qu'un commencement de bouffissure et de couperose aux joues, et avec le dénûtement du frontal.

Il avait à peine un « chez soi »; il campait dans un

appartement meublé, au milieu du quartier Sainte-Catherine, que les démolitions et les reconstructions rendaient, à cette époque, à peu près inhabitable. Il s'était à peine aperçu des transformations qu'on faisait



dans le quartier car, quand il ne logeait pas chez une amie, il ne rentrait guère dans son « home » qu'à l'aube et ne sortait de son lit qu'à l'heure où les réverbères s'allument.

Gros jouisseur et gros mangeur, il ne s'attardait pas aux préludes du sentiment, ne désirait nullement des amours rares et quintessenciées ; il préférait aux petits plats fins les soupes qui « papent » et les ragoûts qui gonflent.

Pour le moment, cela n'était pas douteux, il avait un gros sac d'argent : Jane Reclary, en effet, n'était pas une femme que l'on gardait pour rien ; or, il n'y avait, dans le cas de l'actrice, aucun emballement.

Sept heures et demie venaient de sonner et Jane Reclary ne s'amenait toujours pas, quand, dans la salle où les gens de la noce jouaient avec application aux cartes, éclata une tempête de cris : l'un des partenaires avait renversé, d'un coup involontaire, son syphoné sur le marbre de la table.

Dans la salle réservée, chacun se gardait de se lever pour aller voir, évitant de « se mêler ». Mais des exclamations arrivaient :

— Ouie ! ouie ! une inondation. Le Maelbeek dans les cafés maintenant !

— Goddoun, ça coule !

— J'en ai aussi...

— Non ?

— Comment, non ? Eh bien, c'est dommage...

Rire c'est rire, mais renverser du faro sur ma prop' robe, ça, ça n'est plus rire.

— Garçon, vous « n'a » pas une culotte de rechanze ?

— J'en ai une, Monsieur, mais il y a un courant d'air dedans...

— Zo-ot !

Un joueur qui n'avait encore rien dit, se leva tout à coup, montrant le fond de son pantalon trempé par le contact du banc.

— Avec ça, je suis comme sur le petit cheval de bois : vous savez bien, hein ?...

Mais, soudain, tout le monde se tut : Jane Reclary entraît, dans l'auréole échevelée, blanche et frémissante des plumes de son boa démesuré, dans un silage de parfums, dans un frou-frou de soie.

Elle n'était pas jolie. Le teint était très blanc, un teint de rousse, bien que ses cheveux fussent aile de corbeau ; ses grands yeux inquiétants, profonds, des yeux verts, d'une belle eau de pierre précieuse, ne consentaient que rarement à lever, pour vous fixer en face, le rideau frangé de leurs paupières, comme s'ils voulaient dérober obstinément, par un jeu malicieux, coquet et savant, l'énigme de ses pensées. Non, elle n'était pas jolie ; mais les plus jolies eussent passé inaperçues à côté d'elle. De tout l'attrait que l'artificiel et le maquillage de la théâtreuse ajoutent à la grâce que la femme possède en propre, de tout ce qui

sert à allumer les désirs des hommes, à tromper, à mentir en séduisant, de tout cela elle savait la puissance vulgaire et sûre. Odon fut saisi de cette apparition, de la façon simple et triomphante dont elle installait son charme élégant dans ce milieu un peu débraillé et assez médiocre ; il lui sembla, à voir le battement de ses narines et de ses cils et la moue de ses lèvres, qu'il y avait en elle un mystère de volupté perverse, une force d'aimantation mystérieuse et troublante — et le sensuel qu'il était, l'homme « supérieur aux femmes » en fut remué.

André présenta, à Jane, Charles qui la détailla en connaisseur ; Odon, décontenancé et gauche ; Julien Rousseau, aimable et sceptique. Elle leur tendit la main avec un abandon de femme qui est à tous avant d'être à quelqu'un, accordant à chacun d'eux, sans préférence, un sourire poli et joli.

— Tiens, dit André en feignant l'étonnement, on est donc de bonne humeur ?

— Pour deux raisons : la première, c'est que mon corset va comme un gant.

— La seconde ?

— C'est que je ne t'ai pas vu depuis deux heures ; ça repose, ça remet.

Bien qu'elle eut dit cela avec une intonation agressive, André se mit à rire.



JANE RECLARY

— Au moins, je sais à quoi m'en tenir, dit-il... et ces messieurs aussi.

Elle répondit :

— Toi, ce n'est pas d'aujourd'hui... hein ?

— Si je l'écoutais, dit André, elle m'aurait persuadé depuis longtemps que je suis le roi des potirons.

— Mais tu l'es, mon cher, tu l'es, te frappe pas, fit-elle avec son air impénétrable.

Puis, sans transition, sa physionomie changea :

— Mais tu es aussi mon amant, ça compense, dit-elle d'une voix chaude.

Une seconde, moins encore, le sourire éclaira le visage; les yeux, couleur d'absinthe, chatoyèrent... puis la physionomie, impénétrable, ramena l'énigme.

Flagothier, intimidé, voulut être galant et fut stupide :

— Venus d'une aussi jolie bouche... d'une bouche aussi charmante, *broubela*-t-il, avec une voix apprêtée dont le son le surprit, tous les mots sont délicieux, Madame.

— Vous êtes bien bon, répondit-elle, en le réfléchissant de toute la largeur de ses prunelles vertes. Et elle s'inclina, si froidement sarcastique qu'Odon sentit un pied de rouge lui couvrir le visage.

Charles détourna la conversation :

— N'ai-je pas lu dans les journaux, dit-il, que vous

venez d'avoir à Nice et en Angleterre de gros succès de concerts ?

— Ah ! oui, pour des succès, j'en ai eu, des succès ! Six, sept, dix rappels chaque soir. Et des bijoux...

(Elle étala sa main coruscante de bagues.)

— ... Qu'on m'envoyait dans des corbeilles sur la scène... Oh ! des messieurs que je ne connaissais pas autrement... quoi que puisse en penser le roi des potirons qui fait, chaque fois que je raconte ça, sa noble tête des vendredis saints. Je ne les ai vus de près qu'un soir, ces messieurs, quand ils sont venus dételéer les chevaux de ma voiture.

— Je le jure, dit André d'un ton détaché...

Déjà les idées de l'actrice avaient sauté à autre chose.

— Messieurs, fit-elle d'une voix pressante, tandis que ses yeux imploraient, vous pouvez peut-être me rendre un grand, un très grand service ; André n'y arrive pas, lui... Vous ne me connaissiez pas, dans vos relations, un bon accompagnateur, pour répéter, le matin ?

— Je n'ai qu'un violon, je le mets à vos pieds, chanta Flagothier qui, tout de suite, fut encore plus mécontent de cette phrase que de celle de tout à l'heure.

— Merci, c'est un pianiste qu'il me faut.

— Celui que je t'ai procuré hier ne marche donc pas? questionna André.

— Une gourde, dit-elle, je n'en veux plus pour tourner les pages!

— Je crois que j'ai ce qu'il vous faut, dit Flagothier : « En-Sol-Messieurs »; vous ne trouverez pas mieux.

— Oui, dit Charles, je suis sûr qu'il fera l'affaire.

— En... quoi dites-vous? fit Jane.

— En-Sol-Messieurs, répéta Odon. Un « beau bel homme », on n'en fait plus comme ça : le moule est cassé et les morceaux perdus. A failli être prix de Rome; musicien comme personne, instrumentiste hors ligne. Tout ce qu'il faut pour réussir, sauf la veine; guignard comme on ne l'est pas; depuis dix ans, chaque fois que sa tartine tombe dans le sable, c'est du côté de la confiture. Cherche depuis deux ans à se placer n'importe où, en province, comme chef d'orchestre; n'y parvient pas; n'y parviendra jamais.

Et Odon « raconta » En-Sol-Messieurs. On l'appelait ainsi à cause d'une aventure qui, lors de ses débuts de chef, l'avait mis en tout à fait mauvaise posture dans le monde frondeur des musiciens. Il dirigeait alors la fanfare d'un petit village suburbain; il arriva qu'à l'occasion d'une fête communale, le

gouverneur vint visiter le bourg. La fanfare était rangée sur l'embarcadère de la station du chemin de fer; le train du gouverneur stoppa en gare; la fanfare, les lèvres aux embouchures, attendait le signal pour y aller de la *Brabançonne*. Le chef, avant de lever son bâton, cria d'une voix forte : « En sol, messieurs : sol. mi, fa, sol ! », et la fanfare partit sur les notes indiquées, dans la tonalité de *do*, la seule tonalité, d'ailleurs, dans laquelle elle eût appris jouer la *Brabançonne*.

Cet accident pesa de tout son poids sur le malheureux chef; le sobriquet s'attacha à lui; il suffisait qu'on prononçât : « En-Sol-Messieurs », pour qu'aussitôt l'histoire mémorable fût racontée. Même, on ne savait plus bien son nom d'état civil : En-Sol-Messieurs il était, En-Sol-Messieurs il devait rester jusqu'à la fin de ses jours. Le « beau bel homme » était devenu le type du malchanceux de talent, le « soukeleer » de la musique.

Tout en parlant, Odon, enfin maître de lui-même, étudiait Jane qui l'encourageait d'un sourire, de l'air de dire qu'elle le trouvait moins bête : la lumière du gaz tirait de la soie vivante de sa chevelure ondulée, massée sur les oreilles, des rayons noirs-bleus, délicats et frissonnants. Et il se sentait un picotement au cœur à l'idée qu'André avait le droit de dénouer ces

cheveux-là, de les baiser, d'y caresser sa joue...

— Tu ne sais pas ce que je voudrais? dit-ellè tout à coup à André, en allumant une mince cigarette qu'elle tira d'un étui en écaille.

— Exprime.

— Je voudrais jouer aux cartes, avec vous trois, comme les gens de la table là-bas; ça me rappellera le bon temps.

André ne s'étonna pas.

— Tu ne veux pas aussi manger des œufs durs et des crevettes? demanda-t-il, en lui montrant les paniers d'une marchande qui faisait sa tournée.

— Si, dit-elle, ...avec des crabes.

Elle mangea, but et joua. Et elle fut charmante, ravie de cette dinette sur un bout de journal, dans la fumée des pipes et les relents de boissons éventées.

André paraissait enchanté.

— Si tu étais tous les jours rigolotte comme ça, ma petite Jane, dit-il, je ne te lâcherais jamais.

— Ce serait donc moi, mon petit, qui serais obligée de le faire : nous ne sommes pas mariés devant le maire...

— Oh! ... et si même nous l'étions...



— C'est vrai, il faut être deux pour décider de le rester. Tu es un garçon intelligent : on n'a pas besoin de t'expliquer longtemps ; tu comprends tout de suite.

Elle le toisait, le soupesait, de son clair regard d'émeraude.

— Je crois bien que, quand j'aurai fini mon engagement à Bruxelles, nous aurons chanté ensemble notre dernière chanson, mon amour.

Il ne dit pas non, réellement insouciant, au fond, pensant à part lui que cette denrée chère lui aurait assez coûté ; qu'il serait sage, après cela, d'enrayer, de retourner à des menus plus ordinaires.

Quand André eût emmené Jane et qu'Odon resta seul avec Charles, Odon rêva tout haut, en wallon :

— Nom di Djo, prononça-t-il, des commères comme ça, y nia bramint des hommes qui frein'nent des biesstries por zelles!

CHAPITRE IV

L'atmosphère de la *Boule Plate* n'était pas purifiante, mais celle de la *Bonne Source* l'était : c'est du moins l'impression qu'éprouvait Charles Lévê de Gastynes.

L'âme bonne et naïve de M^{me} Rollekechik voyageait dans la maison, y mettait partout quelque chose d'honnête. Charles se sentait moins blasé, plus frais, plus simple et meilleur. Il se laissait vivre, apaisé par ce milieu, buvant du repos comme un convalescent boit du soleil, parmi les fleurs pauvres et les légumes médiocres d'un jardin d'hôpital.

La commotion qui avait ébranlé sa vie, disloquant, détruisant, culbutant ses idées, ses habitudes, ses ambitions, ses rêves, le jour où il avait vu mourir en même temps sa maîtresse et son amour, avait laissé en lui comme un retentissement, un de ces grondements qui traînent dans le ciel longtemps après que le fracas de l'orage s'est tu. C'était, à de certains moments, en lui, dans les replis de son être, sans qu'il s'y attendit, une soudaine secousse sur une

blessure mal fermée, quelque chose d'ancien qui devenait tout à coup douloureux.

A l'heure présente, ces rappels du passé devenaient moins fréquents; la vie de la *Bonne Source* agissait à la manière d'une meule qui use lentement, patiemment, les aspérités, polit et arrondit le bloc.

L'attention distraite avec laquelle, au début, il accueillait les confidences de Flagothier et de Rose sur leur commerce, se changeait en un intérêt bienveillant. Il enseigna à Flagothier la façon de tenir ses livres de commerce assez embrouillés, et à

Rose, qui avait peu de mémoire et moins encore le sens des chiffres, le moyen d'établir une comptabilité du détail, simple et sûre.

Chaque matin — le dimanche deux fois — Adla-Hitt recevait sa tournée invigorante et hygiénique. Et, après chaque « danse », Odon jouait son petit air de violon, pour dire

que tout continuait à aller bien. L'indécassable



stupidité de cette fille au profil de veau qui tette s'encrassait encore. Un matin que Rose s'était absentée, ce qui ne lui arrivait jamais, Adla-Hitt, seule au magasin, avait trouvé bon de jouer à la marchande et, plutôt que d'appeler monsieur qui se trouvait à l'étage, elle avait elle-même vendu à un client, inconnu mais enchanté, vingt-cinq cigares Flor-Cuncha-de-Moralès un sou pièce — des havanes frais à fr. 1.25. tout ce qu'il y avait de mieux dans le magasin !

Rose, à son retour, en fut si consternée qu'elle pleura toute l'après-midi ; elle n'osa rien dire à Odon et, le lendemain, elle s'abstint d'offrir à Adla-Hitt la smoel-party quotidienne, tant elle craignait que, dans le feu de l'exécution, elle laissât échapper le secret de la terrifiante aventure.

Elle dit cependant la chose à Charles, qui fut touché de cette confiance.

Ainsi, il partageait les petits événements de leur vie — et cela ne lui déplaisait pas : il approuvait le ménage quand celui-ci s'indignait contre les nouveaux débits de tabac qui s'ouvraient un peu partout dans le quartier ; vraiment, les gens croient qu'il suffit d'avoir un aimable sourire, une mine affable, un magasin coquet et un petit crédit chez le fabricant pour pouvoir faire fortune en vendant des cigares !

Quand un monsieur un peu bien a mis à mal une jeune Bruxelloise, il lui loue un rez-de-chaussée, remplace la vitrine par une fenêtre en schaveling-style, fait placer quatre Auer, installe la jeune fille derrière le comptoir et lui tire sa révérence. Au bout de six mois, le magasin fait faillite, d'accord ; mais le commerce honnête, les bons éléments de la « grande famille tabacconiste » n'en ont pas moins été lésés pendant six mois...

Ne le sont-ils pas encore, lésés, et journellement, par les vendeurs marrons, huissiers du ministère, employés de commerce, cabaretiers s'improvisant intermédiaires entre le fabricant en gros et leurs « relations », transformées en clientèle fixe ?

Flagothier, approuvé par Charles, esquissait le plan d'une association qui aurait pour but la guerre aux « corsaires du commerce de détail », aux braudeurs, aux courtiers sans patente, aux exploitants de distributeurs mécaniques, aux fabricants faisant directement aux consommateurs les mêmes prix qu'aux grossistes, à tous ces gens vivant en marge de l'industrie des tabacs et que Rose confondait sous le nom générique et bellement injurieux de « scaubiaks ».

Flagothier s'emballait, constituait sur le papier des comités et des sous-comités de résistance, rédi-

geait des projets de statuts, haranguait, en imagination, des assemblées de collègues, faisait supprimer les « étrennes onéreuses et scandaleuses » du lundi perdu, rêvait d'un « livre noir » où les fraudeurs de tout genre eussent été signalés... Mais, au fond, comme il avait plus de vellétés que de volonté, plus d'enthousiasme que de persévérance, il n'exposait ses projets que pour le plaisir de faire des phrases et de s'entendre approuver, dans le désir aussi de trouver un collègue, à l'âme d'apôtre, qui partirait pour la croisade en assumant les risques.

Pour le moment, Odon s'occupait de lancer une nouvelle cigarette dont la fabrique Biétrumé frères et sœurs consentait à lui donner le monopole pour Saint-Gilles : le « *Morichar Turc, XX^e Siècle et Bouquet d'Orient* », avec la devise : « La Force par l'Union » ; boîte en métal décoré : marbre crème pour la qualité supérieure, marbre blanc pour la 2^e qualité, bout or et bout de carton. Le dessin-vignette de la boîte fut longuement discuté avec MM. Biétrumé ; on s'arrêta enfin à une houri que l'on plaça dans un encadrement de roses, par hommage à M^{me} Rollekechik, laquelle, peu flattée, dénomma la houri Scheele Pepita, vu qu'elle louchait abominablement.

Flagothier expliquait, avec son sérieux de pince-

sans-rire, qu'il avait « tout un programme » : si le *Morichar Turc et XX^e siècle* réussissait, il lancerait ensuite le *Lepage-Magneta-Carbajalès-1830*, en déchets de Havane, le *prince Albert-Kaboul*, tabac algérien ; enfin, le *Desbagues-Aguila-Réal-Favorita* et le *Royal-Smoel-Club-Maduro*, en vrai tabac russe de Watermaei.

Ainsi s'écoulaient, depuis l'entrée de Charles à la *Bonne Source*, des heures légères qui donnaient à Rose du bonheur, à Charles du réconfort, et qui auraient apporté à la vie de Flagothier de la joie véritable, si... si, brusquement, des circonstances tout à fait ignorées de Rose et encore mal définies par Charles, n'avaient fait perdre à Flagothier sa belle humeur et sa tranquillité.

C'étaient les soirées actuelles de la *Boule Plate* qui faisaient ce bel ouvrage. Jane Reclary y venait régulièrement avec André, une fois son tour de chant terminé ; elle amenait aussi En-Sol-Messieurs plus « beau bel homme » que jamais, devenu son répétiteur en titre et à qui cette situation, précaire, mais honorable, semblait porter bonheur : il exhiba, ce soir-là, une lettre d'un directeur de music-hall bruxellois le priant d'aller le voir le lendemain et se disant disposé à lui offrir, si l'on s'entendait sur les conditions, la place de chef d'orchestre.



« EN-SOL-MESSIEURS »

Flagothier lui prédit la fin de sa période de déveine.

A peine installée à la table de marbre, Jane allumait sa cigarette, réclamait les cartes — et la partie de chasse-cœur s'engageait. D'habitude on ne jouait que les consommations; or, ce soir-là, Julien Rousseau, sans penser à mal, proposa de mettre la partie à vingt sous, pour « intéresser » le jeu. En-Sol-Messieurs demanda à en être; c'était la première fois que ça lui arrivait : à une heure du matin, pâle d'une émotion concentrée, la main tremblante, n'ayant plus un poil de sec, il perdait 17 francs qu'il alla emprunter — en s'efforçant de ne pas être remarqué — à Alembert Picquet, tandis que les joueurs se regardaient mal à l'aise, désolés de la cruauté du dieu des cartes qui élisait une aussi pitoyable victime. On se mit d'accord pour que Julien Rousseau reprît l'argent gagné et le renvoyât, anonymement, à quelques jours de là, avec la rubrique « de la part d'un ancien créancier », au triste En-Sol-Messieurs — non sans avoir pris soin de diminuer la somme de quelques centimes pour que la « restitution » ne se sentît pas trop.

Le lendemain, En-Sol-Messieurs vint conter à la *Boule Plate* sa visite au directeur du music-hall. Ce directeur, un bon Bruxellois, paillard et grand

buveur, l'avait examiné d'un œil de boucher qui évalue le poids d'un bœuf au marché de l'Abattoir, lui avait proposé un chiffre d'appointements qu'En-Sol-Messieurs avait accepté, puis lui avait demandé d'un air engageant :

— Avant de signer, dites-moi une fois, mon garçon : est-ce que vous buvez ?

— Jamais.

— Et... est-ce que vous êtes amateur de petites femmes de théâtre ?

— Je n'y fais jamais attention.

— Alors, mille regrets, je ne peux pas vous donner la place, vous ne saurez jamais faire un bon chef d'orchestre.

En-Sol-Messieurs en était resté consterné et abruti. C'était sa Guigne, celle au Col-Verdâtre, comme disait, à peu près, Flagothier.

Pendant les interminables parties de chasse-cœur qui attardaient ainsi, chaque nuit, la « Bande à Mademoiselle Reclary », Flagothier, sous l'œil de Jane, était gai par saccades ; il avait de la verve comme on a la fièvre. Quand — par exemple, au moment où elle cherchait à pénétrer l'intention qu'il avait en abattant une carte décisive — elle fixait sur lui ce regard qui rarement se posait, il semblait à Flagothier que, sous la courbure des cils, deux nappes de

lumière venaient jusqu'à lui, le pénétraient à la façon dont un faisceau de rayons électriques s'enfonce jusqu'au fond de l'eau d'une rivière; un grand transport muet soulevait alors tout son être vers elle : c'était un don complet de soi-même en même temps qu'un désir, douloureux à crier, de la prendre, de l'étreindre, de la presser contre sa poitrine. Flagothier ne disait rien à personne, ne montrait rien, ne s'avouait rien à soi-même; il goûtait seulement un bonheur profond quand elle daignait rire à l'une de ses saillies. Quant à Jane, toute sa manière d'accepter et de comprendre la vie mettait entre elle et ce joyeux marchand de cigares un tel espace qu'elle ne s'avisait jamais de remarquer, dans l'attitude d'Odon, ce qu'une femme, dont la curiosité aurait été éveillée, eût pénétré sans effort.

Flagothier comptait, avec une nervosité malade, le nombre de jours que Jane passerait encore à Bruxelles; le soir où il apprit que son engagement venait d'être prolongé d'une quinzaine, il en fut d'abord indiciblement heureux; puis, tout de suite, il s'affligea inexplicablement...

A la *Bonne Source*, il se montrait maintenant taciturne, inquiet, tyrannique et vindicatif; il ne touchait plus à son violon; Rose s'étonnait : pourquoi toujours cette affectation de ne pas entendre quand elle

lui parlait, ces soubresauts d'homme agacé quand elle lui offrait ses soins, ces rebuffades quand elle s'empressait autour de lui?

« Je sais pas qu'est-ce qu'il a depuis cinq ou six jours, dit-elle un matin à Charles : il me regarde pas plus que du lait battu. »

Charles fit un geste d'insouciance :

— Tout le monde n'est pas tous les jours de joyeuse humeur, dit-il bonnement.

— Ça est encore vrai, conclut-elle rassurée : on a tort de toujours se faire des idées, comme si on n'aurait déjà pas assez de ruses sans ça...

Cette semaine-là, M^{me} Fampin eut une aventure. Elle rentrait sans méfiance comme d'habitude, vers les 3 heures du matin, chez son amant le tripier, lorsqu'elle reçut de ce digne homme, brusquement exaspéré, une volée exemplaire; un coup de poing, s'égarant dans la dégelée, porta sur l'œil; la poche inférieure d'icelui se tuméfia instantanément, tel un pneu gonflé d'une main sûre, tandis qu'un cercle allant du violet pâle au bleu foncé entourait tout l'organe visuel.

Ainsi marquée du sceau concubinal, M^{me} Fampin, résignée, passa une heure devant sa glace à maquiller son œil malade. Elle crut, après un savant travail, être parvenue à réparer du poing de son amant l'irré-

parable outrage et, forte de cette illusion, elle se rendit au café de la *Boule Plate*, anxieuse de l'accueil qui lui serait fait.

Dès son entrée, Alembert Picquet, le « bosse », s'enquit — ça se voyait donc ! — avec un vif empressement où une roublardise vraie se mêlait à une compassion fausse.

— Ça m'est arrivé ce matin en faisant mon ménage, dit M^{me} Fampin : je suis tombée sur l'angle d'un fauteuil dans ma salle à manger.

Alembert Picquet la félicita : assurément il valait mieux tomber sur l'angle d'un fauteuil que sur un coup de poing, rencontré par hasard, au coin d'une discussion de ménage.

Les deux garçons de café l'approuvèrent avec hypocrisie, tandis que la pauvre M^{me} Fampin, démontée, courait cacher à la cour les pleurs de colère et de désespoir qui, telle une pluie malencontreuse détrempant et gâchant un mur récemment caressé par le pinceau d'un *façadeklacher*, emportèrent le savant et frêle maquillage de ses beaux yeux.

Mais cette journée devait être celle des malheurs : à 10 heures, une dépêche apprenait à M^{me} Fampin la mise en faillite de M. Charles Marcquebreuq, le gros éleveur de Perwelz, habitué du café de la *Boule Plate*, qui avait eu plusieurs fois des bontés pour elle.

M. Charles Marcquebreuq représentait pour M^{me} Fampin un certain nombre de dîners fins dans les bons restaurants ; c'était un capital figuré par des tournedos Rossini, des salmis de bécasse et du Saint-Marceaux en carafes.

La faillite de M. Charles Marcquebreuq effaçait d'un seul trait de plume tous les menus à venir : M^{me} Fampin fut sincèrement désolée. Elle pleura de nouveau, ce qui l'obligea à rentrer encore une fois chez elle.

Son maquillage refait, elle entreprit sa quotidienne tournée dans les cafés d'amis, démangée du besoin de faire part de son malheur. Ce fut navrant et cocasse. Aux Trois Suisses, elle s'arrêta d'abord devant la table du critique à l'asticot, acceptant d'un air triste la consommation tout de suite proposée ; elle prononça, en s'asseyant d'une seule fesse sur la chaise, pour ne pas y moisir :

— Eh bien, qu'est-ce que vous en dites ?

Le critique, légèrement interloqué de la franchise de cette interrogation, répondit :

— Je dis... que ce n'est pas ordinaire. Où avez-vous ramassé ça?... Vous devriez mettre un bandeau pour sortir ; on a si vite pris un froid...

— Oh ! oui ... mon œil ! Ce n'est rien ; je suis tombée sur l'angle d'un fauteuil dans ma... mais il ne

s'agit pas de cela ; je voulais parler de M. Marcquebreuq.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé à Marcquebreuq? Est-ce qu'il est tombé aussi sur un fauteuil?

— Non, fit-elle avec quelque impatience; il vient d'être déclaré en faillite...

— Ahbah !

— Il était trop bon, trop confiant. On l'a roulé, Quel malheur!

— Ah! oui, pour un malheur, évidemment, c'est un malheur...

Cependant Flagothier arriva; il s'assit auprès d'eux, ayant cependant froncé le sourcil quand il eut vu M^{me} Fampin.

— Eh bien, se pâma-t-elle, on vous l'a dit, n'est-ce pas? Quel coup!

— Sacristi, oui, pour un coup, c'est un fameux coup, grimaça méchamment Flagothier. Celui qui vous a mis celui-là n'avait pas les mains en pâte de speculoos!

Suffoquée par cette apostrophe, M^{me} Fampin s'en alla : les larmes revenaient, impossibles à endiguer sous le rebord meurtri de la paupière endommagée.

Elle s'enferma trois jours chez elle; trois jours qu'elle passa à surveiller, dans tous les miroirs de la triperie, la guérison de son organe.

Elle avait entendu parler de la fête projetée à la *Boule Plate* : André venait de recevoir l'Ordre du Lion et du Soleil, lui envoyé de Téhéran par les soins d'un secrétaire d'ambassade avec qui il avait fait jadis la noce à Bruxelles ; la colonie de la *Boule Plate* avait décidé de célébrer, le mercredi suivant, après le théâtre, par une cérémonie bachique et tintamarresque, cet événement heureux. Et M^{me} Fampin tenait à en être ; elle eut la satisfaction de voir le halo de son œil décroître progressivement ; elle connut une grande joie quand elle fut convaincue qu'elle serait présentable pour le soir dit.

Quand elle arriva à la *Boule Plate*, un peu avant minuit, elle trouva le comptoir garni de fleurs et la salle réservée tendue de drapeaux belges et persans ; des lanternes vénitiennes s'accrochaient aux lustres. Sur une table, dans des corbeilles, des couques, que Flagothier avait fait venir de Dinant, figuraient l'Ordre du Lion et du Soleil.

C'était Flagothier aussi qui avait recruté six musiciens de l'orchestre de l'Alcazar ; il les avait groupés sur le billard : deux pistons, une contrebasse, une clarinette et la batterie ; lui-même, violon au poing, attendait l'entrée d'André et de Jane pour donner le signal de la *Brabançonne*.

M^{me} Fampin fut enthousiasmée ; elle s'enfila de ci

de là quelques consommations pour se mettre en train; chacun — son accident oculaire étant depuis trois jours la fable de la *Boule Plate* — constatait que toute plaie fâcheuse avait disparu et la félicitait, avec quelque ironie, « sur sa bonne mine ».

Le journaliste à l'asticot, qui commençait décidément à en pincer pour elle, dévalisa à son intention, *Yè-de-fleur-dérangeie*, la fournisseuse attitrée des amoureux « comme il faut » qui fréquentaient la brasserie.

— C'est donc entendu, résuma Flagothier à Julien Rousseau : sitôt la *Brabançonne* finie, tu prends la parole et tu lui pousses le discours.

— Si ma quinte est venue d'ici là, dit Rousseau; je la sens, elle ne se décide pas à sortir.

— Ce serait rater un effet, dit Flagothier, contrarié.

Mais un brouhaha monta de la rue où les badauds stationnaient, regardant à travers les carreaux les préparatifs; le coupé de Jane Reclary stoppait devant



la *Boule Plate*; avertie par Flagothier, elle avait gardé son costume de concert, à l'étonnement du cependant toujours imperturbable André; ses bras magnifiques et ses épaules rondes frissonnèrent un instant au froid de la nuit; d'un bond elle pénétra dans le café, étourdissant du frôlement de ses dentelles, de l'odeur de sa chair pâle et nue, Flagothier debout sur le seuil :

— Votre bras à Madame, Monsieur André..., criait-il.

Elle traversa comme une apparition de féerie, la première pièce, excitant les chuchottements admiratifs des humbles consommateurs d'icelle et faisant éclore ces « *regarde une fois!* » qui créent, à l'usage des Bruxellois de carrière, le verbe *regarer*.

Déjà debout devant les musiciens, Flagothier avait son violon sous le menton.

— *Brabançonne*, Messieurs!

L'hymne national, avec la sonorité canaille et crispante d'une musique de parade, à la foire, ébranla le vieux café, de la cave au grenier.

André, d'abord ahuri, comprenait enfin les choses, en voyant les décorations en couques de Dinant, en entendant l'hymne persan succéder à la *Brabançonne*. Son âme de fêtard se réjouit : il cria un hurrah qui ressemblait à un cri de guerre, à tue-tête, dans le

tumulte des pistons déchainés, pour s'exciter à la rigolade.

Cependant Julien Rousseau, ayant revêtu, par-dessus ses habits, un riche manteau asiatique loué chez Léone Favier, et enfoncé sur sa tête un fez, s'avancait solennel et, s'inclinant devant André :

— Mon gracieux souverain m'a chargé, dit-il, en dépliant un parchemin, de vous congratuler au nom de ses ancêtres Kadjars.

— *En traldaldi en tradaldaar*, fit le chœur, stylé.

— Je croirais manquer aux plus élémentaires convenances diplomatiques, continua l'orateur, si je ne vous affirmais pas que je suis en proie à la plus vive émotion en m'acquittant de la tâche...

Il ne put en dire plus ; un accès de toux l'arrêta, suffoquant et lui bleuit la face. Il se retira, désolé, les larmes aux yeux, faisant signe de la main que ce n'était rien, tandis que, afin de ne pas rendre la scène plus pénible encore, chacun faisait semblant de n'avoir rien vu, parlait haut et creux, pour parler.

Du reste, la diversion ne tarda pas : une étrange musique déchira la nuit paisible de la rue.

— Ma surprise à moi, cria Jane à Flagothier interdit : toute la troupe du Palais d'été!

— C'est toi qui as trouvé ça, dit André tout à fait enthousiasmé : bravo ! Eh bien, alors, du champagne,

du champagne et encore du champagne... et des sandwiches et du foie gras. Flagothier, mon ami, vous allez vous occuper de cela.

— Je vais aviser M. Desbagues, répondit Flagothier, de l'air d'un maître d'hôtel qui s'empresse.

André tomba dans les bras de Jane qu'il embrassa longuement, la mordillant dans le cou, à l'endroit où frisottaient quelques cheveux crespelés, échappés au peigne, tandis que les seins de Jane s'écrasaient sur sa poitrine.

Flagothier fut témoin de l'étreinte imprévue, brutale comme une possession; lui qui faisait métier de rire de la puissance des femmes, de leur empire et de leur séduction, il trembla de la tête aux pieds, la bouche sèche, les jambes fauchées, comme si on lui eût porté une bourrade au creux de l'estomac. Il se ressaisit promptement, devant tout ce monde; mais pas assez vite pour qu'en se retournant il ne remarquât, braqué sur lui, brillant d'ironie, de surprise et de joie, l'œil de M^{me} Fampin, non plus l'œil à la sauce coup-de-poing qu'il avait si méchamment blagué trois jours auparavant, mais un œil net, bien ouvert, un œil investigateur, un œil photographique qui, sans nul doute, conservait les empreintes aussi bien qu'il savait les recevoir...

Déjà la salle réservée et le billard étaient envahis;

la troupe petit à petit s'amenait : c'étaient les exécutants tout à l'heure entendus dans la rue, à savoir les clowns musicaux Stebb, noueux, cagneux et anguleux, dévastés par les fards, le plâtre et les grimaces, l'un jouant de l'accordéon, l'autre faisant grincer une pochette; les jolies duettistes Villempré et Sarah, pareilles à deux jeunes filles du meilleur monde égarées dans cette déjà tumultueuse bousculade; le Russe Tcherkof, brandebourgs et bottes molles, dompteur de chiens de Sibérie, un bel homme tout en barbe, dégageant une odeur de chenil, de graisse et de viande crue; Corcorano, le roi du fil de fer, ayant l'air de marcher sur des œufs et de faire, sur le plancher, des prodiges d'acrobatie et d'équilibre pour ne pas s'étaier; the Runkbar-quatuor, quatre Anglaises, la peau brûlante, petites, sèches et presque décharnées, fillettes mal poussées, créatrices de la «danse du miroir»; Courlantis, le joyeux troupier, — « l'homme qui aurait fait rire M. Woeste » disait l'affiche, lugubre, l'œil chaviré, le menton hérissé de poils rudes, qui tout de suite se mit à battre une verte dans un coin, en attendant que le buffet fût improvisé et que le champagne coulât. Il vint encore un nègre siffleur, une naine, dont les mains ratatinées étaient glacées et qui parlait comme une personne vortement enrhubée du zerbeau, puis un Monsieur en habit que

personne ne connaissait; large et plastronnant, avec un bec et une voix de perroquet, il ne se fit pas présenter, mais il but, mangea et daigna même applaudir d'un bravââ supérieur et lassé, quand on chanta.

Car on chanta : chacun y alla de la petite spécialité de son répertoire; ce fut drôle, gentil et cordial, sans rien de crapuleux et d'orgiaque: une honnête débauche de père de famille, telle que pouvait l'accepter la bohème bourgeoise de l'endroit.

La gaieté des liqueurs et des vins enlevait les âmes, s'épanouissait sur les faces en rires sonores; la colonie de la *Boule plate* sentait tout le plaisir d'être pour quelque chose dans un événement qui resterait mémorable et fameux dans les fastes du vieux café.

La fête, en effet, fut complète : il y eut bal; jusqu'à l'heure « où le *vruuge merkt* s'impose », on se marcha sur les pieds et les couples tournèrent, enlacés, malgré les avertissements et les menaces de la patrouille de nuit avec laquelle, sur le trottoir, Alembert Picquet tint de longs palabres, arrosés de *vieux système*.

Flagothier avait du bonheur plein le cœur; dès l'entrée, Jane, enfin, avait remarqué son trouble, le désir qui lui sortait des yeux...

Et tranquillement, systématiquement, savamment, elle s'était mise à « l'allumer », par dilettantisme pro-

fessionnel, sans but — oh ! que non ! — pour le seul plaisir de s'occuper. A cause de son âme de fille, elle aimait éprouver son prestige sur les hommes, comme on mesure la force de ses muscles en tapant, pour deux sous, sur la tête du nègre mécanique. Cela faisait partie de sa santé, elle « s'entretenait l'œil », disait Charles, qui s'y connaissait et qui, depuis le premier jour, avait situé, catalogué et classifié ce spécimen de la galanterie de la petite rampe.

Maintenant, voluptueuse, elle valsait avec Flagothier, lui soufflant dans les moustaches son haleine tiède, laissait filtrer sous ses cils le regard tendre de ses yeux d'aigue-marine, un regard mystérieux de quasi-pâmoison. Ce furent pour lui des minutes inoubliables, dont la griserie le pénétra jusqu'aux moelles.

M^{me} Fampin surveillait le jeu, sans que Flagothier, à cette heure, s'en doutât. Elle ne s'y était pas trompée un seul instant; elle entrevit pour Flagothier des déconvenues et des amertumes qui lui vaudraient à elle, des joies sérieuses, vengeresses, bonnes à savourer longuement.

Et tout le plan d'une lettre anonyme s'organisait dans sa jolie tête blonde, tandis que, le petit doigt en aile de pigeon sur sa coupe de champagne, pour

faire valoir le strass de son unique bague, elle trinquaît avec Charles et Julien Rousseau.

Charles, un peu étonné, regardait du coin de l'œil Flagothier et souriait pensivement, se reportant à des choses lointaines.

Sans qu'il s'expliquât cette association d'idées, le souvenir du chien agonisant dans de la neige, de la bave et du sang, sur son lit de feuilles pourries, lui revenait, heurtait brusquement la paroi de son cœur, de ce coup qu'il connaissait bien : un petit choc bref, sourd et profond.

CHAPITRE V

Le surlendemain du jour où s'étaient passés les événements relatés au précédent chapitre, Charles Lévé de Gastynes traversait le magasin, lorsque Rose, debout derrière le comptoir, l'arrêta d'un mot :

— Je voudrais vous dire quet'chose, si vous avez cinq minutes, Monsieur Charel.

— Dix et encore dix « tout près », si ça peut vous faire plaisir, répondit Charles, à qui l'idiôme de Madame Rollekechik commençait à devenir familier.

Elle hésita quelques secondes, puis :

— C'est un secret, dit-elle, je voudrais une fois parler rien qu'avec vous ; justement Odon est en courses...

Il la regarda un peu étonné.

Elle se troubla, sortit une lettre de la poche de sa jupe.

— Voilà une lettre d'anonyme qu'on m'a envoyée. Je peux vous la montrer. J'ai confiance avec vous... Voilà déjà deux jours que je l'ai dans ma poche.

Charles lut, sans grand étonnement :

Si vous voulez écouter les conseils d'une personne qui vous porte de l'intérêt, vous ferez bien de venir un soir à la *Boule Plate* ; vous verrez comment votre mari fait la cour à une rou-lure de café-concert qui le fera devenir zo-ot. Prenez garde. Il est en train de dépenser son argent pour elle et le vôtre aussi et il se moque de vous, comme d'une sardine derrière une malle. Mais dépêchez-vous, parce que, dans quelques jours, cette p... quitte Bruxelles.

(S.) Quelqu'un qui a pitié de vous.

Charles avait lu d'un coup d'œil. Mais il se donna l'air de déchiffrer difficilement, pour avoir le temps de réfléchir. Rose épiait son visage.

— C'est une lettre anonyme qui vaut ce que valent toutes les lettres anonymes, dit enfin Charles, en lui rendant le papier.

— Alors, vous ne savez *de* rien ?

— Je suis plus surpris que vous, Madame Rose.

Elle leva sur lui ses grands yeux purs. Et d'une voix grave, qui tout à coup se mouilla :

— Vous dites pas la vérité, Monsieur Charel ; c'est pour pas me faire de la peine ; eh bien, écoutez : vous avez tort ; je suis pas une femme qui embêterait son mari parce qu'il aurait une « bountje » pour une autre femme ; seulement je voudrais bien que vous me disiez oùs' que ça en est, pour savoir qu'est-ce que je dois faire...

Charles se lança dans une phrase difficile :

— L'auteur de cette lettre anonyme, dit-il, ne sait même pas comment on doit les écrire, pour qu'elles fassent du mal ! Car, enfin, une lettre anonyme n'a pour but que de faire du mal à celui ou à celle à qui on l'adresse ; or, on vous dit, dans celle-ci, que la femme en question quittera Bruxelles dans quelques jours ; alors, étant donné que c'est la suite possible d'une aventure qui est de nature à vous inquiéter pour Odon et non pas le fait d'une amourette qui se présente dans tous les vieux ménages, même les meilleurs, la bonne personne qui vous a adressé cette lettre a perdu son temps et ses peines, sans compter son timbre de deux sous.

Cette réponse, plutôt pénible, fit sur Rose l'effet que Charles n'en attendait pas.

— Vous broubelez, Monsieur Charel, fit-elle, avec un brusque mouvement des épaules : vous connaissez la « bonne personne » qui a écrit la lettre d'anonyme... et l'autre aussi.

Il voulut protester.

— Il ne faut pas vous tromper sur ce que je vous dis, poursuivit Rose. Si on me demanderait quelque chose que je peux pas dire sur une amie de moi, je ferais comme vous : je saurais aussi me taire. Mais, avec Odon, ça n'est pas la même chose. Je connais si

bien comment on doit faire pour avoir du chemin avec lui ; nous autres femmes nous ne savons pas empêcher que nos hommes aillent faire des bêtises ; pourvu que ça dure pas, on est encore heureuses... Je veux pas que mon ménage soit en l'air ; voilà tout ! Je n'aurais même pas regardé après cette lettre d'anonyme ; mais je vous ai déjà parlé que j'avais remarqué comment *il* est depuis quinze jours... De nous autres deux, ça est lui qui est un enfant ; mettez-vous à ma place : est-ce que ce que je dis n'est pas juste ?

Charles essaya encore de se cantonner dans la neutralité. Alors elle lui parla avec tendresse, dans la sincérité de son cœur :

— Vous n'êtes pas un locataire ordinaire, Monsieur Charel. Depuis que vous êtes venu ici, je vous aime bien, parce que vous êtes gentil et plus intelligent que nous autres. Alors je me suis dit comme ça : « A qui est-ce que je peux demander un conseil ? Pas à Madame Cécile : celle-là saurait pas tenir sa langue ; pas non plus à notre cousin Périnet... »

— Ah ! non ! cria Charles.

— Alors, je n'ai plus que vous. Vous n'êtes pas obligé, mais si vous avez un peu d'estime pour moi... J'ai réfléchi à ça pendant deux jours et maintenant je viens vous dire : puisque vous n'êtes pas un sale

égoïste, dites-moi qu'est-ce que vous savez et qu'est-ce que vous pensez!

Ses beaux yeux, malgré elle, s'emplirent de larmes. Charles fut frappé et ému de la simplicité de cette confiance qui s'offrait, autant que de l'honnêteté et de la sagesse de cette âme sans apprêt.

— Qui est cette femme de théâtre qui va tous les soirs à la *Boule Plate*? reprit Rose.

Ce n'était pas trop s'avancer que de dire le nom.

— Il y a une actrice qui vient souvent et qui s'appelle Jane Reclary, dit-il.

— Une femme avec de la peinture dessus : c'est bien ça qu'il lui faut... Est-ce « elle »?

— Je n'ai rien remarqué, dit Charles.

Et, comme Rose le regardait d'un air dépité et incrédule :

— Ecoutez, ma chère amie (c'est la première fois qu'il l'appelait ainsi), ne me questionnez plus aujourd'hui; vous avez réfléchi deux jours avant de me parler : vous pouvez bien me donner quelques heures pour vous répondre. J'observerai Odon et les personnes qui viendront ce soir à la *Boule Plate*; je verrai s'il y a quelque chose...

— Oh ! il y a quelque chose...

— C'est possible... et quand j'aurai bien vu, quand je me serai bien informé, je vous dirai... ce que je

penserai qu'il faut vous dire pour empêcher votre ménage d'être « en l'air ».

Elle lui tendit sa main grassouillette qu'un peu de fièvre faisait brûlante.

— Je vous remercie, Monsieur Charel, dit-elle.

Son beau sourire était revenu.

— Pourquoi est-ce que des femmes comme ça ne restent pas dans leurs théâtres pour faire leurs grimaces? dit-elle sans colère, comme si elle se parlait à elle-même; quand elles en sortent pour venir embêter les braves gens, on devrait les faire voler flac par la fenêtre pour ne pas salir les escaliers...

La partie de cartes fut particulièrement animée à la *Boule Plate*. Flagothier avait sa verve des meilleurs jours. On fit une table de dix, un chasse-cœur monstre, avec un jeu de whist. En-Sol-Messieurs, la peau encore cuisante d'avoir été échaudé ainsi que nous l'avons rapporté, ne prit part au jeu que pour tenir la comptabilité; on lui octroya, par acclamation, aux frais de la masse, « le verre du marqueur », un double litre qui trônait, depuis des années, comme une pièce de musée, sur l'étagère du buffet.

Julien Rousseau, obligé de crier pour se faire entendre dans le concert de vociférations qui soulignait chaque levée, abandonna le jeu dès la deuxième

partie. Charles fit comme lui : les deux jeunes gens s'attablèrent à l'écart ; et, tandis que la bruyante partie se poursuivait, ils causèrent en amis.

Amis, ils l'étaient devenus, rapprochés par la culture de leur esprit, par des façons communes de considérer les gens et les choses, par la ressemblance de leur nature, que l'approche de la quarantaine assagissait.

Miné par la maladie au point que personne ne s'illusionnait sur la possibilité d'une guérison, Julien Rousseau était orphelin : tous ceux des siens qu'il avait aimés s'en étaient allés du mal dont il s'en allait à son tour. Il vivait d'un travail de secrétariat de banque. La *Boule Plate* lui était précieuse ; la diversité et la multiplicité des types qui y défilaient amusaient son esprit observateur, railleur et perspicace ; il s'y sentait entouré de sympathies sincères. Cet estaminet était, pour lui, devenu un foyer : il s'y réfugiait, dès le soir venu, à l'abri des courants d'air, douillettement blotti dans « son » coin, ayant chaud, buvant des grogs et fumant des cigares fins — son seul luxe.

L'idée de la mort lui était odieuse ; il s'auto-suggestionnait pour l'écarter et, comme tous ses confrères en phtisie, il y parvenait presque complètement. Il était seulement exaspéré des quintes de

toux, de plus en plus longues et fréquentes, qui le secouaient; il faisait, pendant les crises, claquer ses doigts osseux, en des gestes de rage fiévreuse.

Quand l'accès était terminé, il disait, d'une voix sans timbre, de la voix d'un homme qui, s'étant évadé d'une fosse, revient à la lumière, une phrase, toujours la même : « Chiens de microbes, ils ne finiront donc jamais d'aboyer ! » Et, brusquement, il annonçait des projets pour l'époque très proche où il serait tout à fait bien, faisait en gestes et en paroles une dépense de forces imprévue, comme pour s'étourdir, se prouver à lui-même que la vie était toujours là.

Pour lui, Charles avait senti grandir en son cœur, lentement et sûrement, une affection fraternelle; ils échangeaient leurs impressions avec l'abandon tranquille et la confiance bienfaisante que l'amitié crée entre hommes.

Comme Flagothier criait en patois de Dinant des choses qui faisaient rire toute la table, Julien souffla à Charles :

— La Reclary lui a dit hier qu'elle le trouvait très drôle quand il parlait wallon. Si elle en exprimait le désir, il apprendrait le pahouin, pour qu'elle daignât sourire.

— Tu le crois vraiment si « pincé » ?

— Jusqu'à l'irresponsabilité, jusqu'à l'idiotisme :

il est compénétré. Il est temps qu'elle s'en aille.

— Et tu crois, comme moi, qu'elle n'a pas marché?

— Elle ! Tu ne la connais pas. Il faudrait qu'elle ait le béguin, ce qui n'est pas, ou qu'il ait de l'argent, ce qui n'est pas non plus ; lui boulotter son fonds de tabac, ce n'est vraiment pas la peine pour une femme ayant l'appétit qu'elle a. Quand elle sera partie, il pourra tâter son être moral pour vérifier ce qu'elle lui aura laissé d'intact : il ne trouvera pas grand' chose.

La partie, cependant, se poursuivait : la plupart des joueurs furent successivement éliminés ; seuls deux perdants demeurèrent : André et Odon.

— Je vous joue le tout en cinq sec à l'écarté ! proposa Odon du ton d'un héraut lançant un défi.

Des hurlements sauvages accueillirent la proposition, car on hurlait pour s'exciter, pour donner, à défaut d'enjeux en argent, du prix à la partie.

— Ça va, répondit André, avec l'air concentré, la gravité d'un homme qui va mettre sa fortune sur les cartes.

— Il y en a pour treize francs quatre-vingt-cinq centimes, avança avec un respect craintif le garçon peigné à l'eau.

Jane se serra contre son homme, toute chauffée de cette passion factice, de ces désirs excités pour la rigolade. Les autres firent cercle et les cartes furent

données et abattues dans un recueillement. Odon, quatre fois de suite, eut dans son jeu ou retourna le Roi.

— « Charel Lowis Van Cutsem, den brugendrooier van t' Sovelzineke », annonçait chaque fois Alembert Picquet, tandis que la galerie, portant la main aux tempes, s'inclinait en un salut militaire.

Mais, si Odon avait le roi, André faisait le point.

— Nous sommes égaux : *ego sum*, comme disent les gens qui savent le latin, cria Odon.

Enfin, il abattit un jeu de cinq atouts.

— Dans les patates, Monsieur André, vous êtes dans les patates !!

Ce fut une frénésie d'acclamations ; ce furent des bras levés, des verres « sonnés » sur le marbre, des pieds frottant le parquet, un roulement de tumulte qui courut jusqu'au bout de la rue déserte, immobilisa un instant, sur le trottoir, la ballade songeuse et mélancolique du garde-ville du quartier.

André reçut des poignées de main condoléantes, feignit un désespoir profond, injuria le ciel et les enfers.

Puis, il tira son boîtier à or, en forme de montre, en fit glisser un louis : on poussa des murmures d'admiration sacrée. Pour une montre épatante, eh bien, vrai, ça, c'était une montre épatante !

Flagothier avoua qu'elle dégottait rudement sa montre à lui, celle qui marquait les années bissextiles. Tout le monde « mécanisait » André de questions. Est-ce que ça se vendait couramment au *Nul-s'y-frotte* ? Est-ce que ça marchait longtemps ? Y avait-il un secret ? Fallait-il dire des mots ou bien est-ce que n'importe qui, du premier coup, en poussant sur le bouton, pouvait faire sortir des pièces ? Combien de fois par semaine fallait-il la remonter, cette montre ?

Elle passait de main en main : chacun renchérisait sur le voisin. Le garçon peigné à l'eau en était abruti et médusé ; planté devant l'objet miraculeux, oubliant le reste du monde, il était complètement rebelle aux appels d'une clientèle assoiffée.

— Garçon, finit par hurler le journaliste à l'asticot, la dernière fois que j'ai été à Saint-Gilles, j'étais mieux servi qu'ici !

Il fallut cette apostrophe énergique pour décider le garçon à reprendre son service.

En revenant à la *Bonne Source*, seul avec Flagothier, Charles se décida.

— Dites donc, Flagothier, il m'a semblé ce soir que vous en pincez un peu pour la jeune beauté qui honore l'argent d'André de son amitié. Est-ce que j'ai eu la berlué ?

Il répondit :

— Je me ferais couper en morceaux, Monsieur André, si ça pouvait être agréable à la personne dont vous parlez.

— Jeu dangereux, mon camarade : elle ne vaut pas cher, la dame, ou bien elle vaut très cher, ça dépend comme on veut l'entendre.

— Elle serait la dernière des dernières que je ne pourrais pas être autrement que je suis. Toute la journée, je regarde l'heure en attendant le moment d'aller à la *Boule Plate*.

— Et si un bon ami, quelqu'un qui ne craindrait pas de vous faire de la peine pendant un moment pour éviter qu'il arrive du vilain, si ce quelqu'un là essayait de vous faire changer de café?...

— Il lui tomberait de suite sur la figure une baffe comme un pain de deux sous, pour lui apprendre à se mêler de ce qui le regarde.

— Au moins on sait à quoi s'en tenir, dit Charles en riant.

— C'est comme ça, Monsieur Charles.

— Pourtant, poursuivit Charles, si votre femme se doutait?... Si elle recevait une lettre anonyme?

Odon tomba de son haut : parole d'honneur, c'était la première fois, depuis que Jane lui avait pris ainsi le cœur, qu'il songeait à Rose ! Il compara le galbe

prestigieux de Jane aux gros charmes bourgeois de son épouse — et, sérieusement, il s'admira d'avoir pu aimer Rose autrefois, il s'étonna qu'elle eût compté dans son existence.

— J'ai déjà assez d'embêtements comme ça, finit-il par répondre, sans que j'aie encore m'embarrasser de ce que Rose pourra dire ou pourra faire ou pourra penser.

— Si on me disait que vous n'êtes pas d'un égoïsme féroce, se contenta de faire observer Charles, qui comprit que ce n'était pas le moment d'« entreprendre » Flagothier, je répondrais qu'on a menti.

— Vous auriez raison, répondit Flagothier sans élever la voix. Mais enfin c'est comme ça, et il n'y aurait plus de pain à la maison que ce serait encore comme ça.

Quand Charles se fut mis au lit, l'insomnie le tint deux longues heures. La brutalité de Flagothier faisait mieux valoir, à ses yeux, la calme douceur, le bon sens tranquille de Rose. Il était avec elle dans ce conflit — et, parole, il se sentait heureux, presque fier, d'être du parti de la femme, probe et bonne, contre l'homme égoïste et méchant.

Cela lui nettoyait et lui aérait le cœur.

Lui qui n'avait pas connu sa mère, qui n'avait pas eu de sœur, s'était fait de la femme, d'après les maî-

tresses nombreuses qui avaient jalonné sa vie, une opinion sédimentaire typique. Il voyait dans les femmes des êtres de lutte, armés de charme, d'adresse et de ruse, rarement désintéressés dans leurs affections. Il avait bien entendu parler de femmes jolies, sages et désirables, filant le lin dans l'encoignure du foyer, mais il n'en connaissait point; sans doute habitent-elles de lointaines provinces, à l'abri du siècle. C'est pourquoi Rose, avec sa belle santé physique et morale, lui apparaissait, malgré ses côtés peuple, exceptionnelle et requérante. Il prenait plaisir à l'évoquer savourant la paisible joie d'une vie d'équilibre, le soir, derrière le comptoir, attendant la rare clientèle attardée, s'appliquant à de délicats ouvrages de fil, dans le magasin silencieux, où, seuls, les Auer de la vitrine brûlaient encore, tandis que l'homme — och cotte! puisqu'il aimait ça... — abattait des cartes à la *Boule Plate*. Charles constatait qu'elle mettait son simple bonheur dans le devoir accompli, et que, pour le défendre, ce bonheur, elle était prête même à la souffrance, faisant tenir tout son code de morale dans cette formule aussi lapidaire que marollienne : « Quand s' qu'on est prop' avec soi-même, c'est le principal... »

Eh bien, oui! il devait exister de par le monde, dans des milieux de lui ignorés, d'autres femmes

dont le cœur était pareil au cœur de Rose, des jeunes filles sincères et belles, faites pour des jeunes gens honnêtes et bien portants. Tout à coup enthousiasmé, Charles se sentait en passe de devenir un de ces jeunes gens-là; il avait conscience qu'agissait en lui, éveillée récemment, une sensibilité neuve; d'ailleurs sceptique immédiatement après, il découvrait à cette sensibilité des origines moins nobles: il la mettait sur le compte d'un célibat qui s'effraie de devenir quarantenaire. N'était-ce pas aussi qu'il sentait le moment venu — à cette heure où il était à peu près parvenu à chasser l'image du chien blessé crevant au coin du bois défeuillé — d'arranger sa vie, de sortir de l'inaction où son âme s'était lentement retrempée, d'employer à des buts utiles les forces maintenant reconquises?

Quand il pensait que c'étaient les exemples de sagesse et de raison donnés par Rose qui avaient orienté son esprit vers ces pentes nouvelles du pays de Logique, il lui venait un élan de gratitude pour elle si bonne, si tendre et si jolie dans sa vulgarité.

Le lendemain matin, Charles, très indécis sur ce qu'il allait dire à Rose, descendit au magasin; il eut la surprise d'y trouver Périnet à qui Rose présentait des échantillons de cigares. Sans voir la figure de

Périnet, qui, pour le moment, disparaissait, comme démanchée au bout d'un col-manchette, dans une boîte de *Veni, vidi, vici*, Charles le reconnut de derrière aux épaules cintrées de sa redingote, à la raie correcte des cheveux gluants de pommade. Le chausseur bascula la tête, la sortit de la boîte, la remit dans son col et, ayant encore une fois respiré l'arôme des cigares, il se vissa un monocle dans l'arcade pour dévisager Charles.

Après quoi, sans une gêne, d'un air de bienveillance, il lui tendit la main :

— Ce ne sont que les esprits médiocres qui connaissent la rancune, mon *châr*, prononça-t-il de sa voix qui suçait les mots comme des « boules de *seiu* ». Pour le surplus, j'ai mis votre sortie — un peu intempestive, que diable... le mot n'est pas trop fort, n'est-ce pas? — sur le compte du jus de la treille... voui... du jus de la treille... voui... de la treille...

Il observait maintenant avec un malaise croissant — voui... voui... — Charles impassible. Mais réflexion faite, Charles ne releva pas « le jus de la treille » ; il se sentait partagé entre le rire et la compassion, pour ce « krotter » en redingote de jeune premier de Charleroi ; d'ailleurs un regard de Rose, auquel il fut heureux d'obéir, le retint.

Il serra la main tendue de Périnet. Chacun eut l'air

d'avoir perdu jusqu'au souvenir de l'incident du « Sabot ». Périnet expliqua comment on doit choisir le cigare fin, quand on sait vivre : c'était pour le moins aussi compliqué que de choisir le *lér'd* anglais. Enfin, après avoir fait ouvrir douze caisses, il arrêta son choix sur des « Mexicanos Amorosos » à 6 francs le cent — pour son garçon de courses, affirma-t-il, lui-même devant revenir la semaine suivante pour son propre assortiment.

Dès qu'il fut parti, Rose questionna anxieusement Charles, du regard autant que de la voix :

— Eh bien, Monsieur Charel ?

— Eh bien, vous pouvez être tranquille, Madame Rose; je ne dis pas qu'il ne s'agisse pas de cette actrice; mais d'abord il ne s'est rien passé entre votre mari et elle — ensuite, ce que disait la lettre anonyme est vrai : elle va s'en aller dans quelques jours et, bien sûr, on ne le reverra plus à Bruxelles de longtemps.

Rose fit la moue, visiblement mécontente :

— Puisque vous ne savez rien de plus qu'hier, dit-elle, je demanderai à mon cousin Périnet; avec celui-là, je saurai savoir.

Il sembla à Charles qu'on pinçait en lui, jusqu'à lui faire mal, une fibre sensible.

— Ce crétin! vous iriez raconter vos chagrins et vos inquiétudes à ce crétin ?

— Un crétin, c'est possible, mais au moins celui-là ne refusera pas de faire gentiment qu'est-ce que je lui demanderai...

Charles ne répondit pas tout de suite : Rose s'occupait à ranger les caisses que Périnet s'était fait ouvrir. Charles aurait voulu être seul pour réfléchir : il comprenait que quelque chose d'anormal lui survenait, mais il ne savait pas au juste quoi. Pour quelle raison la simple idée que Rose se confierait à Périnet, comme elle s'était confiée à lui, le tourmentait-elle de la sorte ? Quel droit avait-il à monopoliser la connaissance des pensées secrètes de la jeune femme, de s'installer, à l'exclusion de tout autre, dans l'intimité du cœur de M^{me} Rollekechick ? Était-ce parce que cet autre s'appelait Périnet que cela lui causait un pareil malaise ? Périnet lui était donc, à ce point, antipathique et odieux ? Ma foi, non : Périnet ne l'intéressait pas, ne l'intéresserait jamais en tant que Périnet... Alors?... alors, était-ce que sa sympathie pour Rose était... plus que de la sympathie?... A cette pensée, il eut un grand battement de cœur : il se découvrait un sentiment qui, la minute auparavant, était encore un secret pour lui-même...

Il perdait la tête ; on entendait le pas de Flagothier monter l'escalier du sous-sol.

— Promettez-moi une chose, Madame Rose, c'est

de ne pas parler de rien à Périnet avant de m'avoir revu.

Elle fit des yeux un signe qui l'engageait.

Flagothier avait l'air d'un dogue qui cherche à mordre. Il salua à peine Charles, trouva tout de suite quelque chose de désagréable à dire à Rose... Charles s'en alla, pressé d'être seul, de s'examiner à l'intérieur, en flânant sur le boulevard.

Ainsi, il était en passe de devenir amoureux de Rose! C'était si drôle, après toutes les réflexions qu'il s'était faites pendant son insomnie, qu'il se mit à rire, à pouffer de rire, par grandes saccades, comme un homme à qui il en arrive « une bien bonne ».

Oh ! son cœur « aéré et nettoyé » ! Oh ! tout son être, soudainement touché de la grâce conjugale, aspirant à de saines et probes affections d'amour ! Dire qu'il songeait il y a quelques heures, à découvrir au fond d'un bourg très ancien, au clocher pointu, dans un jardin de notaire ou de médecin, la jeune fille, belle et modeste qui, en attendant la venue de l'époux, lisait des livres honnêtes sous de grands arbres, au milieu d'une pelouse d'un vert bourgeois à corbeilles de géraniums rouges — et qu'il désirait Rose...

CHAPITRE VI

Vu que la souffrance d'aimer nous rend amers et méchants, Flagothier faisait la vie dure à sa femme. Rose ne se plaignait pas; sa paisible activité continuait à se déployer, comme si rien n'eût été changé dans le cercle étroit de sa besogne coutumière; quelquefois, seulement, elle s'arrêtait au milieu d'un travail, les doigts paresseux, s'attardant à réfléchir avec quelque tristesse: hier, Flagothier avait des yeux de fiévreux, des yeux brillants et mauvais; cette nuit, il l'avait empêchée de dormir, soubresautant et mâchonnant, dans un demi-sommeil, des choses confuses; ce matin il lui avait enjoint brutalement de se taire quand, à seule fin de se changer les idées, elle avait voulu régaler Adla-Hitt du « smoel-recital » coutumier...

Charles, enfin, avait parlé, sous la menace de l'appel à Périnet.

Encore tout ému de la surprise de la découverte qu'il venait de faire dans son cœur, il avait écarté tout projet de se faire aimer de Rose; l'idée qu'il

pourrait être son amant lui apparaissait comme nettement malpropre et imbécile. Malpropre, sous ce toit, à côté de ce mari momentanément égaré et dont il serrait loyalement la main sympathique; imbécile, parce que, précisément, le meilleur du charme de Rose, de ce charme qui l'enveloppait comme d'un bienfaisant effluve, était fait de l'honnêteté de la jeune femme.

Charles se disait avec sagesse que l'assouvissement du désir éveillé dans sa chair ne vaudrait jamais la sensation très douce et très profonde que lui donnait, à de certaines minutes, l'aimantation de son cœur, décidé à ignorer passionnellement Rose. En conseillant Rose dans la phase périlleuse par où son ménage passait, il pénétrait dans sa confiance et dans son intimité — et de cela seul il éprouvait suffisamment de joie.

Il avait donc « avoué » Jane Reclary et avait donné des détails sur l'aventure, en affirmant à Rose — d'un ton si sincère qu'elle le crut sans une hésitation — que rien ne s'était passé entre cette femme élégante, aux goûts dispendieux, au cœur de trafiquante et Flagothier sans argent et sans audace, et dont le cœur brûlait simplement devant Jane, comme la lampe brûle devant le Saint-Sacrement à la chapelle des Minimés. Oui, Jane avait ensorcelé Flago-

thier, mais Rose le reconquerrait, puisque Jane allait partir sans esprit de retour. Assurément, Jane lui aurait fait beaucoup de mal; mais ce sont là des crises auxquelles tous les hommes sont exposés, trop heureux quand elles se bornent à laisser après elles un chagrin que le temps dissipe et que l'affection sûre de l'épouse guérit. Ce n'est pas à l'âge d'Odon qu'un homme est incapable de se ressaisir; certes il serait aigri par *son* départ; il en souffrirait; il y aurait, pour Rose, quelques mauvais jours à passer; mais existe-t-il une seule femme au monde qui n'ait connu des heures d'inquiétude au sujet de l'affection de son mari, qui n'ait passé par les épreuves de la jalousie... qui n'ait vu, après l'orage, le beau temps revenir?

— Non, protestait Rose; il me fait de la peine mais pas de la jalousie; je l'aime bien, voilà tout; allo, tenez : comme on s'aime dans un bon ménage après dix ans de mariage.

Rassurée pour l'avenir, elle finissait par plaindre Odon avec une bonté de sœur aînée. Elle prolongait des après-midi entières des conversations avec Charles, dans le calme invitant de la boutique. Et, quelquefois, elle s'étonnait : pourquoi, malgré dix ans de vie commune, ne parlait-elle jamais avec son mari qu'à une grande distance de cœur, tandis

que les mots prononcés par Charles venaient familiers auprès d'elle, l'enveloppaient, la pressaient, entraient dans son âme surprise? Jamais la belle humeur de son mari ne l'avait touchée comme la touchait le langage de bonne compagnie de Charles, se laissant aller à un aimable abandon. Si réel — et si affectueux — cet abandon, que Charles, souriant, en arrivait à parler à Rose de ses propres aventures passionnelles d'autrefois, avec plus de réserve, certes, que s'il se fût adressé à un esprit d'homme, mais avec le goût de tendresse que l'on trouve à une demi-confession faite à un cœur de femme...

M^{me} Cécile venait de temps en temps à la boutique « faire clapette ». Ce jour-là, une élégante toque de loutre coiffait sa jolie tête; un ample manteau fourré faisait plus énormes encore son buste et son ventre de guerrière obèse.

Odon était absent; elle trouva Charles et Rose causant dans le magasin.

— Ça est maintenant gentil d'être venue nous voir, dit Rose.

— Och! taisez-vous, répondit-elle ingénûment, j'ai une flemme aujourd'hui! Je savais pas quoi faire chez moi; on peut tout-le-même pas passer tout son temps à jouer piano sur ses doigts de pied...

On causa; elle donna des nouvelles du petit du *stoeltjezetter* du Sablon, qui « venait » tellement bien qu'on voulait le faire déjà *creoltje*, — du fils du vieux rentier Alexis Boesemans, appelé chez le juge d'instruction pour s'expliquer une fois sur ce qu'il avait *scherreweggé* quand il était agent de change. Puis elle fit examiner son manteau, qui lui avait coûté une belle pièce de 600 francs; Charles l'apprécia en connaisseur.

On ne pouvait jamais se trouver avec M^{me} Cécile plus de cinq minutes sans que la conversation portât sur les lieux d'aisances. Cela ne manqua pas. A peine le manteau remisé, elle conta une histoire arrivée le matin même; cette histoire mettait en cause Tiche, un vieux domestique qui ne lui « servait de rien », mais qu'elle gardait parce qu'il avait été pendant vingt ans le cocher de feu son mari.

M^{me} Cécile n'avait jamais eu qu'une querelle avec le défunt : mais cette querelle avait duré aussi longtemps que leur union.

Attaché aux us, coutumes et traditions de son vieux quartier du bas de la ville, feu M. Laermans déplorait voir disparaître chaque jour certaines institutions quasi-constitutionnelles de la vie bruxelloise.

Les W.-C. « geære » anglais le désolaient particulièrement. Il eût voulu que les vieilles maisons

cossues conservassent le *teussche* des ancêtres, le *teussche* à planche de bois sans couleur, poli sous des carresses fréquentes et sous les massages quotidiens des brosses enduites de sable et de savon, le *teussche* patrial dans la gueule duquel, de temps à autre, on jetait un « seiau ».

Le cabinet hygiénique envahisseur était pour lui l'étranger, l'ennemi. Jusqu'à la fin de sa vie, cramponné — si nous osons ainsi nous exprimer — aux bons vieux lieux de son enfance, il parvint à empêcher sa femme, qui ne craignait pas d'afficher hautement ses préférences pour les « installations sanitaires » modernes, de faire remplacer les vénérables « commodités » de leur immeuble du Quai-aubois-à-brûler.

Mais, quand M^{me} Cécile fut devenue veuve, elle ne put y tenir : elle résolut de ne plus permettre à ces « stouffers » de Vanderswaelen, ses voisins, de la narguer : elle fit installer, par la veuve Folie, un « buen retiro » luxueux, perfectionné, archiconfortable, avec réservoir de charge, toilette à glace et couvercle basculant : il ne lui manquait que de jouer un air quand on s'asseyait dessus.

Par une concession tardive, mais affectueuse, à la mémoire de son cher mari, M^{me} Cécile défendit à ses « sujets » de se servir de ce cabinet *up to date*.

Or, le matin, se dirigeant vers la porte du sanctuaire, qui donc en avait-elle vu sortir ? Tiche...

— Ouie, Ouie ! fit Rose, épouvantée.

— Ot doume ! il en a eu ! poursuivit M^{me} Cécile. Jouer sur ma patte, ça j'ai fait ! « Un sloebber, ça vous êtes ! » j'ai dit comme ça...

Et s'animant, mimant la scène de l'apostrophe :

— « Vous devez savoir aller au cabinet comme vot' mère vous a appris, je dis. Mais maintenant, je dis, les sujets doivent faire tout ce qu'ils voient faire à les maîtres. Oui, je dis, du temps de vos parents, je dis, on n'était pas si « raffilé », je dis ! Ça ne les a pas empêchés de f... les-z-Hollandais à la porte, en 1830, je dis ! Hein ? Qu'est-ce que vous avez encore à dire ? je dis. — Rien, il dit... Et il est parti en voie. » Si vous auriez vu sa tête, vous auriez aussi su vous faire une pinte de bon sang !

Comme elle finissait son histoire, Julien Rousseau entra pour choisir des cigares. Alors Rose eut l'idée d'une petite débauche : on était si bien dans la boutique bien chauffée, à regarder les passants patauger dans la neige fondue ! Elle déboucha une bouteille de Porto et, tout en devisant, l'on but sur le comptoir, à la prospérité de la *Bonne Source*.

Un vieux homme, grelottant dans une veste au col relevé, un vieux homme à qui ses reins de candidat à

l'ataxie faisaient une démarche de canard malade, franchit le seuil humblement, avec un geste craintif.

— Tenè, un péke, dit Rose. Vous venez pour les bouts de cigares? Prenez seulement, papa.

Et, tandis que l'homme, qui semblait avoir l'habitude, vidait le petit récipient où s'amassaient les bouts tranchés par le coupe-cigare, Rose expliqua que c'était un usage, dans beaucoup de débits, de garder ces déchets pour les « pékes » des hospices, qui en font du tabac à priser ou en bourrent leurs pipes.



Le vieux avait mis sa récolte dans un sachet et se disposait à s'en aller quand la bonne M^{me} Cécile eut un élan :

— Tenez, papa, buvez seulement mon verre, j'en recevrai bien un autre, n'est-ce pas, Rose?

Le vieux, ébahi et balbutiant d'aise, prit le verre, le leva vers la vitrine, cligna de l'œil pour admirer la liqueur rare la liqueur de soleil et s'apprêta à boire.

A ce moment, Odon, qui avait été rôder sous les fenêtres de l'appartement de Jane, rentra.

Il avait sa figure des mauvais jours; il tomba sur la réunion « comme un coup de pied sur le derrière

d'un capucin ». Rose rougit : Odon n'aimait pas que l'on bût au comptoir. Il fronça le sourcil, ne fit pas d'observation à cause de M^{me} Cécile, salua circulairement d'un « M'ssieurs et dames » lent, grognon et inquisiteur. Puis, voyant le péke :

— Un ami, probablement? questionna-t-il avec une ironie méchante.

— C'est un péke de Sainte-Gertrude qui venait pour prendre les bouts de cigares, dit M^{me} Cécile; c'est moi que j'ai demandé de le laisser profiter sur un porto.

— Vous êtes de Sainte-Gertrude, vous? dit rudement Odon au vieux.

Avant de répondre, le vieux, d'un preste coup de poignet, se jeta le contenu du verre dans le gosier, comme si la réponse à faire eût dû lui enlever le droit de boire. Puis :

— Je suis un vieux péke, dit-il, en lançant vers Cécile et Rose un œil qui demandait protection.

— De Sainte-Gertrude? insista Flagothier.

Le vieux se mit à rire d'une petite voix cassée, pour ne pas répondre, en reculant pour gagner la porte.

— Sacré nom de tonnerre, dit Odon à Rose, tu vois bien : c'est encore un de ces vagabonds qui viennent voler la part des honnêtes vieux. Je ne sais

ce qui me retient d'envoyer la servante chercher la police...

Tout le monde protesta.

— Allons, qu'il f... le camp et plus vite que ça!

Il empoigna le vieux par l'épaule, le secoua, ouvrit la porte et, d'une poussée, le jeta dans la rue. Le vieux, le bras en avant, tomba dans le ruisseau.

— Ah ! non, pas ça ! cria Charles, indigné.

Il fit rentrer Odon, assez décontenancé, Odon à qui les deux femmes jetaient des regards brillants de reproches et de colère contenue — et releva l'homme qui geignait : le vieux avait le bras cassé. On le ramena dans le magasin; du monde, déjà, s'était attroupe dans la rue: un médecin vint s'enquérir, reconnut la fracture et, en fiacre, conduisit l'homme à Saint-Pierre. Dans un coin, Rose et M^{me} Cécile, honteuses, secouées par la surprise, se mouchaient et pleuraient à petit bruit. Odon, furieux, excédé, avait disparu dans l'arrière-salle et lisait un journal, affectant de se désintéresser.

M^{me} Cécile s'en alla une demi-heure après, sans prendre congé de lui : accompagnée de Charles, elle passa par l'hôpital où elle vit le vieux déjà installé douillettement dans un lit bien propre, l'air pas trop fâché de l'aventure.

Pour Rose, elle se sentit mouillée des pieds à la

tête d'une sueur d'angoisse quand un agent de police vint l'avertir que le commissaire priait son mari de se rendre immédiatement « au bureau ».

« Un tribunal !.. » ils allaient « avoir un tribunal ! » Elle en était éperdue, muette de consternation...

Ce même soir, dès 9 heures, Flagothier — à charge de qui le vieux avait déposé une plainte régulière — était attablé dans la salle réservée, à la *Boule Plate*, bien que Jane et André ne dussent arriver qu'à 10 heures et demie. Mais, pour lui, Jane était présente : il voyait les gestes qu'elle avait faits hier, là, à cette place, à côté de lui, et les gestes qu'elle ferait tout à l'heure, en levant les cartes, en replaçant sur l'oreille une mèche rebelle, en prenant son whisky-soda, en fumant sa cigarette. La pluie, déchaînée, cinglait les carreaux. Julien Rousseau, fort accablé depuis deux jours, n'avait pas osé sortir, une fois la nuit devenue, à cause de ce temps déplorable ; Charles passait sa soirée au théâtre avec des habitués de la maison et Flagothier se sentait mortellement seul, perdu au fond de ce café lugubre.

Dans la pièce voisine, où deux fois la silhouette de M^{me} Fampin était venue rôder sans se poser, quatre consommateurs pénétrèrent : ils jouèrent aux domi-

nos. Un des partenaires, doué d'une voix déplorable, une voix aigre, criarde, fausse, glapissante, emplissait à lui tout seul les deux pièces d'une musique à faire grincer les dents des morts. C'était un « premier » dans une grande maison de confections du boulevard Anspach, qui se rattrapait, en engu...irlandant son partenaire, de la politesse souriante, obséquieuse et servile dont il était obligé de faire montre, toute la journée, vis-à-vis de la clientèle

— Si vous m'aviez laissé mettre le quatre et cinq, au lieu de poser comme un abruti, je vous garantis que... Vous jouez comme feu ma tante... Vous osez continuer? Qu'est-ce que j'ai fichu au bon Dieu pour être avec vous?... Si vous apportiez seulement à votre posement l'intelligence du chimpanzé... Si vous m'aviez donné la rentrée du blanc...

Pour comble, quatre femmes ivres, quatre colporteuses sorties des sous-sols de la *Pieremanstrootje*, quatre *dettien dikke notjes veui vââf cens*, firent une entrée si tumultueuse, si véritablement crapuleuse, en braillant : *Och, Louitje, pak mijn...!*, qu'Alembert Picquet dut les mettre à la porte, après les avoir menacées de téléphoner à la « permanence ». Ce furent alors des cris, des hurlements, des imprécations, un seau d'ordures jeté à pleine volée dans le café; les



murs, le parquet et le plafond de la *Boule Plate* en demeurèrent éclaboussés.

Odon, la bouche amère et les yeux mi-fermés, finit par être si excédé qu'il sortit, malgré la bourrasque. La rue aussi était lugubre; de rares fiacres couraient au grand trot, en tempête, carapaces noires, luisantes de pluie, tandis que claquaient au vent les toiles cirées détrempées et les cabans des cochers; des vitrines jetaient dans cette eau, maîtresse de la ville, des lumières blanches et crues, en paquets; des passants toussaient dans des flaques, sous des parapluies; Flagothier frissonnait, humidifié jusqu'aux moëlles, mécontent de lui et de tout.

Quand il rentra à la *Boule Plate*, Jane et André venaient d'y arriver; ils jouèrent aux cartes sans entrain.

Odon ne pouvait détacher ses yeux de Jane, André qui, pourtant, était toujours d'humeur égale, paraissait soucieux et triste.

Jane dit : « Après de main, à cette heure-ci, je serai à Berlin. »

Personne ne fit de réflexion.

Brusquement, vers minuit, André se leva.

« Attendez-moi un instant, dit-il à Jane et à Odon. J'ai une course à faire.

— Une course? A minuit? Peut-on savoir? fit Jane.

— Tu sauras tout à l'heure... ou demain. Si on te le demande avant ça, tu diras que c'est un secret. »

Elle haussa les épaules.

— Je reviens dans dix minutes.

C'était la première fois que Jane Reclary se trouvait seule avec Odon Flagothier, face à face. Si elle eût écouté, elle eût entendu battre le cœur d'Odon.

Elle lui demanda, de son air impénétrable, à peine André parti :

— Qu'est-ce que vous avez à me regarder dans les yeux depuis que je suis entrée? Est-ce qu'il m'est resté du noir?

Odon assura son maintien, pesa sur sa chaise, raffermi ses reins.

— Je vous aime, dit-il.

Et aussitôt épuisé, vidé de toutes ses forces, il se sentit défaillir, devenir un enfant.

Elle parut un instant réellement surprise; elle sentit sans doute, à cause de l'attitude et de l'accent, la force secrète, douloureuse et profonde de cette passion, elle fut touchée malgré elle, flattée presque. Puis, le comique de la chose lui apparut : elle eut un soubresaut de rire, lui donna sur la joue une tape de camarade et lui souffla dans le nez la fumée de sa cigarette :

« Vous êtes fou, lui dit-elle. »

Il reprit, d'une voix de condamné :

« Alors... jamais ?

— Mais non, jamais ; mais certainement non !
J'ai un amant, mon cher !

— Je le sais.

— Vous ne vous êtes pas imaginé que j'allais le lâcher pour vous ?

— J'attendrai ; ça ne sera pas long.

Tout d'un coup, elle eut peur ; elle eut la perception que cet homme allait désormais s'acharner, s'attacher à ses pas, encombrer son existence ; elle entrevit un avenir d'embêtements sans fin, à cause de cet amoureux obstiné, bon à rien puisqu'il n'avait pas d'argent.

— En voilà une histoire, rêva-t-elle tout haut, consternée.

Eh bien, ça lui manquait ! C'était bien sa veine ! Ça lui apprendrait à allumer des gens au hasard de la prunelle, à être trop bonne, à passer sa soirée dans des trous comme la *Boule Plate*. Elle fronça le sourcil, exaspérée, brutale :

— Mais, après cet amant-là, j'en prendrai un autre, des autres, lui dit-elle dans la figure, en s'efforçant de ne pas crier ; c'est notre métier, à nous, au théâtre.

Il répéta, d'une voix pâle :

— Je le sais. Mais vous partez après demain ; je ne puis me faire à l'idée de ne plus vous voir.

Elle se révoltait :

— Ce n'est pas vrai, hein? mais c'est une persécution!

— Non, jamais je ne vous persécuterai. Je vous suivrai, voilà tout. Quand vous voudrez que je ne sois pas là, vous ferez non avec les yeux; quand vous aurez besoin de moi, vous sifflez. Je ne puis pas me passer de vous, moi. — Ah! ça n'est pas drôle, allez!.. Quand vous entrez ici, il me semble que votre poignet sort de votre manche, que votre main s'allonge par-dessus la table et que vos doigts viennent prendre mon cœur, l'arracher et le tirer à vous, tellement ça me fait mal. C'est à ce point que, tout à l'heure, je regardais vos mains sur la table pour me convaincre qu'elles ne farfouillaient pas sous mon gilet... je vous jure... je vous jure... c'est comme ça et pas autrement.

— Alors, allez-vous-en; pourquoi vous faire souffrir?

— Parce que c'est bon. Parce que j'aime bien.

Elle leva les bras vers le plafond, jeta sa cigarette éteinte, fit la moue et, plutôt pour se rassurer elle-même, dit tout haut :

— Des bêtises, tout ça. Ça se dit parce qu'on est énervé et, le lendemain, on n'y pense plus...

Puis, tapant ses bagues sur le marbre, et, comme on parle à un gamin qu'on semonce :

— Enfin, vous devez avoir une conscience, nom d'un chien ! Tâchez qu'elle se déclanche. Vous êtes marié, m'a-t-on dit. Retournez auprès de votre femme (il haussa les épaules avec un dédain pacifique) et occupez-vous de vendre vos cigares ! Les belles filles comme moi sont faites pour les gens riches et les grandes toquades comme la vôtre, ce n'est que dans les romans que ça se voit. Je pars pour Berlin ; eh bien, je vous promets que si vous me suivez, je trouverai bien moyen de vous dégoûter d'y rester. Je suis bonne fille, trop bonne fille ; mais il ne faut pas non plus qu'on m'embête trop...

Il répondit, la voix assurée maintenant :

— Ecoutez-moi. J'ai bien réfléchi, je puis vous être utile ; laissez-moi être quelque chose dans votre vie... Je serai votre factotum, votre secrétaire, je mettrai de l'ordre dans vos affaires ; vous gagnez beaucoup d'argent et vous avez beaucoup de dettes...

Elle fit un signe évasif, la réflexion un instant arrêtée sur un chiffre...

— Je m'occuperai de vos créanciers, de vos toilettes, de votre logement, de vos engagements ; vous me répéterez vos rôles ; je monterai la garde autour de vous ; vous ferez tout ce que vous voudrez faire...

Nous ne sommes pas des enfants. Ce que je suis exposé à endurer, c'est mon affaire à moi : la vie est toujours la vie. Vous êtes libre, moi aussi. Quand vous voudrez que je ne regarde pas, je ne regarderai pas ; nul homme ne pourra vous être aussi complètement dévoué que je vous le serai.

— Taisez-vous, voici André !

En effet, on entendait le pas d'André dans la pièce voisine. Flagothier prit aussitôt une autre voix et, comme s'il continuait une histoire :

— Vous comprenez, dit-il, que dans ces conditions là, je ne pouvais garder le costume...

— Et alors ? fit-elle, entrant dans son jeu.

— Alors, le tailleur s'est fâché ; je crois qu'il y aura procès.

— Un procès avec votre tailleur ? s'informa André en ôtant son pardessus. Qui donc est-ce ?

— M. Desbagues, dit-il, lugubre.

— Connais pas.

Flagothier se leva, prit congé. Après son départ, Jane resta muette et songeuse.

— Qu'est-ce que tu as ? dit André.

— Rien, fit-elle, en se ressaisissant.

— C'est ce que Flagothier t'a raconté qui t'a plongée dans ces « combinaises » ?

— Il me racontait des histoires de son tailleur,

fit-elle; je n'ai même pas écouté... Alors, voyons, es-tu décidé? Est-ce que tu viens avec moi à Berlin après-demain?

— Non, dit-il, je ne peux pas.

— Quand viendras-tu?

— Jamais. Je te lâche.

— Ah!...

— Oui.

— C'est tout?... Salement?

— Non. Je ne fais jamais rien salement.

Il lui remit un portefeuille.

— Avec ça, tu pourras coller à la Caisse d'épargne tes appointements de Berlin. Et avec ceci (il tira un écriin de sa poche) tu auras l'occasion de penser quelquefois à moi. C'est la marquise que tu m'as montrée rue des Fripiers, tu sais? On me l'avait promise pour minuit...

— Mon pauvre loulou, c'est toi le meilleur de tous, va!

— Je sais; seulement, je pourrais faire le poirier: il ne tomberait plus rien hors de mon culbutant; il vaut mieux qu'on s'espace...

Il vit alors quelque chose qui le stupéfia: deux grosses larmes coulaient sur les joues de Jane. Il fut si ému qu'il voulut l'embrasser.

— Laisse-moi, fit-elle en se défendant de l'air d'une

femme qui ne veut pas qu'on surprenne son chagrin, c'est déjà fini. La surprise, tu comprends... je sentais bien que ça allait se terminer à nous deux, que c'était nécessaire, mais, vrai, je n'avais jamais pensé que ça se terminerait si gentiment; au moins, tu n'est pas collant, toi; tu es un amour...

Elle le regarda profondément, de ses yeux « miroirs d'or vert, couleur des forêts au printemps » et, d'une voix sombrée :

— On se reverra, tu sais. Il y aura, toujours et partout, un petit morceau de Jane Reclary pour toi, le meilleur.

Elle alluma une cigarette et fuma en silence, les sourcils rapprochés par la réflexion, si préoccupée que — chose inouïe — l'écrin restait sur la table sans qu'elle y touchât dans son enveloppe de papier glacé, barrée de la croix du mince ruban bleu. Rien ne bougeait dans la pièce; les becs de gaz brûlaient avec un sifflement lent et doux.

— Il ne fait pas gai ici, dit enfin André; rentrons, c'est mon avant-dernière nuit...

Alors elle aperçut l'écrin délaissé, l'ouvrit, vit la bague, fit jouer la lumière dans les pierres. Puis d'un mouvement fébrile, elle écrasa la tête d'André sur ses seins et lui baisa les cheveux.

— Je t'aime, dit-elle pleine de joie.

Elle était sincère.

CHAPITRE VII

Quand, le lendemain, couchée aux côtés d'André, Jane s'éveilla, elle réfléchit rapidement. Elle n'aimait pas philosopher ; c'est toujours avec promptitude qu'elle prenait un parti.

Brusquer Flagothier, lui défendre de la suivre, c'était un mauvais plan : il se soucierait peu de sa défense ; elle n'avait aucun moyen de le contraindre à rester à Bruxelles, si son bon plaisir était d'aller à Berlin ; la police ne pourrait même pas la débarrasser de lui, puisqu'il ne la menaçait pas et n'exigeait rien. D'autre part, c'était bien vrai qu'un *factotum* pouvait lui être utile ; elle aurait « pro Deo » un *impresario* à elle, ce qui ne pouvait manquer d'augmenter la considération dont les directeurs des Music-hall l'honoraient.

Et puis ... et puis, n'est-ce pas, Jane ne se faisait guère d'illusions. Elle le connaissait, le dévouement désintéressé des hommes ; ce n'était pas à elle qu'il fallait venir parler gravement d'amour platonique, faire des offres d'amitié fraternelle ! Flagothier,

même en supposant qu'il fût pour le moment tout à fait sincère, ne vivrait pas huit jours à ses côtés sans qu'elle lui accordât ce qu'elle accordait à tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, servaient ses intérêts.

D'autre part, ne lui avait-il pas dit : « Quand vous voudrez que je ne sois pas là, vous ferez non avec les yeux » ; c'était clair cela ; ça ne voulait pas dire tarte à la crème ; c'était une phrase adroite, la seule façon pour lui de faire comprendre les choses...

Tout au moins, Jane, dans sa mentalité spéciale, ne pouvait penser que Flagothier eût envisagé la situation autrement.

La déférence compatissante, un peu attendrie, qu'ont les filles vis-à-vis des hommes qui se ruinent avec crânerie pour elles, la surprenait d'autre part. Ce dévouement aveugle, plus fort que les lois et les préceptes, n'était-ce pas, à tout prendre, un excellent atout dans le jeu compliqué d'une vie de bohème et d'aventure ? Odon n'apportait que ce qu'il avait ; mais, quoi ! il n'était désagréable ni à écouter ni à regarder ; il était vigoureux, intelligent, entendu au commerce, apte à toutes les besognes. Puisqu'il n'exigeait rien que le droit d'aider, pourquoi ne laisserait-elle pas faire ? Sans doute, il se lasserait vite... ; Eh bien, quand il en aurait assez, il s'en irait ; elle serait ainsi débarrassée de lui, sans violence et sans

éclat, tandis qu'à l'exaspérer, à s'entêter à lui crier non, elle risquait de débrayer sa brutalité, elle s'exposait à des histoires — qui sait? à des malheurs véritables; depuis qu'elle était grande fille, c'est-à-dire du jour où elle avait compris que de sa seule beauté dépendait l'existence de luxe et de caprices qu'elle aimait, elle avait toujours eu la peur folle d'être défigurée; l'idée d'un coup de revolver, d'une brûlure au visage la hantait comme l'idée de la mort hante certains neurasthéniques et, plus d'une fois, elle avait cédé à des hommes parce qu'elle avait cru lire dans les yeux les pires desseins.

Vers quatre heures, comme elle sortait de chez elle, elle rencontra Flagothier sur le trottoir. Jamais elle ne lui apparut plus jolie : elle avait la taille serrée dans un manteau d'astrakan qui la laissait mince et fine, mettait autour d'elle une odeur fauve et aphrodisiaque; le visage aux contours fermes, gracieux et volontaires souriait sous la voilette parfumée : c'était toute l'élégance, toute la grâce, tout l'attrait, damnable et exquis, de la courtisane dont la chair précieuse dégage on ne sait quoi de rare, de vicieux et de défendu. Telle, elle incarnait pour lui la magie de l'amour; il éprouvait une admiration adorante; il lui faisait, honteux du peu de son offrande, le don de lui-même. Elle aussi le regardait, le détaillait,

en pleine force, bien découplé, les épaules solides, ravagé par sa passion. Certes, comme impressario, il aurait de l'allure, il « représenterait ».

Elle feignit une gêne, posa sur sa gorge tout à coup palpitante une main légère.

— Qu'avez-vous?... vous êtes émue... pourquoi?

— Je me sens troublée... Ah ! c'est peut-être mal ce que je fais là... C'est sûrement mal... Enfin, j'ai beaucoup pensé...

— Vous acceptez ?

· Tout son cœur ne faisait qu'un bond vers elle.

— Non, je veux réfléchir encore. Je veux aussi que, de votre côté, vous réfléchissiez.

— Oh ! moi !...

— Mais ce ne sera pas une vie... pour vous.

— Puisque je m'en contente.

— Et votre femme ?

Il eut un geste d'infinie lassitude, une imploration de tout le visage qui voulait dire : « Je vous en supplie, ne me parlez pas de ça... »

— Soyez gentil, Odon, dit-elle enfin, soyez gentil, attendez encore.

Il ferma les yeux pour savourer son petit nom, dit par elle pour la première fois.

— Soit, jusqu'à ce soir, dit-il.

— Ce soir ?

— Oui, je serai au théâtre.

Et elle lui tendit la main, qu'il baisa par-dessus le gant parfumé, sa petite main frêle, nerveuse et forte, briseuse de cœurs et de bibelots, apte à la fourberie des caresses qui grisent et qui affolent...

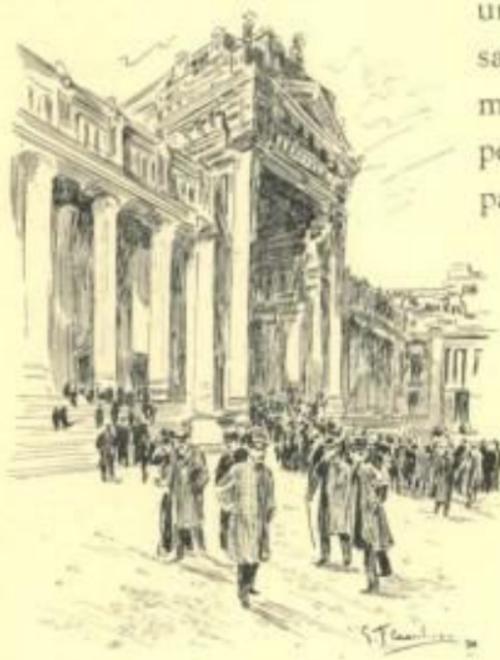
— Il est gentil, tout de même, pensait-elle en s'éloignant... Enfin, sa femme ne m'a pas chargée de le surveiller; si c'est sa manière de faire des bêtises, il est bien libre...

Rose, en se levant, avait trouvé, glissée sous la porte, une convocation, impérative cette fois, du commissaire de police. Son cœur en fut chargé d'un poids. Ils « avaient un tribunal ». Charles d'ailleurs, lui avait dit, qu'elle serait mandée chez le juge.

Ce malheur s'ajoutait à tous les autres. Avoir un « tribunal », lui semblait un stigmaté. Que dirait le quartier ? Quand elle passerait dans la rue, les agents de police la dévisageraient, se demanderaient où elle dirigeait ses pas. Leurs yeux, désormais investigateurs, leur attitude raide et soupçonneuse auraient l'air de dire : « Nous savons que cette femme a eu un tribunal; elle est peut-être la complice de son mari; surveillons-la pour voir s'il n'y a pas moyen de lui faire avoir encore un autre tribunal. » La justice, à ses yeux, était une force redoutable, dés-

servie indifféremment par les gendarmes et les juges, une force mystérieuse avec laquelle il fallait ne jamais se commettre.

Au fond de sa crainte, s'érigéait le Palais, formidable, assiégé par la curiosité malsaine des foules,



un monument écrasant la ville, un monument « que sa petite porte, est-ce pas, madame, est si tellement grande que, de loin, ça paraît ordinaire et que, quand les personnes entrent dedans, on dirait des pouchenelles de chez Toone ».

Il lui semblait que, quand des gens ont eu un tribunal, cela doit se lire sur leur figure.

Des gamins, le matin, tandis qu'elle prenait l'air sur le pas de la porte, crièrent par hasard : « Schuune scholle ! » Elle crut qu'ils la huaient ; elle rentra précipitamment, le cœur serré, épou-

vantée de cette gaminerie qui, la veille, l'eût fait rire.

Charles traversait le magasin pour gagner la rue. Elle l'arrêta, mais n'osa pas, confuse comme une coupable, lui montrer la convocation du commissaire de police.

— Allons, madame Rose, dit gaiement Charles, c'est le dernier jour : ce soir, la particulière part pour Berlin ; n-i-ni, fini ; on n'entendra plus parler d'elle... le mauvais rêve est fini.

Elle leva les bras au ciel...

— Avant quize jours, la tranquillité sera revenue à la *Bonne Source*...

Elle hocha la tête d'un air de doute.

— Mais si, mais si!... Vous verrez que quand « elle » ne sera plus là, « il » sentira tous les torts qu'il a eus envers vous... Ce sera une nouvelle lune de miel... Je connais les hommes, peut-être : ce sont tous les mêmes.

— Vous êtes bien gentil de me dire ça, M. Charel, fit-elle d'une voix posée ; mais depuis que nous avons ce tribunal, je sens comme le malheur qui tourne autour de la maison ; il va arriver quêt chose ; j'ai rêvé du peke avec un chat, cette nuit-ci... et ça est tout ce qu'il y a de plus pire, quand il y a un chat.

— Pfff... Je me demande ce qui peut vous effrayer !

— Tout, monsieur Charel, tout... je ne sais pas quoi, mais tout...

Odon entra dans le magasin.

— Charmant ! délicieux ! cria-t-il en voyant que Rose essayait une larme. On en mangerait sur sa tartine, pour déjeuner.

Ni Charles, ni Rose, ne répondirent.

— Des commères qui brée'nu, rin d' pareil po vos fé one maujon' guée, murmura-t-il. C'est bon, v'là d'ja tot, dji mè r'vas... D'jenne a sopé!

Voyant que Rose continuait à rester impassible, il frappa du poing sur le comptoir.

— Elles sont toutes les mêmes, cria-t-il, s'adressant à Charles et désignant Rose : un va-nu-pieds passe, entre dans le magasin pour voler les pauvres ; elle lui offre du porto ; moi, j'arrive pour faire respecter ma maison ; pour qui croyez-vous qu'elle va prendre parti ? Pour son mari ? Non, pour le va-nu-pieds !

— Nous avons un tribunal, dit simplement Rose. Voilà la lettre du commissaire, il faut que tu passes au bureau.

Odon arracha le papier des mains de Rose ; il le lut et se promena à grands pas entre les deux comptoirs.

— Je n'irai pas, dit-il.

— Vous auriez tort, dit Charles.

Odon lui lança un regard chargé de reproches et continua à arpenter la boutique. Il le sentait, qu'il avait tort... et qu'il était ridicule. Brusquement, sa colère se tourna contre sa femme.

— Toi, menaçait-il, je te rattraperai...

Et, comme il passait près d'elle, au moment où, désireuse d'éviter de l'exaspérer davantage, elle voulait rentrer dans la salle à manger, il la prit par les épaules, de ses fortes et larges mains, et la fit pivoter.

Les deux paumes s'étaient abattues, avec une violence de coups.

— Pas devant moi ! cria Charles, blême de colère.

Odon, d'une secousse, jeta Rose contre le mur, puis se plaça devant Charles.

— Vous commencez à nous embêter, vous ! lui dit-il, sous le nez.

Avant que Charles pût répondre, Rose s'interposait, énergique, maîtresse d'elle-même.

— Pas être malhonnête contre M. Charel, dit-elle à Odon ; ça je vous défends !

Puis, à Charles :

— Moi, ça n'est rien ; laissez-le faire ; c'est mon mari. .

Un client franchissait le seuil du magasin. Rose en profita pour entrer dans l'arrière-pièce ; elle ne pouvait en supporter davantage. Odon servit le client.

Quand celui-ci fut parti, Odon se remit à arpenter la boutique. Charles ne disait rien. Cela dura longtemps.

A la fin, Odon, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, prononça :

— Monsieur Charles, il vaut mieux que vous vous en alliez...

— Je vais déménager tout de suite, dit Charles.

— Non, je ne veux pas que l'on raconte que je vous ai renvoyé...

— C'est ça qui m'est égal ! s'exclama le jeune homme.

Odon s'avança vers lui, lui prit les mains ; il larmoyait.

— Je ne vous demande qu'une chose, restez jusqu'à la semaine prochaine.

Ce fut tout. Charles haussa les épaules. Il sortit, le cœur plein de pitié, les idées en désarroi. Lui aussi, maintenant, sentait le malheur rôder autour de la *Bonne Source*.

Odon, jusqu'au soir, essaya de s'étourdir ; jamais journée ne lui parut plus longue. Sa conscience était bourbeuse ; il connut, par intervalles, au cours de ces heures interminables, quelques minutes de lucidité, douloureuses à crier, des minutes où lui vint le

mépris désespéré de lui-même, de ses actes et de ses pensées.

A 9 heures, il entra au théâtre. Il « lui » avait fait envoyer une gerbe d'œillets rouges ; l'ouvreuse la passa sur la scène, après le premier morceau de chant, parmi les corbeilles et des bouquets de cette soirée, organisée « pour les adieux de M^{me} Reclary ».

Quand elle était entrée en scène, souriante, embellie par les fards, constellée de pierres et d'or, il avait cligné des paupières, comme ébloui de soleil. Il se mit à observer le moindre de ses gestes : il vit qu'elle lisait les cartes épinglées dans les fleurs, à mesure qu'elle les recevait en saluant. Quand la gerbe rouge passa, elle sourit, choisit un œillet, vint au souffleur et, tandis que l'orchestre attaquait la ritournelle du deuxième morceau, elle regarda Flagothier... Puis, elle porta lentement l'œillet à ses lèvres et l'effleura d'un baiser...

Il trembla dans son fauteuil comme au spectacle le plus terrible et le plus délicieux qu'il eût vu de sa vie ; il comprit que le sort en était jeté, que ce geste léger, d'une signification profonde, changeait sa vie.

Il venait de franchir la ligne invisible et terrible qui sépare les gens irréguliers des gens honorables, ceux qu'on salue de ceux que l'on ne salue pas.

Il quitta le théâtre, entra dans un café presque désert et, pendant longtemps, tambourina le marbre de la table. Il fut surpris en se voyant, de profil et de face, dans les grandes glaces qui, décorant les quatre murs, se renvoyaient son image.

L'étonnement de ses yeux fit travailler sa pensée, la reporta à des choses qui déjà lui parurent anciennes : était-ce bien lui, cet homme aux yeux de fièvre, que les miroirs réfléchissaient ? lui, l'époux hier encore heureux, d'une femme raisonnable ? lui, le commerçant naguère estimé, bien accueilli partout et par tous ? lui, l'homme qui s'appêtait à tout trahir, à tout renier, qui allait se précipiter dans les bas-fonds de la déchéance, dans un galop de fuite, sous un vent de catastrophe, sous les huées ? lui, l'homme qui s'appêtait à sacrifier à une femme pleine de souillures, la fidèle et saine compagne d'une vie jusque-là normale ?

Oui, c'était lui ; il ne se reconnaissait pas dans cette image, mais c'était lui cependant, lui, comme sorti de lui-même, si loin de son passé de brave homme, si détaché de ses ambitions modestes, lui, corps et âme livré à cette aventurière à l'esprit frivole et vil, sur le compte de laquelle sa passion ne parvenait même pas à se donner le change, mais dont la force diabolique, la séduction inexprimable



LILI-LA-SALOPE

lui faisaient trembler le cœur dans la poitrine, le happaient, l'engloutissaient, l'anéantissaient. Quoi ! tant de honte et de bêtise pour l'espoir peut-être illusoire de la chair donnée, de la bouche spasmodique, des seins tendus demain en récompense, comme ils l'auraient été la veille à d'autres hommes, comme ils le seraient demain à d'autres encore...

Il voulut lutter ; il voulut se jurer qu'il la laisserait partir, qu'il la regarderait prendre le train le lendemain matin, caché derrière un pilier de la gare du Nord, afin de s'emplir encore une fois les yeux de cette vision ; il voulut se jurer qu'il la raturerait d'un furieux coup de plume du livre de sa vie....

Ne plus la voir, ne plus la voir, était-ce possible ?

Il se questionna longuement, anxieusement.

Il se répondit : « Non ! »

C'était imbécile, c'était fou, c'était lâche, c'était irrémédiable. Il accepta en se disant, en se répétant que c'était irrémédiable, lâche, imbécile et fou.

Il rôda jusqu'au matin dans les cafés des environs de la gare du Nord, les tristes cafés empuantis, où des gardes-convois dorment, les membres tassés, sur des banquettes parcimonieusement hospitalières, où des voyageurs éreintés voisinent avec des souteneurs en attendant les premiers trains du matin, où le rebut des filles de nuit, n'ayant pas trouvé preneur,

s'attarde à l'espoir, toujours plus problématique, d'un médiocre marché d'amour.

Ce fut dans un de ces établissements qu'il rencontra Lili-la-Salope, figurante dans les théâtres et « faisant » les gares après minuit, autant par amour du noctambulisme que par besoin d'argent. Cette femme a raconté plus tard que Flagothier lui paya plusieurs consommations et que brusquement, sans qu'elle sût pourquoi, il se mit à lui conter longuement, avec des détails dramatiques, l'histoire « d'un de ses amis », lâchant sa femme légitime et sa situation pour suivre une actrice dont il était follement épris. Il fit même, de cette actrice, un portrait tellement enthousiaste, que Lili-la-Salope en fut humiliée et en conçut du dépit.

— « Nous » ne valons pourtant pas que les hommes se flanquent dans la mélasse comme ça pour « nous », répondit-elle, car elle avait la manie de généraliser; il faut vraiment que ton ami soit encore plus bête que mes pieds. Tu devrais aller l'empoigner par le col de sa *jasse* et le ramener chez sa femme avec des coups de pied dans son derrière...

Alors il devint amer, agressif et querelleur, au point que, comme enfin, elle lui demandait pourquoi il lui avait fait cette confidence, il répondit :

— Parce que cette histoire est tellement sale qu'on

est heureux de trouver une p... pour pouvoir la raconter.

Sur ces mots sans délicatesse, elle le quitta, emportant une impression très nette qu'elle formula aussi : « Ça est un que les chagrins ont fait devenir louffoc ! »

Odon écrivit à Rose une lettre, la jeta dans la boîte, acheta dans un hôtel louche une valise « abandonnée » par un voyageur et, le matin, monta dans le train de Berlin où Jane Reclary fut embarquée par André.

Caché dans son compartiment, grelottant de froid après cette nuit sans sommeil, affreusement triste dans le demi-jour funèbre de la gare morne, presque déserte, il « la » vit se pendre dix fois au cou d'André, se donner tout entière dans le baiser de l'adieu, un fervent baiser où leurs bouches se prirent sans fin, et qui les laissa frémissants, les yeux au fond des yeux.

La locomotive siffla ; quand le train partit, Odon, les ongles enfoncés dans les paumes, leva les poings en l'air dans un geste d'acclamation et poussa un cri de joie, un cri de délivrance, le hurlement d'un animal piégé qui vient, en y laissant de sa chair, de se débarrasser de l'entrave.

Rose avait passé une nuit affreuse. Pour la pre-

mière fois, Odon décotchaît. A sept heures, elle se décida à prévenir Charles. Lui aussi eut le pressentiment d'un malheur, Mais il se tut, gardant un dernier espoir.

— Enervé comme il l'était hier, Odon aura bu plus que de raison à la *Boule Plate*; il aura logé dans le lit-à-tous.. Je vais vous le chercher.

— Non, dit-elle, blanche de terreur, il n'est pas à la *Boule Plate*, j'en suis sûre : ou bien il lui est arrivé un accident, ou bien il est parti avec « elle ».

Charles ne répondit pas. Il courut à la *Boule Plate*; l'un des garçons enlevait les volets de la vitrine : de toute la soirée on n'avait vu Flagothier

Quand il revint à la *Bonne Source*, Rose avait reçu la lettre d'Odon. Elle la lui tendit.

— Je l'avais toujours pensé, lui dit-elle : il était trop malheureux.

Il lut d'un coup d'œil : « Adieu, je te quitte pour toujours... Je sens bien que je fais mal, ma pauvre femme... C'est plus fort que moi : je n'aurais plus pu vivre chez nous... ne pense plus à moi... tu ne me reverras plus jamais... je te laisse le magasin... tu as de quoi te tirer d'affaire... sois heureuse... »

Rose sanglotait éperdument.

— Qu'est-ce qu'il va devenir? disait-elle. Il n'a

même pas sa malle avec... Il n'a seulement pas pour changer de linge.

Tout à coup une idée lui vint :

— Pourvu qu'il ait pris de l'argent...

Et, tout de suite, un autre cri, dans un nouveau sursaut, avec des yeux d'angoisse :

— Pourvu qu'il n'ait pas tout pris...

Et elle enfonça la figure dans ses coudes placés à plat sur le comptoir, pour ne plus voir, pour sangloter dans le noir, pour toucher, dans les ténèbres, le fond de sa misère.

Charles laissa passer cette crise. Quand, maîtresse de ses sanglots, Rose releva la tête, elle prononça, pensant enfin à elle-même et regardant le magasin propre, clair, hier encore joyeux et maintenant funèbre :

— Ça va tout de même être pas drôle pour moi ici, seule, toute seule.

Alors, elle vit Charles, elle eut une imploration qui porta d'un élan vers lui tout son pauvre être souffrant :

— Vous allez pas me laisser toute seule, n'est-ce pas, Monsieur Charel ?

Les larmes venaient; il répondit :

— Vous pouvez compter sur moi comme on compte sur un frère, Madame Rose. Je resterai

d'abord quelques jours auprès de vous; puis j'irai habiter dans le voisinage et je viendrai vous voir souvent...

Elle l'interrogeait de ses grands yeux tristes et purs, cherchant à comprendre :

— Vous auriez peur qu'on dise du mal de nous deux, demanda-t-elle ? Pour moi, ce n'est rien : quans' qu'on est prop' avec soi-même, c'est le principal...

Un client entrait dans la boutique. Elle trouva sous ses larmes, son sourire de vendeuse aimable ; elle servit le client en débitant sa phrase traditionnelle sur le temps :

— Tout le monde est enrhumé avec ce sale hiver, lui dit-elle, déjà vaillante. C'est avec ça que j'ai les yeux rouges.

CHAPITRE VIII

L'hiver s'écoulait triste, long, morne. Rose, abandonnée, ne s'éplorait pas en gestes ou en lamentations; il y avait en elle une sorte d'hébétude, la résignation consternée d'un animal qui a été maltraité et battu sans savoir pourquoi il l'a été et qui, désormais craintif pour toujours, cherche à tenir le moins de place possible, dans l'espoir qu'il ne gênera personne et qu'on oubliera de le persécuter.

Elle était pénétrée de confusion; il lui semblait que de la faute d'Odon, elle devait porter la moitié du faix. Même vis-à-vis d'Adla-Hitt, elle se sentait diminuée, mal à l'aise, comme si elle eût été coupable. Elle usait les heures et les jours au perpétuel recommencement des besognes usagères, accomplies avec une régularité d'automate. Elle évitait de penser et surtout de se souvenir. Elle s'efforçait de considérer toutes choses avec des yeux indifférents, de tuer en elle son originelle émotivité, afin que, puisqu'aussi bien elle n'était plus désireuse de trouver des moments de joie, le brusque assaut des chagrins embusqués sur sa route la trouvât aussi moins vulnérable.

Charles observait, le cœur plein de compassion, cette douleur vaillamment portée, repliée sur elle-même. Il s'émouvait d'une inutile charité lorsqu'il voyait les yeux de Rose, au cours d'une conversation banale, s'emplir brusquement de larmes, parce qu'un souvenir, malgré elle, venait de lui traverser l'esprit.

Le malheur, en la faisant plus douce, la faisait aussi, sans qu'elle s'en doutât, plus belle; elle prenait, étant amaigrie, une sveltesse que Charles ne lui avait pas connue; ses joues, un peu pâlies, avaient une carnation plus délicate; une ombre de lassitude estompait ses yeux; son air taciturne, résigné et pudique de femme blessée par la vie, affinait sa nature robuste de je ne sais quelle douceur mélancolique, de quelle mollesse tiède, charmante et énigmatique.

Charles, quinze jours après la fuite de Flagothier, voyant la première fiébrilité de Rose s'apaiser, lui reparla de son intention de quitter la *Bonne Source* pour s'installer dans le voisinage : cette décision s'imposait à lui comme un devoir; elle était commandée par le souci de la bonne réputation de M^{me} Rollekechick.

Rose ne se récria pas. Elle dit seulement du ton d'une femme décidée à accepter désormais tous les malheurs sans protester :

— Faites comme vous voulez, Monsieur Charel;

ce que vous faites, c'est pour un bien, n'est-ce pas? Je veux seulement vous dire que les racontages des voisins, moi je suis au-dessus de ça...

Mais des sanglots brusquement crevèrent dans sa gorge.

— Oui, ça vaut mieux : allez-vous en, dit-elle ; je vous demande pardon si je ne sais pas faire autrement que pleurer ; j'avais cru que vous resteriez près de moi comme un ami, mais c'est écrit que je dois avoir tout ; un chagrin de plus, ça passera avec les autres.

Sa désolation était si profonde, si vraie, que Charles lui saisit les deux mains, gagné, lui aussi, par l'émotion.

— Vous avez raison, Madame Rose, on dira ce qu'on voudra, mais je ne vous laisserai pas toute seule dans cette maison si triste... Je suis trop votre ami pour ça.

— Faites comme vous voulez, dit-elle.

Plus jamais il ne fut entre eux question du départ.

Elle vécut désormais dans l'attente, sinon dans l'espérance, d'une lettre de Berlin. Les jours passaient, rien ne venait. Ils ne parlèrent qu'une fois d'Odon. Charles dit à Rose :

— Vous devriez peut-être songer à demander le

divorce. Vous l'obtiendriez naturellement sans difficultés.

— Pour quoi faire ? répondit-elle. Que je m'appelle Flagothier ou Neerinckx, ça n'a de l'importance pour personne. Et puis, s'il voulait revenir, s'il était malade et malheureux, est-ce que je saurais avoir assez mauvais cœur pour l'empêcher de rentrer ici ?

— Ce n'est pas pour cela, expliqua Charles ; c'est parce qu'il peut, étant toujours maître de la communauté, faire vendre la boutique, abuser de son crédit chez les fournisseurs et vous mettre sur la paille.

— Il ne ferait pas cela ! dit-elle vivement.

— Et s'il le faisait ?

Elle eut un geste de complète désespérance, d'infinie résignation. La conversation en resta là.

Rose, autrefois, prenait du plaisir à cuisiner sous l'œil glauque d'Adla-Hitt, à préparer les petits plats qu'Odon aimait. Maintenant elle ne se souciait plus de la table. Elle faisait prendre chez le charcutier un « déjeuner d'officier », comme on dit à Bruxelles ; c'est-à-dire un « panaché de saucissons » ; ou bien une « tallurke », c'est-à-dire une assiette garnie d'une mince tranche de bœuf et d'un morceau de porc. Ça lui coûtait quatre sous. Elle mangeait distraitemment, sans savoir ; on ne dressait plus la table dans la salle

à manger : elle prenait ses repas dans la cuisine avec Adla-Hitt.

Celle-ci, privée des « smœl recital » invigorants, et voyant que Madame était souvent triste, s'était dit qu'il serait charitable de l'égayer un peu et, comme les chansons symbolisaient pour elle la joie, elle fredonnait du matin au soir le seul refrain qu'elle connût :

Tricoter
Maman, je veux apprendre;
Tricoter
Ça c'est un beau métier...

Elle chantait cela des heures entières, la lippe pendante, sur un ton de fausset qui faisait grincer dans l'armoire le moulin à café. Un jour que Charles s'en plaignait à Rose, celle-ci lui répondit :

— Du moment où elle fait ça dans la cuisine, elle est chez elle, c'est son droit.

Et elle eut un pâle sourire, le premier que Charles lui eut vu depuis la catastrophe...

Julien Rousseau venait tous les jours s'approvisionner de cigares, alors qu'autrefois il chargeait le garçon de la *Boule Plate* d'aller les quérir à la *Bonne Source* ; il aimait causer avec Rose sur un ton de bonne amitié confiante. Jamais non plus le nom de Flagothier n'était prononcé : il semblait à Rose

que parler de ces choses si vilaines était une honte pour elle tout autant que pour Odon. Et, même avec M^{me} Cécile qui, débordante d'embonpoint et de bonté, passait avec elle une partie de ses journées, jamais il n'était fait aucune allusion.

La fuite d'Odon, tout de suite apprise et commentée, avait causé à la *Boule Plate* une stupéfaction indignée, qui s'était bientôt résolue en une commisération véritable, tant étaient vives les sympathies qu'Odon avait su grouper autour de lui. On investissait Jane Reclary — les femmes surtout, les femmes longtemps dépitées et humiliées par l'intrusion à la *Boule Plate* de ses toilettes, de son chic, de sa réputation, les femmes longtemps vexées par son affectation à les ignorer, à trôner comme une usurpatrice dans les amicales réunions dont sa présence avait dénaturé le caractère. Les hommes secouaient la tête : « Était-ce croyable qu'une particulière pût faire tourner si complètement un homme « à sot » ? » Et chacun racontait des histoires, plus saisissantes les unes que les autres, pour démontrer combien notre nature est infirme, et fragile le respect de nous-mêmes, combien les plus braves gens sont à la merci des mauvaises femmes qui passent, des créatures qui vous détraquent d'un coup d'œil, vous affolent d'une

pression de main, vous ensorcèlent par l'offre, dérisoire en soi, de leurs caresses tarifées.

Pour conclure, on plaignait Rose *och! erme!* et on l'admirait sans phrases.

Les soirées à la *Boule Plate* se déroulèrent monotones; l'âme de la maison n'y était plus; on riait sans éclats, on causait sans gaieté, on jouait sans entrain.

Un journaliste bougonnant, barbu, moustachu, le poil aussi hérissé que le caractère, avait pris possession de la table que l'on avait appelée si longtemps « la table de M. Flagothier ». Julot — c'était le nom de ce journaliste — s'installait de 3 à 6 heures à la *Boule Plate* et écrivait ses articles en vidant force demis. Les consommateurs osaient à peine l'approcher; il défendait sa table comme un chien défend sa niche; le garçon peigné à l'eau affirmait qu'un jour où, sans penser à mal, il regardait Julot écrire, Julot lui avait montré en grognant des dents pareilles à des crocs.



Les habitués de 6 heures, dès qu'ils arrivaient, questionnaient tout bas les garçons : combien de demis Julot avait-il bus? Cela variait entre sept et quinze. Sur la tapisserie, au-dessus de la banquette où Julot usait ses fonds de pantalon, Julien Rousseau avait écrit au crayon :

N'empêchez pas Julot d'abreuver sa pépie :
Chaque demi qu'il boit se résout en copie!

Julot, ayant lu ce distique, le taillada frénétiquement avec son canif. Alembert Picquet n'osa rien dire; lui-même commençait à avoir peur de Julot; celui-ci menaçait de démolir le brasseur à coups de pied dans les gencives quand la bière ne lui paraissait pas bonne; il accusait chaque jour les garçons de le voler dans son compte de consommations; il crachait sur les murs, enlevait ses bottines et ses chaussettes pour se gratter les cors, imposait silence par des « chut! on travaille ici... » aux clients qui se permettaient de causer à une table voisine et conseillait énergiquement à Julien, quand celui-ci tussait, d'aller se faire soigner à l'hôpital. Grâce à Julot, la salle « réservée » était devenue inhabitable de trois à six.

C'est M^{me} Fampin qui eut raison de cet énergumène. Elle n'avait pas peur, la petite M^{me} Fampin;

elle aimait dompter les brutes, qu'ils appartenissent au journalisme ou à la triperie. Elle avait remarqué que Julot donnait des signes de colère particulièrement vifs quand on chantonnait autour de lui. Elle eut aussitôt l'idée d'aller s'asseoir à la table en face de la sienne et de lire des journaux en chantant. Tout son répertoire y passa en trois après-midis; après quoi elle le recommença, morceau par morceau.

Julot grognait, soupirait, geignait, se contorsionnait, se tordait sur sa banquette comme un diable dont le derrière aurait baigné dans l'eau bénite; ses yeux s'injectaient, ses lèvres grimaçaient, ses dents grinçaient; il avalait ses demis de travers, il écrivait et raturait avec rage. Il avait bien dit le premier jour à M^{me} Fampin : « Vous ne voudriez pas aller donner votre concert ailleurs? »; elle lui avait répondu : « Je chante quand ça me plaît, ce qui me plaît et où ça me plaît »; il avait compris qu'il était inutile de parlementer. Frêle, fine et blonde, elle narguait le monstre de ses yeux limpides; elle le tuait à petits coups.

Vainement, il essaya de la troubler par d'énergiques « smoel toe! » ou par de comminatoires « Hââft â basilik! »; elle souriait comme s'il lui eût offert des roses pour sa fête. Quelquefois elle daignait répondre; elle condescendait à lui dire : « Non,

bébé », en tournant la page du journal qu'elle apprenait par cœur.

Les consommateurs étaient émerveillés de tant de courage, d'audace et d'endurance; on venait à la *Boule Plate* pour voir M^{me} Fampin « travailler » Julot. Elle avait tout le café avec elle; Alembert Picquet surtout l'encourageait. Au bout d'une quinzaine. Julot céda; il disparut; il était temps : trois jours de plus, déclara-t-il plus tard, il devenait fou.

Alembert offrit, ce soir-là, à la clientèle, un punch en l'honneur de M^{me} Fampin, souriante, modeste et comme peu étonnée de sa victoire.

A la *Bonne Source*, tandis que Rose vaquait aux soins du magasin et du ménage, Charles s'installait souvent dans la salle à manger, derrière la boutique : il y avait là un feu ouvert où des boulets de houille brûlaient du matin au soir, amusants à l'œil, léchés par les flammes, pourpres, noirs et or, brasillants, crépitants, croulant dans un feu d'artifice d'étincelles quand le tison attaquait leur fragile édifice.

Charles préférait ce foyer flambant clair au poêle fermé de sa chambre; délaissant l'étage, il restait des après-midi entières acouvé au feu de la salle à manger; il lisait, fumait des cigarettes qu'il laissait toujours éteindre et qu'il rallumait sans cesse, au moyen

de morceaux de papier, déchirés d'un journal et flambés au brasier — comme le faisait Odon.

Il prenait soin des canaris qui sautillaient dans leur cage et (autres besognes d'homme), remontait les pendules, arrachait les bouchons aux bouteilles, enfonçait, au besoin, un clou dans le mur — comme Odon.

Il dégustait les échantillons de tabac que les commis-voyageurs soumettaient à Rose, lui donnait son avis après avoir répandu autour de lui et humé la fumée — comme le faisait Odon.

— Rudement corsé, ce Harlebeek, disait-il un jour à Rose : il tuerait la vermine dans la barbe d'un capucin...

— ... Comme disait M. Desbagues, acheva Rose.

Elle resta stupéfaite d'avoir dit cela ; c'était comme si une main lointaine, une main sortie de l'ombre du passé venait de déclancher brusquement un ressort qui restait en elle, ignoré d'elle. Elle fut plus que confuse : éperdue. Adla-Hitt confia quelques jours après à M^{me} Cécile que, ce jour-là, madame avait pleuré pendant des heures, « à ne pas s'en ravoïr ».

L'intimité des tête-à-tête prolongés ne troublait pas Charles ; il gardait une chair paisible. Il était descendu dans la petite existence humble, active,

courageuse et comme muette de Rose, dans le secret où se blottissait son âme bonne, soumise et calme. Il jugeait et appréciait ses solides mérites.

Vivant à ses côtés, dans le presque contact de cette fraîcheur d'âme et de corps, il s'ingéniait à tuer autour de lui l'Amour, l'Amour impur, l'Amour malhonnête. Charles éprouvait, à Le soupçonner, du malaise et du dépit. Il se sentait une haine en éveil et comme l'avant-goût irrité d'un remords, quand il lui arrivait de Le surprendre rôdant entre lui et la jeune femme. La pensée de Rose ne continuait-elle pas à être occupée de l'époux, ses nerfs et ses muscles n'avaient-ils pas frémi sous la caresse d'un homme à qui un serment et dix ans de vie commune la liaient, d'un homme existant toujours, quelque part, là-bas, dans le lointain de villes imprécises?

Lorsqu'il contemplait Rose s'occupant, sans lever les yeux, à de délicats travaux de crochet, il glissait à la tristesse, mais, bientôt, la douceur l'emportait sur la mélancolie; il sentait alors vibrer en lui des fibres graves, donnant un son profond, prolongé en écho, si différent de la musique sautillante et folle qu'éveille en un esprit las la subite idée d'une volupté, toute de joie légère et d'allégresse sensuelle...

Une fois ou deux, il était arrivé à Rose de lui dire que tel article s'épuisait, qu'il fallait se réapprovi-

sionner; bientôt, et le plus naturellement du monde, ce fut lui qui remarqua l'opportunité de renouveler tel assortiment. Comme il la savait paresseuse à écrire, il rédigea des lettres de commande qu'elle signa : il pensait pour elle — comme Odon.

Désormais pris d'un désir d'action que, dans sa vie déjetée d'autrefois, il n'avait pas connu, il s'intéressait au médiocre commerce de la *Bonne Source*, étendait l'idée du négoce, remontait aux producteurs, évaluait leurs bénéfices, étudiait le mécanisme du gros et les procédés de la fabrication. Esprit chercheur; il s'instruisait, sans presque s'en apercevoir, à la lecture des traités et des journaux spéciaux, s'intéressait aux façons de manufacturer les tabacs, se disait que si *on* — *on* : quelqu'un qui, comme lui, par exemple, disposerait de certains capitaux — mettait de l'argent dans telles entreprises dont les transactions courantes de la *Bonne Source* lui indiquaient le fonctionnement et la marche, *on* pourrait gagner de l'argent, beaucoup d'argent....

Tous les dimanches, Rose, Charles et Julien dinaient chez M^{me} Cécile. Ils se sentaient liés par une affection ayant une commune origine : la conscience d'être semblablement bons, paisibles, simples et doux, au milieu de beaucoup de gens égoïstes et méchants. Serrés les uns contre les autres, ils se

disaient des choses banales d'une voix de confiance, à l'abri des bourrasques du dehors, enveloppés dans la bonne chaleur de leur amitié. Oh ! cette amitié, comme ils en sentaient l'empire ! Ils s'y rencontraient comme dans un refuge ignoré des autres hommes, un refuge un peu triste, un peu grave, mais combien sûr !

Ce qui rapprocha surtout, à cette époque. Rose, Cécile et Charles jusqu'à faire se toucher leurs cœurs, ce fut leur affection pour Julien, affection alarmée par les progrès rapides de la maladie qui minait depuis si longtemps le jeune homme.

La nuit du réveillon de la nouvelle année, il s'était passé à la *Boule Plate* une scène atroce. Suivant la coutume, les fidèles de l'établissement, groupant à des tables différentes leurs sympathies, s'étaient attardés jusqu'au coup de minuit.

Quand l'horloge sonna et qu'on se fût congrûment embrassé, en échangeant des souhaits, on remarqua que Julien était inexprimablement mélancolique.

Pour la première fois, on le vit se désespérer. Il dit, doucement accoudé sur la table, et suivant des yeux la fumée lente de son cigare :

— Vous rappelez-vous le réveillon de l'année dernière ? Flagothier nous avait amené sa femme. La vie est bête et sale.

Un silence s'appesantit. M^{me} Cécile lui fit signe de ne pas parler de ces choses. Il continua :

— Je n'ai plus de famille, moi ; si l'un de vous ne me ferme pas les yeux quand je serai devenu petit, tout petit, presque tout entier mangé par les microbes, ce sera un infirmier qui constatera que j'ai passé. L'année prochaine, je ne serai plus ici avec vous ; vous réveillonnerez sans moi et l'un de vous dira : « le pauvre camarade, il ne doit plus en rester beaucoup sous le gazon, dans la petite boîte... »

Il sanglota tout à coup, vaincu, acceptant l'idée du renoncement à la vie ; dans la chambre, on eût cru entendre rôder la Mort invisible ; chacun sentait, dans la nuque, le souffle de son haleine de pourriture. L'un des garçons se signa, derrière Julien. Celui-ci le vit dans la glace, devint plus pâle encore et suffoqua dans son mouchoir ; le froid des grandes ténèbres entraînait dans ses moelles. Charles, le cœur tordu, sentit si profondément ce que Julien devait souffrir, qu'il fit le souhait ardent de le voir mourir tout de suite. Alembert Picquet, n'y tenant plus, se sauva dans la cuisine, tandis que des larmes roulaient sur les joues de M^{me} Fampin, assise à une table voisine ; M^{me} Cécile et En-Sol-Messieurs, interdits, saisis de saluer la mort, tâchaient de faire bonne contenance ; ils avaient pris les pauvres mains de

Julien dans leurs grosses pattes et lui disaient d'une voix sans accent :

— Voyons, monsieur Julien, voyons ; vous n'êtes plus un enfant, n'est-ce pas... Si vous toussiez en ce moment, c'est que vous avez pris un rhume, comme tout le monde...

Ce fut dans les premiers jours de mars que, brusquement, il déclina, fondit, fut réduit à rien.

Il ne fut plus en quelques jours qu'un petit débris d'homme, des os massés dans une redingote et tassés dans l'angle du mur, sur le banc de la *Boule Plate*. Il faisait des rêves ; aux heures où un peu de bonne humeur gamine lui revenait, il disait, gelé jusqu'aux moëlles par cet interminable hiver, humide, glacial et pluvieux, un « hiver pourri », suivant l'expression des gens de campagne : « Je voudrais être singe dans une forêt vierge », ou : « Je voudrais être une grappe de raisin qui mûrit sur un coteau de l'Algérie ». Et sa longue main maigre, sa main pâle aux ongles bleuâtres et bombés, se tendait vers l'invisible Soleil, générateur de la Chaleur et de la Vie.

Les trois amis se consultèrent et décidèrent de l'engager à partir pour le Midi. Il refusa, mais, à leur grande surprise, il leur montra une correspondance qu'il échangeait depuis quinze jours avec le directeur d'un sanatorium de la Campine ; les conditions

étaient arrêtées, ses affaires réglées : la banque où on l'employait lui avait accordé un congé de trois mois. Il souriait de leur étonnement : ils avaient donc cru qu'il allait attendre bêtement, à la *Boule Plate*, que la mort vînt le chercher ? Non, non, il se défendrait : un régime sévère, des soins et du printemps, voici ce qu'il lui fallait pour coller une muselière aux microbes aboyeurs. Charles, joyeux, déclara qu'il l'accompagnerait, qu'il irait l'installer là-bas.

Julien ne répondit pas. Le lendemain, il partit sans avoir prévenu personne. Une lettre de lui, écrite du sanatorium, annonça à la fois son départ et son arrivée. Il demandait que l'on n'allât pas le voir avant un mois ; tous les jours, d'ici-là, il écrirait.

CHAPITRE IX

Vers le milieu d'avril, c'est-à-dire cinq mois après qu'Odon avait abandonné Rose, on eut des nouvelles de lui par André.

Après ses représentations à Berlin, Jane Reclary avait « fait » la Pologne, la Saxe et la Bavière : André, de tout ce temps, n'avait pas reçu le moindre billet d'elle. Engagée pour une série de concerts à Biarritz, en juin, elle fit halte à Paris ; André l'y avait rencontrée par hasard. Elle lui sauta au cou, comme si elle l'avait quitté de trois jours, et le pria de l'emmener dîner. Elle s'excusa de son long silence en l'attribuant à la situation équivoque — ce fut elle-même qui prononça : équivoque — qui lui était faite vis-à-vis d'André par Flagothier. Car elle ne dissimula pas une seconde que celui-ci était son amant, un amant avisé et sûr, un amant sachant comprendre les situations, veillant sur elle avec bonté et discrétion. L'empire qu'elle exerçait sur lui, à Bruxelles, elle l'exerçait, de la même façon absolue, au bout de ces six mois. Elle était d'ailleurs enchantée de lui : il

s'occupait de ses engagements, lui décrochait les gros cachets, soignait sa réclame, tenait ses différentes espèces de comptes, arrangeait sa vie en conciliant ses intérêts avec ses caprices. Le titre de « manager », gravé sur ses cartes de visite, le dispensait d'en présenter un autre, plus pittoresque, que le monde du Concert ne manquait pas, d'ailleurs, de lui décerner.

Jane Reclary s'extasiait sur sa veine d'avoir rencontré un ami précieux qui, aux avantages de la mère d'actrice, joignait la bonté du frère, le dévouement de l'associé et la tendresse protectrice de l'époux, un ami qui se laissait aimer quand elle en avait le temps et l'envie et qui, en jouant le rôle qu'elle lui avait confié, n'avait jamais eu une protestation, un regret ou une plainte, rien qu'un frémissement d'amour quand elle lui faisait signe que c'était son tour à lui.

Flagothier, dans cette atmosphère, n'était point incommodé, parce qu'il était parvenu à ne plus réfléchir : il se grisait du parfum des robes et du corps de Jane. A coup sûr, il vivait sans joie, comme hébété dans l'inconscience, les nerfs douloureux, tirillés, tendus par l'incessant désir. Mais il vivait intensivement, dans la frénésie de sa déchéance. A de rares moments cependant, il avait la sensation d'être

comme dans un bain de vapeurs délétères qui sans cesse s'épaississaient et qui finiraient par se solidifier, par le murer dans leurs volutes devenues voûtes.

Cet état d'âme, ce ne fut évidemment pas Jane qui le détailla à André. Si Jane, s'étant avisée de réfléchir, avait trouvé qu'il y avait tout de même quelque différence entre la situation sociale du paisible commerçant de jadis et celle du gentleman-manager d'aujourd'hui, elle eût sans doute, et de bonne foi, conclu que cette différence était à l'avantage du présent, vu que, depuis toujours, pour son propre compte, elle faisait litière de tout préjugé et même de tout scrupule — et que l'estime dans laquelle la pouvaient tenir ses contemporains était une des choses dont elle se souciait particulièrement peu. André n'eut, pour établir la psychologie de Flagothier, que les déductions tirées par lui du récit de Jane ; dans sa très insouciant philosophie, un partage ne l'offensait pas, du moment qu'il était parmi les partageants ; il ne se sentit même pas de dépit, encore moins de jalousie vis-à-vis de l'amant-factotum ; celui-là ou un autre... ou des autres... pftt!... Il ne s'attarda donc pas à ratiociner ; il réfléchit seulement *in petto* que Flagothier payait tout de même rudement cher le triste bonheur d'assouvir ainsi sa toquade, mais il conclut, après une rapide pitié, par un : « et puis

zut ! c'est son affaire ! ». Du moment où Flagothier pratiquait l'art de disparaître quand c'était utile, le reste importait peu à l'égoïsme jouisseur d'André.

Pendant deux jours, il courut Paris avec Jane, pendant deux nuits il partagea son lit. Elle l'avait simplement prié d'envoyer en son nom à Flagothier un télégramme : « suis chez ma sœur jusque jeudi ».

Toutes ces belles choses, André se hâta, dès qu'il fut rentré à Bruxelles, de les venir raconter à Charles. Il l'avait prié de passer à la *Boule Plate* et ce fut là qu'il le renseigna. Charles ne fut guère étonné, mais il demeura quelque temps perplexe : fallait-il dire à Rose ce qui se passait ? Non, puisque cette révélation augmenterait son chagrin et ce sentiment de honte dont elle se sentait envahie à la pensée de la chute de son mari ; oui, si l'on songeait qu'Odon pouvait toujours, à l'insu de Rose, disposer en maître de l'actif de la communauté et la précipiter dans le gouffre de la dette, dans la ruine. Mais de cela, Rose ne voulait pas s'inquiéter.

Au total, ce qui le décida au silence, c'est qu'il sentit le cœur lui manquer à l'idée de parler à Rose de ces saletés ; il imaginait tout ce qu'elle souffrirait à les apprendre et une sorte de pudeur le désarmait ; il se sentait sans force devant la faiblesse. S'il devait lui conseiller à nouveau le divorce, eh bien, ce serait

à l'occasion d'un autre incident, il ne savait lequel, qui se produirait il ne savait quand. Il pria donc André de garder le secret de cette histoire et tout particulièrement de ne faire aux habitués de la *Boule Plate* aucune confidence.

Charles, depuis le départ de Julien pour le sanatorium, venait rarement à la *Boule Plate*; M^{me} Fampin, la juive-errante des cafés, conta aux deux jeunes gens les dernières histoires de la clientèle, la récente aventure, notamment, de En-Sol-Messieurs.

Désespérant décidément de jamais se faire nourrir par la musique, le « beau bel homme » s'était associé avec un camelot en gros qui vendait à terme des bustes du pape en plâtre en même temps qu'il débitait des brochures, prometteuses de gravelures, intitulées : « Les trente-six positions du frère Lamendin ». Cela lui faisait deux clientèles assez différentes. Très inoffensives pour les mœurs, d'ailleurs, ces brochures : la couverture montrait bien un petit frère en train de se dévêtir dans un boudoir, mais, quand on ouvrait l'opuscule, on n'y trouvait que ce texte :

(Page 1) « *Le frère Lamendin peut occuper différentes positions. C'est ainsi qu'il peut être, au choix :*

(Page 2) *horticulteur ;*

(Page 3) *droguiste ;*

(Page 4) *avocat ;*

(Page 5) *monteur en bronze...* »

Cela marchait de la sorte jusqu'à la page 36. La brochure se vendait deux sous. Un substitut, vertueux s'il en fut, jugeant que l'acheteur était volé, crut devoir protéger le dit acheteur, lequel était en droit, n'est-il pas vrai, d'espérer, en échange de ses deux sous, un choix

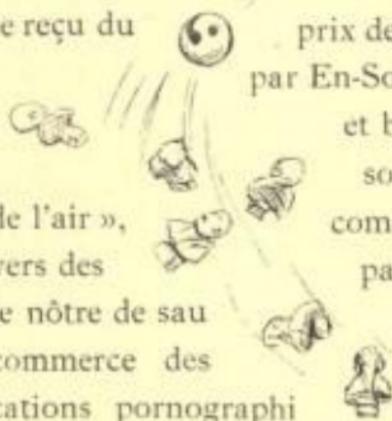
de sonneries congruen
donc l'un des ven
six positions »,
la voie pu
le reçu du

de l'air »,
vers des
le nôtre de sau
commerce des
cations pornographi

Il se fit, En-Sol-Messieurs ayant toutes les guignes, que le juge d'instruction chargé de l'affaire était un clérical fanatique. L'enquête qu'il ouvrit au sujet du « frère Lamendin »



de polis-
tes. On arrêta
deurs des « Trente-
tandis qu'il opérait sur
blique; le vendeur exhiba
prix de ses brochures, reçu signé
par En-Sol-Messieurs, lequel fut bel
et bien poursuivi, tandis que
son associé « jouait la fille
comme on dit à Bruxelles,
pays moins préoccupés que
vegarder la loyauté du
publi-
ques.



fit découvrir la vente des bustes du pape aux ecclésiastiques, concurremment aux « Trente-six positions ». L'indignation du juge ne connut plus de bornes. Il restait à En-Sol-Messieurs un fonds de neuf bustes, désormais invendables. Alembert Picquet, imbu d'idées voltairiennes, proposa de les jouer aux quilles, chacune des quilles étant figurée par un buste. En-Sol-Messieurs accepta, puisque ça faisait plaisir à Alembert. On fracassa les papes à coups de boulets en buvant du lambic; le soir même, un agent de la police secrète fit son rapport au parquet, si bien que, pour le quart d'heure, le juge d'instruction était en train d'examiner — avec le désir violent d'aboutir à une solution affirmative — le point de savoir si le massacre des Souverains Pontifes ne constituait pas un outrage aux objets et cérémonies du culte et ne tombait pas sous le coup de la loi.

En-Sol-Messieurs, tout à fait abruti par ce dernier coup, songeait à aller râcler du violon à l'étranger, dernière gaffe qu'il eût à faire, car la prévention ne pouvait tenir. Il était question d'une liste de souscription entre les habitués de la *Boule Plate*, pour faciliter à En-Sol-Messieurs les moyens de jouer *schampavie*.

M^{me} Cécile, dès qu'elle l'apprit, s'inscrivit pour 20 francs.

Les lettres que Julien écrivait de son sanatorium campinaire étaient lues avidement par ses trois amis. Elles étaient affectueuses et parfois enjouées, mais, chose singulière, elles parlaient peu au pas de sa santé. Si bien qu'ils conçurent de l'inquiétude et qu'un matin, M^{me} Cécile et Charles décidèrent de partir pour le sanatorium.

L'hiver s'obstinait anormalement. Bien qu'on fût en avril, c'est à peine si quelques traces de germination vernale crevaient l'écorce durcie de la terre. Un froid sec, un froid de décembre, désolait la campagne, à faire croire qu'il fallait désespérer du printemps. Le lent déroulement du paysage glacé, du paysage de landes, de bruyères frissonnantes, de sapinières, mit au cœur de M^{me} Cécile et de Charles, dès qu'ils eurent dépassé Hasselt, comme morte sous le givre, une mélancolie pesante. Des plaques de neige s'attardaient au revers des talus ; des flaques d'eau d'un gris bleuté avaient, dans les prés poudrés de gelée blanche, des luisants de cassures de mica et le canal montrait la déchirure que le brise-glaces, fonctionnant encore, avait faite la veille dans sa robe frigidité. Quelquefois, sur un chemin capricieux allant on ne sait où, vers des horizons déserts et muets, passaient des paysans isolés, le cou emmitoufflé dans des écharpes grasses, l'air plus pauvre dans cette nature grelottante.

M^{me} Cécile et Charles débarquèrent en l'une de ces gares tristes, isolées de la chaussée, et comme destinées à rester perpétuellement inachevées, qui bordent la ligne du chemin de fer de Maeseyck. Un employé leur ouvrit, avec des mains lourdes d'engelures, la porte à claire-voie qui barricadait la sortie; un cocher qui, pour se réchauffer, tapait ses épaisses semelles sur la route les introduisit dans un coupé — et ils s'en furent, par une route gercée de gel, vers le sanatorium.

C'était cet air froid pourtant, cet air qui roulait en vagues sur la lande, cet air qui avait balayé les mares gelées des clairières, qui s'était déchiré aux aiguilles givrées des sapins, c'était cet air qui devait cicatriser les poumons de Julien, lui apporter la vie, lui refaire une santé. Le sanatorium n'avait rien de la maussaderie classique de l'hôpital; certes, en été, les ombrages du parc qui l'entourait, les sentiers qui traçaient capricieusement leurs méandres parmi des gazons, des parterres et des boqueteaux, une pièce d'eau creusant un large miroir, les « champignons » casqués de pailles dorées, où les malades étendus sur des chaises longues goûtaient les bienfaits de la cure, devaient être accueillants, gais à l'œil, propres à réchauffer le cœur, chuchoteurs d'espairs; mais, dans la tristesse de cet interminable hiver, comme ils

parurent à M^{me} Cécile et à Charles, désolés et mornes, comme ils leur semblèrent symboliser le renoncement à la vie, susciter l'idée de l'Irrémédiable!...

Le médecin en chef de l'Institut ne leur cacha rien des craintes que l'état de Julien lui inspirait. Cet homme de science était un homme de grand cœur : les deux amis eurent vite fait de le remarquer. Le front grave, le sourire un peu triste, il les prépara à la surprise qu'ils allaient éprouver devant l'amaigrissement de Julien ; il les prévint afin qu'ils dissimulassent leurs impressions devant ce reste d'homme à qui la mort s'offrait le caprice de faire grâce sans qu'il semblât se douter de sa clémence.

La mort, oh non, il n'y pensait pas ! c'est un des bienfaits du sanatorium que la quiétude dans laquelle il laisse jusqu'à l'extrême limite les condamnés de la tuberculose : livrés aux tracasseries domestiques de la vie de tous les jours, épiaut sur les visages les impressions que la vue de leur croissante décrépitude fait naître, les mêmes condamnés, quand ils sont soignés chez eux, devinent l'approche de l'Intruse ; ils la sentent rôder dans la maison rien qu'aux « préparatifs » que l'on fait dans l'entourage, si silencieusement et si habilement qu'ils soient faits.

Au sanatorium, le voisinage des autres malades, la paix enfin conquise, l'isolement, l'absence surtout

de tous les signes de l'inquiétude, de la détresse, de la désolation dont est précédé l'Adieu, le réconfort aussi de la parole du médecin reculent l'idée du départ pour le grand voyage.

La mort étant partout, on ne la sent plus, de même que l'asphyxié ne sent plus que l'air qu'il respire se vicie, s'empoisonne, se corrompt jusqu'à devenir mortel.

Le médecin expliqua tout cela à M^{me} Cécile et à Charles, avec des mots et un accent qui les persuadèrent; mais ils l'écoutaient à peine : ils étaient impatients de voir Julien. Ils le trouvèrent dans la galerie vitrée sous laquelle il respirait les haleines, quelquefois rédemptrices, du vent frigide. Il était pelotonné sur une chaise longue, tout menu sous d'épaisses couvertures, les pommettes vives; il tendit vers eux, dès qu'il les aperçut, ses doigts de cire diaphane, aux ongles bleus et bombés. Ils furent effrayés quand, bon gré mal gré, il sortit de dessous son amas de couvertures : non, jamais ce corps émacié ne reviendrait à la vigueur nécessaire à la vie normale, jamais ce masque marbré de deux taches rougeâtres, qui, sous la peau flétrie, dessinait toute l'ossature du crâne, ne recouvrerait les couleurs de la santé. Il était bien le pauvre qui, du banquet, n'espère plus que les miettes...

Et cependant, il fut gai, il souriait; il leur dit : « Sans ce vilain rhume que j'ai pincé dans le wagon en venant ici, je ne tousserais plus; les premiers jours j'ai eu une congestion des bronches et une pleurodinie, avec une fièvre de quarante degrés; mais maintenant, ça va; le médecin est tout à fait tranquille, il me l'a encore répété ce matin. »

— Il faut de la patience, fit Charles.

— Pfft, répondit-il, avec le geste en dehors d'un homme plus que tranquille, puisque j'ai un congé de trois mois...

Et il se fit câlin, réfugié contre M^{me} Cécile qui s'était assise à côté de lui et lui avait passé son bras de géante derrière le dos. Il avait besoin de caresses, comme tous ses pareils, besoin de se blottir, de s'enfoncer dans de la douceur compatissante.

Maintenant il les laissait parler; il les écoutait comme un enfant sage écoute sa nourrice; ils lui donnaient des nouvelles de Rose et des camarades de la *Boule Plate* et il prononçait seulement : « Dites encore »; ou bien, approuvant, il disait « ui, ui », avec un souffle d'oiseau.

Puis, quand sa sensibilité morbide eut goûté leur tendresse, quand il se fut réconforté au contact de leur tiède amitié, il leur confia en souriant que les pensionnaires de l'institut — d'excellentes gens avec

lesquels il s'entendait comme avec de vieux camarades — l'avaient surnommé entre eux : « Ratchitchi ». Dame ! c'est que, toujours à cause de ce vilain rhume, il avait continué de se ratatiner, lui, alors que presque tous, ils se félicitaient, eux, de constater, à la pesée du samedi, une augmentation de leur poids. Mais comme il allait regagner le temps perdu, maintenant, comme il allait vivre !

Il se leva sans vouloir d'aide et leur fit visiter l'établissement : ils parcoururent les couloirs dont les murailles nues, froides et blanches étaient aveuglantes de clarté ; il leur montra les chambres propres aux fenêtres perpétuellement ouvertes, les balcons de cure aux sièges ingénieux, le réfectoire où, malheureusement, il ne pénétrait pas tous les jours, son estomac restant obstinément fermé quand les microbes avaient par trop « aboyé » la nuit ; la salle de billard où, bientôt, il ferait ses trente points tout comme un autre, le laboratoire pour l'analyse des crachats, les cages où meurent les cobayes et les rats auxquels on a inoculé les germes mortels...

Il poussa pour eux aussi la porte de la chapelle où, chaque matin, l'aumônier disait la messe pour la petite colonie.

— C'est vrai que c'est tout plein de « Bon Dieu » et de Saint-Joseph ici, remarqua M^{me} Cécile.

— Tous les malades ici sont des croyants? demanda Charles.

— Ils ont cette chance, fit pensivement Julien. Il n'y a que moi...

Le médecin permit qu'il invitât ses amis à dîner dans une salle privée. Il essaya de manger; il ne put; une quinte atroce l'obligea à rendre la bouchée qu'il avait prise. Alors, d'une fois, tout changea en lui; sa belle confiance avait disparu...

Il resta de longues minutes essoufflé, la poitrine haletante, les épaules battantes, dans une de ces crises qui pouvaient, à cause des efforts spasmodiques des organes, amener le rouge jet du sang, inondant brusquement ces lèvres de cendre, qui s'étaient mises à marmotter des choses qu'on ne comprenait pas, qu'on n'entendait pas. Et M^{me} Cécile et Charles, consternés, pénétrés de pitié, connurent brusquement un Julien qu'ils n'avaient pas encore soupçonné: jusqu'alors, ils l'avaient vu obstiné à nier son mal; il l'étalait maintenant, le donnait en spectacle; il gémissait: « Je suis foutu, je suis foutu » dans des sursauts de terreur désespérée; il quémandait l'apitoiement, il implorait qu'on se lamentât sur sa souffrance.

Le médecin, après cet accès, l'obligea à gagner sa chambre; il fallait qu'il se reposât une heure au

moins; une religieuse vint le prendre et l'emmena, chancelant, les mains crispées.

Dès qu'il eut quitté la pièce, M^{me} Cécile se dressa, résolue.

— Je ne veux pas qu'il meure ici tout seul et qu'un infirmier lui ferme les yeux comme il l'a annoncé... vous vous rappelez, M. Charles, la nuit du 1^{er} janvier, à la *Boule Plate*...

— A-t-il de la famille? questionna le médecin, car vous n'êtes que des amis pour lui, n'est-ce pas?

— Oui. Je le prendrai chez moi. Je vais l'emmener. Je n'aurais plus une heure de tranquillité jusqu'à la fin de ma vie si j'avais sur la conscience de l'avoir laissé mourir ici.

Charles lui serra la main, incapable de parler. Les larmes venaient.

Le directeur hocha la tête. Voir mourir Julien à l'institut, certes il n'y tenait pas : il savait trop l'effet moral que produisent sur les malades, guettant derrière les rideaux écartés des fenêtres, le triste cortège des funérailles, le cercueil s'en allant, presque furtivement, à travers la bruyère, vers la fosse, suivi des trois sœurs et de quelques amis. Il savait aussi avec combien de malignité la concurrence, souvent effrontée, exploite les décès survenus dans un sanatorium voisin. C'est là une appréhension commune à

tous les instituts, à ce point que presque tous ont pour règle de refuser les malades évidemment ingué-rissables. D'autre part, ainsi qu'il l'avait expliqué tout à l'heure, il savait que la fin est moins cruelle au sanatorium, que l'échéance du jour fatal s'enveloppe de plus de nuages et de plus de mystères; enfin, l'élan de charité de M^{me} Cécile, de cette femme qui n'était même pas la parente du malade, l'effrayait un peu; elle ne pouvait se douter de la somme de tracas matériels et moraux qu'elle allait hospitaliser chez elle en recueillant Julien.

— Ça, ça est moi que ça regarde, dit fermement M^{me} Cécile dans son rude langage. Je suis veuve; je n'ai rien à f... de toute la journée; je peux une fois bien me laisser faire une bonne action, si c'est mon goût.

Le médecin s'inclina. Il donna l'adresse d'un de ses confrères à Bruxelles, à qui, dès le soir, il écrivit pour le mettre au courant de l'état de Julien.

M^{me} Cécile alla voir celui-ci dans sa chambre. Il se plaignait doucement : l'accès était passé, il ne reviendrait plus avant longtemps; mais la chambre était humide, on venait de lui monter de la tisane tiède; son voisin de palier avait toute la nuit une petite toux sèche qui l'empêchait de fermer l'œil...

— Écoutez, mon cher ami, interrompit-elle, qu'est-ce que vous penseriez de revenir à Bruxelles?

Il s'effara :

— On m'a refusé dans mon appartement, gémit-il, mon appartement que j'occupais depuis sept ans. Je ne vous l'avais pas dit, mais c'est pour ça que je m'étais décidé à venir ici.

— Mais si vous veniez chez moi? fit-elle.

— Chez vous? cria-t-il en écarquillant ses yeux de fièvre.

— Vous seriez si bien soigné, mon petit Julien, mon « menneke »...

Alors M^{me} Cécile — elle l'a dit souvent depuis — fut récompensée de son bon cœur : jamais figure de souffrance ne se transfigura ainsi ; tout ce que des yeux peuvent contenir de joie reconnaissante éclaira, comme d'un nimbe, cette pauvre face décharnée ; les bras sortirent de dessous les draps, dans un geste éperdu, deux mains de squelette saisirent les deux grosses pattes de M^{me} Cécile, les étreignirent avec une force nerveuse qui la stupéfia. Le « menneke » s'était redressé ; il trouva les mots qu'il fallait dire :

— Maman, maman!... Ecoutez-moi bien, maman : ce qu'il me faut, c'est qu'on m'aime ; dans quelques jours, chez vous, avec vous, je serai plus qu'aux trois quarts guéri... je vous jure, maman, que je le sens !

CHAPITRE X

Inexplicablement, Julien alla mieux, les premiers jours de son installation, quai au Bois-à-Brûler, chez M^{me} Cécile. Moins d'oppression, moins de fièvre, moins de toux. Les nuits, plus paisibles, étaient visitées par des songes heureux.

Dans cette chambre de malade, où l'on respirait une odeur inexprimable, l'odeur de tous les remèdes vains que prennent les phtisiques : les narcotiques, la résine, l'éther, le thé de tilleul, l'eucalyptus, l'odeur, aussi, des draps mouillés de sueurs suspectes et séchés au feu vif, dans cette chambre de malade où les bruits s'étouffaient, où la lumière était tamisée, où la vie semblait hésitante et comme suspendue, Julien se sentait gai, faisait des projets, se chantait à lui-même les couplets de bravoure de l'Espérance.

Pendant des heures, embusqué derrière les épais rideaux, il observait les bateliers, regardait les *vaart-kapoenen* aux muscles d'athlètes décharger les chalands, courbés sous les sacs, marchant avec une indolence puissante et muette de bœufs puissants aux labours, puis, brusquement, se prenant de querelle autour d'une bouteille de genièvre, explosant en bourrades, en savoureuses injures.

Il ne se lassait pas de l'animation de ce coin de quartier pittoresque : camions se faufilant entre les dépôts de briques, les amoncellements de carreaux, les tonneaux en pyramides ; charrettes vides dont les bras font des gestes implorants ; commis affairés courant de bureaux en bureaux ; femmes de ménage



ahuries dans la cohue, les bras emplis de victuailles achetées aux marchés proches.

Malgré tous les conseils, en dépit même des objurgations, M^{me} Cécile n'avait pas voulu de garde-malade.

— Prendre une sœur, ça est aussi mauvais que de laisser entrer un curé, répondait-elle ; et puis ça n'est

pas si difficile de soigner un malade : je sais là contre.

Dans la maison, où, maintenant, les serviteurs marchaient avec précaution, elle ne quittait presque pas Julien; deux ou trois fois elle fit avec lui une promenade en voiture; la nuit, elle dormait dans une chambre qui communiquait avec celle du jeune homme; elle guettait sa toux, elle était toujours prête à accourir quand il gémissait, quand il tendait les bras hors des couvertures pour être secouru, consolé, réconforté, sauvé. Et de le voir si confiant, de constater que réellement il allait mieux, elle se prenait à croire aux miracles, elle refusait d'admettre la lente et sûre destruction, miette à miette, seconde par seconde, de cet organisme débilité, le désagrégement incessant de l'être fondant dans la Mort.

Il entrelaçait ses mains osseuses et faibles et les mettait dans les larges paumes de M^{me} Cécile qui les réchauffait, massait ensuite les doigts un à un pour faire circuler le sang, pour faire disparaître cette couleur bleuâtre, cette couleur cadavérique dont se teintaient leurs extrémités.

— Mon petit Julien, mon menneke... Vous voyez comme vos mains deviennent déjà plus belles!...

Il répondait : *ui*, d'un souffle et souriait, tendre et doux.

Tous les jours, Charles et Rose venaient le voir ; il réclamait leur visite, aimait à parler de tout ce qui se passait hors de cette chambre si bien close ; jamais il n'avait lu autant de journaux ; il était avide de tout ce qui est manifestation de la vie ; les faits divers, les plus humbles l'intéressaient ; il était content quand on lui racontait des histoires ; c'était en lui comme un besoin de se mêler aux agissements des autres hommes, des hommes vigoureux de corps et d'esprit, de prendre sa part infime dans l'activité universelle, de jouer un rôle dans son coin ignoré, de se faire une petite place sur la scène, afin de se sentir toujours de ce monde.

Charles s'attendrissait au spectacle du dévouement de Cécile ; il admirait qu'elle aimât ainsi Julien ; il s'émerveillait de voir comment deux cœurs, sous la pression de la vie, se mêlent et s'unissent et comment l'approche du Néant fait plus intime leur union. Il comprenait aussi que Cécile était payée par la récompense noble que la Charité porte en soi, par le bien-être moral, par la jouissance sereine que donne à notre conscience l'accomplissement d'une tâche humble et belle. Oh ! aimer ! dépenser son cœur, épandre autour de soi de la bonté, s'évader de l'être égoïste, vivre par et pour ceux qui nous sont chers ! Ah ! l'Amour, quelle conception claire et haute il en

avait à présent ! Dans cette chambre, dont l'air était corrompu par les tristes remèdes, dans cette chambre où chuchottaient trois affections, sincères et probes, penchées sur un même chevet, il flottait de l'amour, comme, dans un cachot empuanti, vient flotter tout à coup une odeur de lilas, une bouffée de printemps soufflée par le vent à travers les grilles...

Charles, regardant Rose sourire au malade de ses grands yeux bons et confiants, se sentait à la fois léger et grave, le cœur égratigné par le frisson d'une émotion tendre. Et il songeait à l'orgueilleuse joie de diriger la vie d'une femme que l'on aime, de la protéger, de débusquer de son chemin les dangers tapis dans les ronciers, d'être le bras fort sur lequel elle s'appuie, la poitrine sur laquelle elle repose, de vouloir et d'agir pour deux...

Ce jour-là, comme il finissait de contempler Rose, il surprit, fixé sur lui, le caressant, l'œil anxieux et ami de Julien...

Quand Rose fut partie, Julien lui dit brusquement :

— Que feras-tu plus tard, toi ?

— Plus tard ?...

— Oui, je me demande souvent ce que tu feras quand je ne serai plus là...

Et, comme Charles allait se récrier, Julien poursuivit :

— Oui, oui, ce n'est pas demain l'échéance; mais, enfin, si bien que je me rétablisse, tu vivras toujours, bâti comme tu l'es, beaucoup plus longtemps que moi... Alors, tu comprends, quelquefois je me pose des questions pour toi...

Le cœur de Charles battit tout à coup; il crut que Julien allait formuler une idée que lui-même côtoyait, au secret de lui-même, quelques instants auparavant, quand, se sentant ému d'avoir regardé Rose, il avait surpris l'œil de Julien fixé sur lui. Jamais Julien n'avait interrogé Charles au sujet de Rose; ayant deviné leurs âmes, il s'était senti retenu par une pudeur délicate, par le respect que le secret d'autrui inspire, quand il est noble et digne.

— J'ai des idées à moi, poursuivit Julien lentement, après un long silence. Il faut que je te les communique un de ces jours. Pas aujourd'hui, parce que j'entends M^{me} Cécile qui monte l'escalier; la première fois que nous serons seuls.

Le lendemain était un dimanche; on eut, pour la première fois, l'impression du printemps: la ville s'éveilla gaie et propre sous un soleil clair, encore blanc, mais dont, déjà, les rayons échauffaient.

Julien sortit en voiture pour aller au Bois, mais une saute de vent, un coup d'air froid qui courut le long de l'avenue Louise, le saisit à la porte de Charleroi et l'obligea à rentrer brusquement, suffoquant dans une sorte de râle. Cette crise fut la plus violente qu'il eût encore éprouvée; son corps était secoué tout entier, trépidait et se convulsionnait à chaque mouvement contractile des bronches.

Quand il fut apaisé, enfin, dans sa chambre, entouré de ses trois amis, il exagéra sa bonne humeur, criant que ce n'était rien, que c'était l'adieu du rhume. Et il demanda qu'on le laissât seul; il n'avait besoin de personne; Cécile, Rose et Charles devaient sortir, aller « s'amuser en ville » : il le voulait, il l'exigeait. Tout à coup, il se rappela que le quartier du Smaelbeek était en fête à l'occasion de la victoire remportée à Roubaix par la fanfare des *Joyeux Amis de la Clamotte*, et qu'on avait organisé à cette occasion un « grand concours d'élégance et de beauté ». Il plaisanta, il fut pris d'une gaieté d'enfant : pourquoi Rose n'enverrait-elle pas Adla-Hitt prendre part à ce concours? Il fit un portrait si drôle d'Adla-Hitt s'avançant sur l'estrade parmi les concurrentes que tous s'égayèrent de cette imagination. Alors Julien insista de nouveau : ils se distrairaient un peu; ils viendraient lui raconter comment ça s'était passé.

Mais Rose refusait de céder à ce caprice de malade.

— Ça n'est pas ma place dans une fête maintenant, ouie, non, saëz-vous!

— C'est encore moins votre place ici, près d'un pauvre malade, quand tout le monde est à la fête.

— Je n'aime plus les fêtes, monsieur Julien, dit-elle, en souriant doucement...

A la fin, comme Julien menaçait de les conduire lui-même voir le concours, ils cédèrent. M^{me} Cécile avait dit tout bas à Rose: « On ne faut pas devoir se reprocher *plus tard* qu'on lui aurait refusé ça. »

Dès qu'ils eurent traversé le quartier de la place du Béguinage, dont les rues provinciales sommeillaient sous l'œil clignotant des borgnes réverbères, ils trouvèrent, au boulevard Anspach, la cohue des grands soirs, une animation extrême. Le triomphe des *Joyeux Amis de la Clamotte* avait mis des tas de gens en liesse. Drapeaux, cartels, fanfares, chansons, pas redoublés, tambours, trompettes de cavalerie, danses barbares, clameurs assourdissantes, il y avait là, mixturés dans un tohu-bohu de foule décidée à s'amuser, tous les éléments qui entrent dans la composition d'une de ces fêtes populaires dénommées « gamelles de joie » par le poète irrité.

Sur la place de l'Hôtel de ville, les flots de l'énorme



LA RENTRÉE TRIOMPHALE DES « JOYEUX AMIS DE LA CLAMOTTE »

et tumultueuse marée du cortège s'élargirent, allèrent battre les trottoirs, déferlèrent des piliers de la Maison du Roi jusqu'à l'escalier des Lions. Le flot de foule arrivait en vagues obliques, en remous contrariés ; des enseignes, des bannières et des chapeaux voguaient, dansaient, plongeaient, revenaient à la surface, tels des bouchons soulevés et ballottés par le caprice des courants et des remous.

Quand M^{me} Cécile, Rose et Charles furent parvenus à échapper à cette folle bousculade, ils allèrent paisiblement « profiter sur une bouteille de gueuze » au vieil estaminet de la *Roue*, et ils s'y attardèrent de façon à n'arriver au marché couvert de la rue Duquesnoy que pour l'heure des concours.

Tout le quartier du Smaelbeek était « vollegaz ». Quand Rose, souriante malgré elle à tout cet étalage de joie bruyante, pénétra, avec M^{me} Cécile et Charles, dans la salle, la cohue était telle qu'ils n'auraient pu approcher de l'estrade si le journaliste à l'asticot, qui faisait partie du jury, ne les eût conduits près de cette estrade, par une porte interdite au public. Le « concert monstre » qui faisait les premiers frais du programme, venait de finir ; on arrivait au morceau de résistance de la cérémonie : « Concours de beauté et d'élégance entre les krotjes du Smaelbeek ». Le secrétaire du jury procédait à

l'appel des concurrentes, qui prenaient successivement place sur l'estrade où des chaises disposées en demi-cercle les attendaient.

Derrière elles, la Fanfare des « Joyeux Amis de la Clamotte » ; au milieu, les trois membres du jury : le journaliste à l'asticot, déjà nommé, M. Gobbaerts, à la blanche barbe fleurie et le blond M. Emilien Baestinckx, très chauve malgré sa jeunesse, ne gardant qu'au-dessus des oreilles des bourrelets de fine laine frisée : il avait l'air pensif d'un poète élégiaque et les concurrentes levaient les yeux au ciel pour l'attendrir en son verdict.

Sur leurs poitrines presque toutes opulentes, ces dames portaient des cartons à numéros d'ordre. Longuement, le jury les examina.

— Le numéro 7 est toullemême une belle fille, dit M^{me} Cécile.

— Je serais plus tôt pour le numéro 4, dit Rose : elle a l'air si « fin ».

Cependant Charles, rejeté à l'écart, s'amusait d'entendre des journalistes, venus pour faire le compte rendu de cette belle fête, glisser des abominations à l'oreille des concurrentes enchantées.

— Allei ! Allei ! disait l'une ; pas me faire rire, sinon, c'est carotte !

Ailleurs, un cri de femme surprise, suivi d'une admonestation sévère :

— Tenez une fois vos mains près de vous, n'est-ce pas, ou sinon une tarte!

— Trop serrée avec mon corset, ça je suis tout de même, gémissait une serveuse de café, dont les joues en flammes irradiaient.

Le jury prenait des notes.

— De celui qui a le geàre poiète, j'aurai tout de même rien, dit une grosse poissonnière; un *spring-no'-t' vet* comme ça saurait pas de chemin avec une comme moi.

— *Lange swik-swak!* lança une voix de devant l'estrade.

Les concurrentes, maintenant, s'immobilisaient dans l'attente, très dignes, avalant leur salive avec des mouvements de la gorge et du cou qui décelaient leur émotion.

Dans la bande des zwanzeurs, des tentatives de cote :

— La « schune bolleke » du 21 à deux contre un, je donne!

— Je paie trois pour Mieke Scholl, la celle avec un « pluche »!

Alembert Picquet, membre d'honneur de la société organisatrice, essayait, sans honte ni pudeur,

d'influencer le journaliste à l'asticot. Mais le jury entier avait pris un air propre à décourager toutes les intrigues : on le sentait inaccessible à la fraude, supérieur à toute tentative d'intimidation, à toute flatterie, à toute séduction — celle-ci vint-elle des concurrentes.

Enfin, la sonnette du jury retentit ; il se fit un profond silence, un silence sacré ; M. Gobbaerts passa la liste des lauréates au secrétaire qui la lut d'une voix forte :

— Premier prix, un nécessaire de toilette : M^{lle} Eugénie Vincent, le numéro 15 !

Tonnerre d'applaudissements. Très émue, M^{lle} Vincent, dite Rosa Crolle, — une piquante brunette, très fraîche, des yeux superbes, un nez à la Roxelane *modern-style*, un capitonnage tout à fait recommandable.

La fanfare exécuta une *Brabançonne* tonitruante ; le jury embrassa copieusement M^{lle} Vincent, complètement ahurie, maintenant honteuse de son succès et protestant, le sourcil effaré, la voix détimbrée, par des « Well, potferdoume, est-ce que ça n'est pas bientôt fini ! »

Les noms des trois autres lauréates du concours de beauté furent accueillis par trois autres tonnerres d'applaudissements et par trois autres *Brabançonne*s.



LA PROCLAMATION DES PRIX

M. Gobbaerts les embrassait avec un tel appétit que le public finit par crier « Assez ! » et « Après vous, s'il en reste ! ».

La grosse joie des foules se donnait libre carrière ; on chantait, on trépignait et l'on hurlait pour le seul plaisir de faire du bruit ; on s'allongeait des claques sur les épaules, on débordait de gesticulations pour le seul besoin de s'extérioriser, de se dépenser.

La mère du 3^e prix apostrophait véhémentement sa fille :

— Jésusus Maria ! si tu aurais mis votre faux chignon comme je l'avais dit, tu aurais reçu le 1^{er} prix... Ça est bête !

Cependant le journaliste à l'asticot était filé derrière M^{lle} Vincent, enfin parvenue à quitter l'estrade. Charles entendit ce dialogue :

— Mademoiselle, j'ai voté pour vous. Vous demander votre photographie pour mon journal, et pour mon journal seul, ce n'est pas trop exiger, n'est-ce pas ?

— Une photographie, j'ai ça pas.

— Mais si, mais si, je parie que vous l'avez sur vous.

— Merci, saëz-vous, pour qu'on me met sur les « feuilles » et sur des cartes-correspondance ; vous voudriez ça pas, hein ? On a déjà assez gueulé avec moi tout à l'heure.

— Mais, Mademoiselle, vous me mettez dans un embarras extrême.

— *Compassen es duud!* trancha M^{lle} Vincent.

Et elle disparut, revêche, au bras de son bon ami radieux.

Le journaliste n'eut que le temps de retourner sur l'estrade : le concours d'élégance commençait. Une des concurrentes avait quitté son siège, chuchottait à l'oreille de M. Baestinckx des petites choses secrètes et l'appelait Mileke; le secrétaire, vexé, lui intima l'ordre d'aller se rasseoir.

M. Gobbaerts s'était déjà remis à embrasser; ce fut le public qui le rappela à ses devoirs, par des hurlements de protestation joyeuse. Le jury, de nouveau fonctionna. On fit promener les concurrentes sur l'estrade pour leur permettre de dégager leur chic, de faire valoir leur port et leur démarche, de produire leurs performances. Certaines s'en tiraient bien; d'autres, moins bien; d'autres, tout à fait mal : l'une perdit contenance jusqu'à se fourrer les doigts dans le nez; une autre caressait d'une main machinale ses plus apparentes rotondités; une autre, abrutie, lâcha brusquement l'estrade et se réfugia dans le public.

Le jury, enfin, par le canal du secrétaire, prononça :

— Premier prix, un imperméable... (rires épais

dans le clan scandaleux des loustics ; manifestations en sens divers.)

Quand les rires se furent enfin apaisés, le secrétaire continua, sévère, l'œil chargé de reproches et fixé sur les zwanzeurs, parmi lesquels se faisait déplorablement remarquer le secrétaire perpétuel du *Smoel-Club* :

— M^{lle} Catherine De Schepper, le numéro 6.

M^{lle} De Schepper, dite Trintje Courbatje, une grande personne svelte et élancée, empanachée d'autruche blanche, le boa de plumes posé, en bataille, sur des épaules joyeuses, fut acclamée et embrassée par M. Gobbaerts, comme aussi le deuxième prix, M^{lle} Kloettermans, sans chapeau, mais magnifiquement casquée de blond vénitien, corsage de foulard épinard, jupe crème, nœud rouge, ceinture bleue.

— Votre profession, Mademoiselle? questionna Alembert Picquet quand, dégagée de l'étreinte de M. Gobbaerts, elle passa devant lui.

— Volaille sur le Grand-Sablon, répondit M^{lle} Kloettermans, la figure épanouie de son succès.

Il fut impossible, dans le tumulte grandissant, de comprendre les noms des autres lauréates. On dut se contenter de regarder M. Gobbaerts les embrasser.

L'estrade était envahie ; M^{me} Cécile, dans sa robe blanche, tanguait comme un énorme iceberg, dans cet

océan de têtes qu'elle dominait; Rose riait, charriée, elle aussi, chatouillée et même pincée par les mains aventureuses de *puuteleers* effrontés.

Ils eurent les plus grandes peines à sortir. Ils rentrèrent tout de suite chez M^{me} Cécile, pressés de faire à Julien le récit de la cérémonie.

Rose eut du regret de cette partie. Elle se sentait confuse de s'être mêlée à la joie des autres et d'en avoir goûté le piquant, elle pour qui plus devait n'être de joie, elle de qui l'effacement et l'humilité devaient être la règle. Ce plaisir, pris en fraude de son deuil de veuve sans être veuve, lui pesa comme un péché, lui sembla reprochable comme un vol.

Charles voulut plaisanter; mais elle prit une mine si chagrinée qu'il cessa tout de suite.

C'était Charles qui, maintenant, surveillait le placard aux cigarettes, l'armoire, placée dans sa chambre, qui contenait les réserves de la boutique. Il lui arriva de faire renouveler telle marque, sans en parler à Rose; l'époque étant arrivée de rafraîchir le magasin, il fit repeindre les boiseries et le plafond dans des tons plus clairs; il surveilla lui-même le travail des ouvriers. Il installa, dans la salle à manger, un séchoir pour les cigares fins. Il continuait à étudier l'application, à l'installation d'une manufac-

ture de tabacs, des procédés les plus modernes, visitait des fabriques, fréquentait des commerçants et des usiniers notoires.

Un matin, Rose était sortie pour faire de nombreuses emplettes, laissant le magasin à la garde d'Adla-Hitt. Quand elle rentra, une odeur qui lui avait été familière autrefois, embuait la maison.

Elle descendit à la cuisine, sans comprendre encore et demeura immobilisée sur le seuil : l'air gai, les manches retroussées, les mains enduites d'une couche de sirop d'un brun noirâtre, les reins ceints d'un tablier bleu, Charles Lévé de Gastynes faisait des rôles.

Rose pleura.

Le *Petit Bleu* de Bruxelles publia, dans son numéro du 1^{er} juin, la dépêche suivante :

UN DRAMATIQUE SUICIDE A BIARRITZ

(Service spécial du *Petit Bleu*.)

Un triste événement a occasionné un vif émoi parmi la colonie de Biarritz. Un certain M. F..., sujet BELGE, domicilié à Saint-Gilles lez-Bruxelles, s'est jeté à la mer du haut du promontoire de l'Atalaye. Le corps, un instant balancé sur les lames, a été brisé par les vagues contre les rochers.

On ignore les causes qui ont poussé F... à cet acte de suprême désespoir. Les bruits les plus divers circulent dans le monde des

baigneurs. Ce qui semble probable, c'est que le fameux « cherchez la femme » peut trouver une fois de plus ici son application.

Charles, lisant cette dépêche le matin, n'hésita pas : il savait Jane à Biarritz. Une certitude s'imposa à son esprit : c'est d'Odon qu'il s'agissait ! Il courut au journal où l'on ne put que lui montrer la dépêche ; on télégraphia au correspondant ; à midi, ses suppositions étaient confirmées. A une heure, sans avoir rien dit à Rose, mais après avoir pris conseil de Mme Cécile, il sautait dans le rapide de Paris. A Bordeaux, où il fit halte pendant cinq heures, les journaux le renseignèrent à suffisance. Voici l'article, écrit dans le style spécial aux feuilles balnéaires, que tous les journaux bordelais reproduisaient d'après leur confrère : *le Nouveau Phare du Golfe*, organe mondain de la colonie de Biarritz :

Le suicide du nommé O. F..., que nous relations en deux lignes dans notre numéro d'hier, s'est produit à la suite de circonstances réellement dramatiques, mais d'une nature si particulière et si délicate que nous étions décidé à ne pas les exposer au moment où la nouvelle nous en est parvenue. Si nous sortons aujourd'hui de la réserve que nous nous étions imposée, c'est parce que le bruit énorme qui se fait autour de cette affaire a, d'ores et déjà, amené des interprétations tout à fait inexactes. L'enquête à laquelle nous nous sommes livré nous permet d'apporter à nos lecteurs un récit dicé par la simple Vérité.

Il y a huit jours, une artiste dont le nom est notoire, sinon célèbre, dans le monde du café-concert et n'est pas inconnu dans le monde de la galanterie, nous assure-t-on, débutait au Casino de notre ville. Sa beauté, jointe à son talent, ne tardait pas à lui attirer des hommages nombreux et à lui valoir des succès où l'artiste et la jolie femme trouvaient également un hommage. Parmi les adorateurs de cette élégante personne se trouvait M. X..., neveu d'un ministre d'une nation amie et alliée, dont le nom est imprimé des milliers de fois chaque jour dans la presse mondiale. La cour que fit M. X... à l'artiste ne fut guère encouragée; elle lui signifia que ses assiduités lui déplaisaient. M. X... ne se découragea pas. Par deux fois, il tenta de faire fléchir la consigne rigoureuse donnée par l'artiste au personnel de l'hôtel où elle est descendue. M. X..., ainsi rebuté, avait pris, nous assure-t-on, son parti d'un insuccès qui n'intéressait que sa réputation d'homme à bonnes fortunes, lorsque, brusquement, mardi soir, comme il pénétrait au Casino, il fut interpellé en ces termes par O. F. :

— Je vous préviens que si vous continuez à obséder M^{lle} *** (ici le nom de l'artiste), c'est à moi que vous aurez affaire. .

Surpris de cette apostrophe, lancée sur un ton si véhément que plusieurs personnes avaient immédiatement formé un groupe friand d'un scandale, M. X... riposta :

— Je n'ai pas à me soucier de votre défense; je ne vous connais pas et je vous... (ici un mot grossier.)

O. F... devenu très pâle, répondit textuellement :

— Je ne veux pas vous casser la... (ici encore un mot grossier) comme j'en aurais le droit, mais voici ma carte.

M. X... la prit et passa la sienne à O. F... qui quitta le salon.

Le lendemain matin, M. X..., averti par de certains bruits

fâcheux qui couraient sur le compte de O. F..., pria deux de ses amis de faire une enquête rapide sur la situation de ce dernier. Ces deux amis adressèrent, dès midi, à leur mandant, la lettre suivante que nous regrettons de devoir imprimer parce que le respect qui est dû aux morts est sacré, mais à la publication de laquelle nous ne pouvons nous soustraire, puisque les événements ont tourné de telle façon que M. X..., qui porte, répétons-le, un nom respecté dans une nation amie et alliée, est actuellement en proie aux ennuis que toute cette affaire lui a valus.

Cher ami,

A la suite de l'algarade qu'un certain O. F... a cherché hier à provoquer au Casino, vous nous avez demandé d'enquêter sur la moralité du dit O. F... Nous ne pouvons que vous déclarer ceci : dans une affaire d'honneur, le nommé O. F... est, de par ce qui lui tient lieu de position sociale, aussi sûrement protégé contre un coup d'épée, qu'un fort à coupoles peut l'être, par ses blindages, contre des chiquenaudes.

On ne se bat pas avec O. F... Le dédain absolu ou le recours à la police de Biarritz, si besoin en est, sont donc les seules solutions qui s'indiquent. Nous ajoutons qu'un mandat d'expulsion contre O. F... sera pris dès ce soir par le service de la sûreté qui nous a fourni les renseignements que nous avons l'honneur de vous communiquer.

(Suivent les signatures de deux des membres les plus distingués de notre colonie balnéaire).

« Cette lettre fut, à la demande de M. X..., d'accord avec ses mandataires, affichée immédiatement aux salons du Casino. A

trois heures, O. F... se présenta dans cet établissement; on le laissa s'approcher des valves où il lut la lettre. Il s'éloigna aussitôt dans la direction de l'Atalaye. Sa démarche était ferme et son pas assuré; mais ses traits étaient livides, nous a dit quelqu'un qui l'a frôlé au moment où il quittait le Casino.

» Il traversa la plage et gagna les rochers de la Chinaougue. La marée était haute. Il marchait sans tourner la tête. Quand il fut arrivé presque au sommet du promontoire, il enleva sa veste sans cesser de marcher, puis brusquement, il fit en avant un saut énorme et tomba dans le tourbillon des lames qui battaient le rocher avec une violence extraordinaire.

» Le cadavre, quelque temps ballotté, put enfin être harponné près du sémaphore. On le transporta à la mairie où, une heure après le concierge du Casino vint l'identifier.

» L'artiste célèbre dont O. F... était le manager vint réclamer le corps vers cinq heures. On juge de l'émotion de cette femme dont les beaux yeux étaient emplis de larmes, qu'elle essayait vainement de refouler. Malgré sa tristesse, la courageuse artiste n'a pas voulu que la direction fût en peine à cause d'elle, et elle a paru au programme comme les autres soirs. La femme légitime de O. F... a été prévenue par dépêche; les funérailles auront lieu demain à la première heure. »

Quand Charles arriva à Biarritz, l'enterrement venait de prendre fin. Charles eut avec Jane une brève entrevue, à l'hôtel. Elle montra d'abord un grand chagrin :

— Le pauvre, il s'était monté le coup! Qu'est-ce que vous voulez? il a toujours été un peu louffoque.

Je n'ai pas de chance, moi ;... il serait resté avec moi aussi longtemps que ça lui aurait plu. Enfin, je me ferai une raison : on ne peut pas passer sa vie à pleurer...

Elle sécha vite ses beaux yeux.

— C'est ça qui n'est pas bon pour la voix, des émotions pareilles !

— Sa femme aurait peut-être désiré que le corps fût ramené en Belgique, dit Charles.

Du coup elle devint furieuse :

— Sa femme, sa femme ! Est-ce qu'il s'en occupait de sa femme ? Et elle, est-ce qu'elle s'occupait de lui ? Alors ? N'est-ce pas déjà bien joli d'avoir fait enterrer le corps à mes frais ? J'ai beau être bonne fille ; à la fin, nom de D..., des reproches pareils vous barbent ! Je ne la connais pas, moi, sa femme ! Et puis, si elle veut le reprendre, elle est bien libre : il ne s'en ira pas tout seul...

Charles s'enfuit, le cœur plus empli encore de tristesse que de dégoût.

Le surlendemain, il était à Bruxelles. Quand il pénétra dans la salle à manger de la *Bonne Source*, Rose courut vers lui en jetant un grand cri, et, avec un abandon de sœur, cacha dans la poitrine du jeune homme sa figure brûlante de fièvre et mouillée de

larmes. Il la berçait, lui entourait la taille d'une étreinte consolatrice, d'une étreinte de protection. Et, soudain, il se sentit un autre homme : le reste du monde n'existait plus ; il n'y eut plus sur la terre que cette chair de femme, pâmée contre son corps, chaude de son malheur et de sa tendresse, un contact voluptueux dont il tressaillait inexprimablement ; il grandissait, les bras vigoureux, la poitrine élargie, dans un orgueil de mâle assez puissant pour dominer l'Avenir.

Et, follement, éperdûment, il la baisa sur les lèvres. Sa longue contrainte pudique, sa fraternelle douceur aboutissaient à ce baiser d'amant...

Mais elle se délivra d'une secousse, affolée, en révolte :

— Oh ! Monsieur Charel, Monsieur Charel ! Non, non, maintenant plus jamais !

Elle avait donc pensé, *avant*, qu'un jour elle pourrait être à lui ?...

Il n'essaya pas de la retenir ; il dit simplement :

— C'est vrai, Rose, qu'*il* serait de tout temps entre nous...

Elle secoua la tête, et, dans un dernier sanglot, essayant de s'affermir :

— Soyons « braves », dit-elle, en lui tendant la main. Quand on est prop' avec soi-même...

Le lendemain, elle annonça à Charles qu'elle fermait la boutique pour trois jours. Et elle fit le voyage de Biarritz; elle alla prier sur la tombe d'Odon.

Elle ne voulut pas que le corps revînt à Bruxelles.

Rentrée à la *Bonne Source*, elle se fit faire des robes de deuil. Et ce deuil, elle le porta aussi dans son cœur, malgré la trahison du mort — simplement parce qu'elle l'avait aimé.

CHAPITRE XI

Le lendemain, en se levant, Rose, qui avait fort mal dormi, se regarda attentivement dans son miroir, ce qui ne lui était plus arrivé depuis longtemps, et se dit : « Je suis jolie ». Puis elle se surprit — avec quelque honte dès qu'elle se fut ressaisie — à contempler sa ferme poitrine au galbe puissant, ses bras blancs et ronds, à respirer comme un bouquet épanoui son odeur de femme, faite pour aimer et pour être aimée. Et elle tressaillit au souvenir de la veille ; elle s'effrayait de descendre dans les sentiers inexplorés de son cœur, d'y suivre, à travers l'ombre et le mystère, l'apparition qui s'y était évanouie...

Quand, vers 9 heures, Charles, sérieux et un peu pâle, vint au magasin, suivant son habitude, lui souhaiter le bonjour, ils se comportèrent tous deux comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé dans le déroulement habituel de leur existence. Elle lui continua son doux et calme visage. Leur raison se gardait entière : ils étaient suffisamment lucides et forts pour ne pas avoir peur d'eux-mêmes, pour oser

se regarder sans que leurs yeux parlassent d'amour. Cette amitié passionnée, maîtresse d'elle-même, devint quelque chose de cruel et d'exquis.

Ce jour-là était un clair dimanche de printemps; la vieille chaussée avait une sérénité tiède et tendre, avec un parfum de fleurs. La physionomie du quartier était nouvelle : des branchages s'accrochaient aux façades, à la hauteur du cordon des rez-de-chaussée; vers dix heures, les pavés furent poudrés de sable blanc, semés de carrés de papier multicolore et de pétales; ça et là, à des croisées, des cierges s'allumèrent, dans des candélabres d'argent, posés sur des nappes éclatantes.

Quand la procession passa, Rose accorda peu d'attention aux demoiselles portant des bannières, promenant, sous un dais, la Vierge Marie, dont le manteau était aussi bleu que le ciel, aux notables des confréries, aux « grosses légumes » de la paroisse, bredouillant des prières latines, un cierge à flamme jaune et vacillante au poing, parmi les affadissantes mazurkas des corps de musique.

Mais Rose s'attendrit au passage des fillettes coiffées en *crolles*, déjà coquettes, béates et fines sous leur voile d'épousées, cherchant de l'œil, dans la foule, des parents ou des amis; des garçonnets gauches et gentils dans leur costume de première

communion. Il y avait des bambins adorables, puissant, dans des corbeilles odorantes et légères, les premières roses effeuillées ; un surtout, haut comme une botte, le pas mal assuré et la mine sérieuse, escorté d'une maman attentive.

Quand l'enfant passa devant la maison de Rose, il était fatigué de la déjà longue promenade ; ses yeux regardaient autour de lui avec inquiétude, une moue fronça ses lèvres : Rose vit qu'il allait pleurer. Alors, profitant de ce que la procession s'arrêtait un instant, elle conseilla à la mère, une voisine, de ne pas laisser aller l'enfant plus loin ; elle l'engagea si aimablement à entrer un instant à la *Bonne Source*, que la voisine accepta. Rose s'exclamait que jamais elle n'avait vu plus bel enfant ; l'ayant pris sur ses genoux, elle tâtait ses petits membres potelés, l'embrassait comme une folle, le maniait tel un joujou, tandis qu'Adla-Hitt courait chercher chez le pâtissier des *religieuses*, en belle pâte feuilletée, couverte de crème jaune et de confiture de groseille, des *cornets* et des *milanaises*.

Rose dit tout à coup : « Ouie, Madame, pour avoir un enfant comme ça, est-ce pas, je donnerais je sais pas quoi... tenez... cinq ans de ma vie... »

La bonne femme se mit à rire : « Ce n'est pas nécessaire, dit-elle : le *mosselman* sait vous apporter

ça sur commande, et même il l'apporte quelquefois quand on l'a pas commandé... »

Rose s'effara, rougit et, pour cacher sa gêne, se remit à embrasser le bambin.

Quand la mère l'eût emmené, Rose songea : comme il grandirait près de son cœur, comme elle l'aimerait, l'enfant qui naîtrait de ses flancs robustes, jusqu'ici stériles, mais faits cependant, sans doute, pour la maternité. Un frémissement courait en elle, la frappait aux entrailles. Elle fermait les yeux pour enfermer son rêve, pour le savourer au fond d'elle-même. Mais elle repoussa ces pensées qui, tout à coup, lui parurent des assaillantes habiles et perfides autant que redoutables. Jamais plus elle ne serait à un homme, car le nom et l'image d'un seul homme emplissait son cœur et elle n'eût osé seulement concevoir l'idée que cet homme, si au-dessus d'elle par son éducation, son esprit et sa naissance, pût l'aimer assez pour.... non ! non ! il ne fallait pas s'arrêter à ces choses !

Charles lui faisait une peur tendre.

Pour lui, il goûtait maintenant le plaisir d'être amer. Il parlait peu ; quand Rose lui souriait, il la déconcertait par des mots peu aimables. Il s'isolait ; on ne le voyait plus à la *Boule Plate* ; il allait aux endroits d'oubli, aux recoins déserts, et faisait de

longues promenades aux faubourgs, dans la solitude des rues au quart bâties.

Qu'y avait-il donc de changé dans la vie de Rose, depuis la mort d'Odon, pour qu'elle occupât ainsi, sans répit, sa pensée? Rien : il n'y avait qu'un malheureux de moins.... En quoi cela pouvait-il l'intéresser, lui, Charles? En quoi? en quoi?... il n'eût pas su ou peut-être pas voulu se le dire, au secret de lui-même, mais il se trouvait dans une situation d'esprit et de cœur qui ne pouvait se prolonger, un état trouble où il y avait de l'inquiétude et du malaise; il avait la confuse sensation de n'être pas d'accord avec la règle et la logique.

Ce fut vers ce temps-là que l'état de Julien, brusquement, empira, que tout le monde, sauf lui peut-être, comprit la Mort si près que le Miracle même, confronté avec elle, serait vaincu. Il ne quittait plus le lit; il restait de longues minutes abîmé dans des réflexions désespérées, livide, les narines pincées, les dents longues et très blanches dans sa barbe qui poussait librement, les yeux caves et fixes, le front plein de rides et comme agrandi. Il ne parlait presque plus; il faisait, d'un geste machinal et fatigant, des plis à ses draps; Cécile vivait dans la terreur de l'entendre demander un miroir.

Il eut, ce soir-là, vers sept heures, une quinte terrible. Justement, le médecin entra. Julien haleta longtemps après la crise; les commissures de sa bouche se fronçaient dans une grimace douloureuse. Quand enfin il put parler, il dit au médecin :

— Ce ne sera pas aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Quoi donc?

— Que je mourrai?

— En voilà, des idées....

— C'est qu'avant de partir, je voudrais voir M^{me} Flagothier et M. Levé de Gastynes; il est déjà tard, aujourd'hui, ils ne viendront plus.

— Vous les verrez demain.

— Votre parole que je serai encore en état de les recevoir, quand le jour reviendra?

— Ma parole; soyez donc tranquille....

Il soupira : il lui semblait qu'en rejetant l'échéance après la nuit, on l'éloignait pour très longtemps....

Il se remit à traîner sur les draps, avec un mouvement lent, incessant et régulier, ses mains aux doigts grappillants.

La nuit, l'inoubliable nuit a commencé.

M^{me} Cécile, assise près du lit, évite de parler. De temps en temps, Julien, muet, regarde de son côté pour se rassurer, pour s'affirmer qu'il n'est pas

seul. Cela dure des heures... Il n'a plus la force de dire tout haut ce qu'il pense, mais son cerveau fonctionne avec lucidité; il songe, il songe..

A quoi? A lui-même, à la fin de sa chair qui ne pèsera guère dans les mains de l'ensevelisseur quand on la déposera dans le cercueil; à M^{me} Cécile, belle de charité, belle comme l'est une sainte, avec une auréole; à Rose et à Charles, à leur patient et timide amour deviné et observé par lui, à la confuse pudeur, qu'il admire, de leurs deux existences mêlées et pourtant distinctes, à tout ce qu'il y a, en eux, de tourment dignement accepté, de résistance héroïque, à leur volonté sourde d'éloigner tout compromis entre leurs deux cœurs silencieux et fervents.

Et toujours les mains, sur les draps, recommencent leur promenade, comme pour recueillir des miettes dans les plis.

M^{me} Cécile a fini par s'endormir. Il ne l'éveille que quand il a absolument besoin d'une potion qui se trouve sur la table à côté de lui et qu'il ne peut atteindre.

Puis Cécile, succombant une seconde fois, se rendort. Quand elle se réveille, le jour se lève enfin; il entre, triste et livide, dans la chambre.

Cécile assied Julien au milieu du grand lit, si falot, si grêle et si fluet que ses épaules recroquevil-

lées n'ont pas l'air de peser sur l'oreiller qui leur sert d'appui. Ses yeux seuls semblent vivre encore, luisant dans la fosse noire de l'arcade des sourcils; mais ils pâlisent à de certains moments, parfois noyés de grosses larmes; il n'y a plus qu'à attendre qu'ils s'éteignent dans le néant.

La pluie noie Bruxelles, coiffe la ville d'une vague énorme, s'abat avec un bruit de flot déferlant, clapote dans les bassins du canal, inonde les vitres de jets forcenés, croule en cascades sur les toits; tout est ruisselant et brumeux; il fait humide et froid dans la maison entière.

Julien dit à Cécile : « Ne me laissez pas seul, maman..., j'ai trop peur. »

Elle a compris. Elle fait quérir Charles et Rose.

En les voyant entrer, les yeux de Julien ont un sourire de joie. Puis, quand Charles et Rose se sont approchés, il prononce, très bas :

— Mon Dieu..., laissez moi vous regarder... C'est la dernière fois que je vous regarde..., bientôt je ne vous regarderai plus jamais..., je ne serai plus rien..., plus rien.

Alors, il leur fait signe de se pencher tout près de lui, encore plus près, pour qu'ils entendent bien ce qu'il a à leur dire et qu'il ne se fatigue pas trop. Sa respiration est rapide et faible. C'est d'une voix

lointaine, d'une voix sans timbre, coupée de courtes suffocations, qu'il leur dit :

— Charles, Rose... mes deux amis... il y a longtemps que je sais que vous vous aimez... sans vous le dire... Vous êtes libres... libres tous les deux... Ratchichi va mourir... il faut que vous l'écoutez bien... vous ne serez jamais heureux que l'un par l'autre... il ne faut pas, Charles, que tu sois l'amant de Rose... il faut que tu sois son mari...

Rose pousse un cri étouffé, se rejette en arrière, comme renversée par l'imperceptible haleine de l'agonisant. Charles, très pâle, reste immobile; puis il prend doucement les mains de Julien, les pauvres mains qui, en attendant le moment très proche où elles ne remueront plus jamais, s'étaient remises à errer sur le drap, dans une recherche anxieuse.

Les yeux de Julien se fixent sur ceux de Charles :

— Dis à Rose... et à M^{me} Cécile qu'elles m'embrassent bien...

Les deux femmes le baisent sur les joues, retenant leur souffle comme si elles craignaient de disperser le feu-follet de vie qui erre encore sur ce corps presque sans forme, frissonnantes de sentir sous leurs lèvres le creusement des os décharnés, la dernière chaleur de fièvre qui, pour quelques minutes encore, tiédit cette peau sèche.

Deux fois encore, il s'efforce de sourire; il dit à Rose, d'une voix si lointaine qu'elle la distingue à peine : « Votre premier enfant... vous l'appellerez Julien... ou Julienne... »

Puis il a un sursaut, crispe ses doigts, crie presque : « Mon Dieu... mon Dieu... je ne verrai pas ça... je ne verrai plus jamais ça... »; ses yeux paraissent s'emplier de l'étonnement du tombeau — et, brusquement, il se raidit dans une secousse, deux filets de sang au coin des lèvres. L'heure est venue : Julien a cessé de souffrir.

.
Tandis que les deux femmes, sanglottantes, sortaient de la chambre, Charles s'assit près du lit et, longtemps, contempla le cadavre.

Pourquoi tant raisonner sur la vie, s'attarder aux à-côtés, agiter des contingences et refuser de prendre le bonheur qui s'offre, puisque toutes nos actions, toutes nos jouissances, toutes nos douleurs, toutes nos volontés doivent aboutir à l'éternité du jamais plus, se résorber dans le vertige final du néant? Ne faut-il pas accepter de la vie ce qu'elle présente de bon, fixer le hasard quand il daigne sourire, cueillir la joie quand elle passe, goûter les répits que le malheur nous laisse, écarter sans hésiter la broussaille pour atteindre le fruit? Pourquoi s'inquiéter de ce

que diront de nos agissements les badauds dont ce n'est pas l'affaire, puisque, quoi que nous fassions, la Vie, sans relâche, nous pousse vers le vide de la fosse creusée au bout de chaque chemin? Est-ce que modeler notre avenir sur les préjugés négligeables de la foule égoïste et sotté, au lieu de l'ordonner suivant les lois que le cœur dicte et que le bon sens commande, suivant l'orientation vers laquelle la vérité nous incline, n'est pas d'un illogisme extraordinaire et stupéfiant?

De la tendresse profonde et de la simple honnêteté à la base de la vie, — « quand on est prop' avec soi-même, » — c'est tout ce qu'il faut aux hommes pour se faire une existence heureuse, honorée et digne, à l'abri des voisins. .

C'est pourquoi, dès le lendemain des funérailles de ce pauvre ami dont la dernière préoccupation aura été de préparer un bonheur qu'il ne verrait pas, Charles irait trouver Rose et lui dirait :

« Rose, j'ai connu auprès de vous, par vous, des heures de bonheur complet; avant de vous rencontrer, mon esprit était désemparé et ma conscience était trouble; quand je suis venu m'abriter par hasard auprès de vous, je me suis senti bientôt si heureux que je n'osais plus remuer dans ma vie de peur d'y

déranger quelque chose. J'ai trouvé auprès de vous la paix que je n'avais jamais pu atteindre : ni dans mon enfance, où je fus élevé sans tendresse par des mercenaires, ni dans mon adolescence, car elle s'écoula dans la réclusion du collège, ni dans ma jeunesse, car elle se passa à confier à des personnes qui ne pouvaient pas s'en servir les clefs de ma destinée. Je ne sus pas ordonner ma vie, commander à mes passions. Il eût fallu pour cela m'imposer une contrainte par elle-même pénible et dont les effets salutaires eussent été trop tardifs au gré de mes appétits. Vous, Rose, avec la douceur gaie de votre nature, vous m'avez indiqué l'équilibre et donné la mesure ; le sens de là vie, c'est auprès de vous, sans que vous l'eussiez voulu, que je l'ai compris, car vous êtes toute de bonté, de confiance et de franchise, et votre âme, comme votre chair, est belle, fraîche et saine... »

.

Et voilà comment et pourquoi, un an après, le baron Charles Lévé de Gastynes épousa M^{me} Rollekechick.



EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ ; Delphine Fousseret	3 50
» La Guirlande	3 50
» Le Peintre W. Linnig , vol. ill. 32 phototyp.	10 00
MARIA BIERMÉ ; Rayons d'Ame	3 50
MAX DEAUVILLE ; La Fausse Route	3 00
L. DELATTRE ; Fany , comédie en trois actes	3 00
» La Mal Vengée , comédie en deux actes	3 00
M. DES OMBIAUX ; La Petite Reine blanche	3 50
L. DUMONT-WILDEN ; Les Soucis des Derniers Soirs	2 00
ANDRÉ FONTAINAS ; Hélène Pradier , pièce en 3 actes	3 00
CH. FORGEOIS ; Pax! pièce en 1 acte en vers	1 00
G. GARNIR ; A la Boule Plate (ill. de Flasschoen et Lynen)	3 50
IWAN GILKIN ; Étudiants Russes , drame en trois actes	2 50
VALÈRE GILLE ; Ce n'était qu'un Rêve , com. en un acte	1 25
EUG. HERDIES ; Le Roman de la Digue	3 50
JEAN LAENEN ; Cœur damné (Préface de PAUL ANDRÉ)	3 50
HENRI LIEBRECHT ; Cœur-de-Bohème , com. en un acte	1 25
MORISSEAUX & LIEBRECHT ; L'Effrénée , com. en 4 a.	2 00
EDM. PICARD ; Trimouillat et Méliodon , vaudev. en 1 a.	2 00
SANDER PIERRON ; Les Images du Chemin	3 50
GEORGES RENS ; La Cluse , comédie dram. en 4 actes	3 00
PROSPER ROIDOT ; Ferveur	2 50
EMILE SIGOGNE ; Eurythmie	3 50
CARL SMULDERS ; Les Feuilles d'Or	3 50
» La Correspondance de S. Dartois	1 50
JULES SOTTIAUX ; L'illustre Bézuquet en Wallonie	3 50
MARGUERITE VAN DE WIELE ; Ame Blanche , roman	3 50
H. VAN OFFEL ; Les Intellectuels , pièce en trois actes	3 00
» L'Oiseau Mécanique , pièce en quatre actes	3 00

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemple à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.